



LAUREN BLAKELY

BIG ROCK

ILS ÉTAIENT AMIS. ILS SONT
DEVENUS AMANTS. UNE ERREUR ?

Eden

BIG
ROCK

Lauren Blakely

Traduit de l'américain
par Lucie Collas

Eden

Copyright

© **City Editions 2017**, pour la traduction française

© Lauren Blakely 2016

Publié aux États-Unis sous le titre *Big Rock*.

This work was negotiated by Bookcase Literary Agency

on behalf of RF Literary Agency.

Photo de couverture : © Yuliya Yafimik / Shutterstock

ISBN : 9782824645476

Code Hachette : 85 0917 3

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogue et manuscrits : city-editions.com

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Février 2017

Ce livre est dédié à Helen Williams, pour ses qualités de graphiste. Sans elle, ce livre n'existerait pas. Il est également dédié, comme toujours, à ma chère amie Cynthia.

PROLOGUE

Ma queue est fantastique. Si vous ne me croyez pas sur parole, prenez en compte tous ses mérites. Commençons par le plus évident.

La taille.

Bien sûr, certains vous diront que la taille importe peu. Vous voulez mon avis ? *Ils mentent.*

Aucune femme ne voudrait un minuscule diamant à son doigt au lieu de trois carats. Aucune ne voudrait un billet de un dollar au lieu d'un de cent. Et aucune ne voudrait chevaucher un poney minuscule au lieu d'une queue de rock star pour un rodéo de plaisir.

Pourquoi ? Parce que, plus c'est gros, mieux c'est. Le plaisir est décuplé. Demandez à n'importe quelle demoiselle qui a déjà dû prononcer ces mots redoutés : « Tu es dedans, là ? »

Jamais une fille ne m'a posé cette question.

Vous vous demandez sûrement : elle est grosse, oui, mais à quel point ? Voyons... Un gentleman ne révèle pas ses secrets. Je suis peut-être un dieu sous la couette, mais je reste un homme bien élevé. J'ouvre la porte aux femmes avant de leur ouvrir les cuisses. Je les aide à retirer leur manteau, je leur offre le dîner, je les traite comme des reines à l'intérieur comme à l'extérieur du lit.

Mais je comprends... Vous voulez une image à laquelle vous raccrocher. Un nombre de centimètres pour vous faire saliver. Très bien. Fermez les yeux. Imaginez une queue de la taille de vos rêves ; la mienne est foutrement plus grosse.

L'apparence, maintenant. Soyons honnêtes. Certaines verges sont laides à en pleurer. Je n'entrerai pas dans les détails. Vous les connaissez, et, en ce qui me concerne, je souhaite que vous n'ayez plus que ces mots en tête : long, épais, doux, ferme. Si les maîtres de la Renaissance avaient sculpté des verges, la mienne leur aurait servi de modèle.

Mais pour être honnête, tout cela n'aurait aucune importance si mon engin ne possédait pas l'attribut le plus important.

La performance.

En fin de compte, la queue d'un homme devrait être mesurée par le nombre d'orgasmes qu'elle donne. Je ne parle pas des vols en solitaire. C'est de la triche, ça. Je parle des orgasmes avec un grand « O », ceux qui font qu'une femme cambre le dos, courbe les orteils, hurle à en briser les vitres... Ceux qui font chavirer son univers.

Comment quantifier le plaisir procuré par mon engin ? Je ne suis pas du genre à révéler des secrets d'alcôve, mais je peux vous dire une chose : les états de service de ma queue ne sont entachés par aucun faux pas.

Et dire qu'elle va devoir prendre une pause !

UN

Les hommes ne comprennent pas les femmes. C'est un fait indiscutable.

Prenez ce type, par exemple.

Ce mec, là-bas, au coin de mon bar. Le coude sur le comptoir en métal, il a pris la pose typique de celui qui veut passer pour un gars cool et décontracté. En pleine discussion avec une grande brune portant des lunettes carrées rouges, il caresse sa moustache en guidon et se donne l'air de la personne la plus à l'écoute du monde. Le problème, c'est qu'il a les yeux rivés sur son décolleté.

C'est vrai, la brune possède une belle paire de seins. Et par « belle », j'entends que ses nibards prennent tellement de place qu'ils mériteraient d'avoir leur propre code postal. Mais reprends-toi, mon vieux !

Ses yeux se trouvent plus haut. Et ce sont eux qu'il faut regarder si tu ne veux pas risquer de faire fuir la demoiselle.

Je finis de servir une pale-ale à l'un de nos habitués, un homme d'affaires qui passe chez nous une fois par semaine. Il a l'air de celui qui maudit son patron de le faire voyager. Le moins que je puisse faire, c'est de l'aider niveau alcool.

— Offert par la maison. Bonne dégustation, dis-je en faisant glisser le verre dans sa direction.

— C'est la meilleure nouvelle de la journée, répond-il en m'adressant un petit rictus avant d'engloutir la moitié de sa boisson et de balancer un pourboire de trois dollars.

Sympa ! Les barmen et barmaids qui travaillent ici vont apprécier : ils comptent sur les pourboires pour compléter leurs salaires. Mais comme Jenny a dû partir plus tôt parce que sa sœur a fait une sorte de crise, c'est moi qui gère le reste des clients pendant que mon associée, Charlotte, s'occupe des comptes.

À l'instant où Moustache-en-Guidon se penche vers Monture-Rouge, celle-ci recule, secoue la tête, attrape son sac et se dirige vers la sortie.

Et voilà ! Je peux vraiment prédire si un homme va choper ou non. La plupart du temps, les chances ne sont vraiment pas de son côté parce qu'il commet les erreurs les plus courantes. Débuter la conversation par une phrase d'accroche stupide, par exemple. « Ma belle, avec toi, mon disque dur n'est jamais mou », ou « Tu devrais vendre des hot-dogs, parce que tu as un don pour réchauffer les saucisses ! » Je n'en croyais pas mes oreilles, moi non plus. Et n'oublions pas cet autre faux pas : le regard baladeur du mec qui ne peut s'empêcher de mater les autres jolies créatures du bar. Rien de pire pour rebuter une femme !

Mais le pire péché, dans un bar, c'est de *supposer*. Supposer qu'elle veut te parler. Supposer qu'elle rentre avec toi ce soir. Supposer que tu peux l'embrasser sans sa permission.

Vous savez ce qu'on dit : avec des suppositions, on ne va jamais très loin.

Et moi, dans tout ça ?

Jetez donc un œil à mon diplôme. À l'université, je me suis spécialisé à la fois dans la finance et dans le langage féminin – et j'ai obtenu les félicitations du jury. Je dispose de connaissances encyclopédiques sur les désirs des femmes... et la manière de les satisfaire. Je parle couramment la langue corporelle, les indices et les gestes du beau sexe.

En voici la preuve.

Charlotte tape à toute allure sur le clavier de son ordinateur portable en se mordant le coin de la lèvre, concentrée. Traduction : « Je suis sur ma lancée ; alors, ne m'interromps pas si tu ne veux pas recevoir un coup de poing dans la gueule. »

Bon, d'accord. Ce n'est pas vraiment dans ses habitudes de frapper les gens à la gorge. Mais en tout cas, elle est entourée d'un véritable halo clamant : « Ne pas déranger ».

Moustache-en-Guidon, lui, ne sait ni lire, ni parler, ni écrire le langage féminin. Il marche d'un pas nonchalant le long du comptoir, prêt à se lancer. Pensant visiblement avoir sa chance avec elle.

De mon poste derrière le bar, où j'essuie des verres, je peux pratiquement l'entendre s'éclaircir la gorge alors qu'il se prépare à saluer Charlotte.

Je comprends pourquoi ce type a mis ma meilleure amie dans sa ligne de mire. Charlotte est une déesse de première catégorie. Primo, elle possède des cheveux blonds bouclés et des yeux marron foncé. La plupart des blondes ont les yeux bleus ; Charlotte marque donc beaucoup de points avec ce rare combo de la mort, d'une absolue beauté, qui vous percute de plein fouet et sans prévenir.

Deuzio, elle est pourvue d'un humour pince-sans-rire fantastique.

Tertio, c'est une jeune femme brillante.

Mais ces deux dernières qualités, Moustache-en-Guidon ne les connaît pas. Tout ce qu'il sait, c'est que Charlotte est à tomber par terre ; il s'apprête donc à passer à l'abordage. Attrapant le tabouret à côté d'elle, il lui adresse un sourire plein de dents. Charlotte tressaille, surprise que ce mec ait envahi sa bulle de travail.

Charlotte sait très bien gérer ce genre de situation toute seule. Mais il y a des années, nous avons conclu un pacte que nous avons renouvelé lorsque nous avons monté cette affaire ensemble. Si l'un de nous deux a besoin d'un faux petit ami ou d'une fausse petite amie pour s'extirper gracieusement d'une situation délicate, nous avons juré d'intervenir et de jouer le jeu.

C'est un stratagème que nous utilisons depuis l'université, et il fonctionne à merveille.

L'une des raisons pour lesquelles il marche si bien, c'est que Charlotte et moi ne formerons jamais un véritable couple. J'ai trop besoin d'elle comme amie, et vu le nombre de fois où elle a rigolé avec moi ou pleuré sur mon épaule, je lui suis tout autant indispensable. C'est là une autre explication du succès de cette tactique : nous savons tous les deux que nous ne serons jamais plus que des potes.

Je fais le tour du bar et me dirige droit vers Charlotte, au moment exact où Moustache-en-Guidon arrive à sa hauteur et se présente avant de lui demander son nom.

Je me glisse auprès d'elle et effleure d'une main le bas de son dos, comme pour marquer mon territoire. Comme si j'étais celui qui avait le droit de toucher son corps, de glisser ses doigts dans ses cheveux et de plonger ses yeux dans les siens. Je penche la tête et adresse au type mon plus beau sourire de faux-cul, parce que, dans ce scénario, je suis le sacré veinard qui la ramène chez moi.

— Ma fiancée s'appelle Charlotte. Ravi de te rencontrer. Je suis Spencer, dis-je en tendant la main vers lui.

Pigeant qu'il vient à nouveau d'être rayé de la partie, le mec fronce le nez comme un lapin.

— Bonne soirée, marmonne-t-il avant de se précipiter vers la sortie.

Charlotte incline son menton dans ma direction et m'adresse un hochement de tête approuvateur.

— Regarde-toi ! Capitaine Fiancé à la rescousse, dit-elle en passant sa main le long de mon bras et en pressant mon biceps. Je ne t'ai même pas vu approcher.

— C'est pour ça que je suis là. J'ai des yeux partout, dis-je en verrouillant la porte d'entrée.

Le bar est vide. Il ne reste plus que nous, comme souvent à l'heure de la fermeture.

— Et d'habitude, tes mirettes sont occupées à balayer la pièce à la recherche de femmes disponibles, lâche-t-elle en me lançant un regard qui veut dire « Je te connais si bien ».

— Que veux-tu ? J'aime que mes yeux fassent de l'exercice, tout comme le reste de mon corps, dis-je en tapotant mon ventre plat comme une planche.

Charlotte se met à bâiller.

— Va te coucher, lui dis-je.

— Tu devrais y aller, toi aussi. Mais non, suis-je bête ! Tu as probablement un rancard.

Elle n'est pas loin de la vérité. C'est habituellement le cas.

Plus tôt dans le mois, j'ai rencontré une vraie bombe à la salle de gym. Elle s'entraînait dur et s'est entraînée encore plus dur avec moi lorsque je l'ai penchée sur le dossier de mon canapé. Le lendemain, elle m'a envoyé un message pour me dire à quel point ses cuisses lui faisaient mal et qu'elle avait adoré ce moment. Impatiente de me chevaucher à nouveau, elle me suppliait de la contacter si je passais un jour par Los Angeles.

Tu m'étonnes. Une fois qu'on a testé le filet mignon de bœuf, difficile de se contenter à nouveau de sauce bolognaise en conserve.

J'ai gardé son numéro. On ne sait jamais, pas vrai ? Il n'y a rien de mal à ce que deux adultes s'éclatent pendant une nuit et se séparent le matin, le pas léger grâce à une multitude d'orgasmes.

C'est toujours ainsi que ça devrait se passer. La première règle des rendez-vous galants est la suivante : toujours satisfaire la demoiselle une première fois, puis, idéalement, une seconde fois avant de penser à soi. Les deux suivantes sont tout aussi simples : ne pas s'attacher et ne jamais, jamais, se comporter comme un salaud. Je suis mes propres règles, et elles m'ont rendu la vie facile. J'ai vingt-huit ans, je suis célibataire, riche, beau gosse et bien élevé. Pas étonnant que je baise !

Mais ce soir, ma queue est de repos. L'heure du coucher a été avancée.

Je secoue la tête en réponse à la question de Charlotte tout en reprenant le nettoyage des plans de travail.

— Nan, j'ai un petit-déjeuner prévu à sept heures et demie demain matin avec mon père et un type à qui il essaie de vendre son magasin. Je dois être frais et dispos pour faire bonne impression.

Charlotte pointe la porte du doigt.

— Il faut dormir pour être beau, Spencer. Je m'occupe de la fermeture.

— N'y pense même pas ! Je suis venu remplacer Jenny. C'est toi qui rentres. Je vais te héler un taxi.

— Tu es au courant que je vis à New York depuis cinq ans, n'est-ce pas ? Je sais comment héler un taxi tard le soir.

— J'ai parfaitement conscience que tu es une jeune femme indépendante. Mais je m'en fiche – je te renvoie chez toi. Ce que tu fais là, tu peux t'en occuper depuis ton appartement, lui dis-je en jetant le torchon dans le lavabo. Attends ! Tu n'as pas peur que Bradley l'Andouille traîne dans le hall d'entrée pour t'offrir des fleurs à cette heure de la nuit ?

— Non, répond-elle. En général, c'est pendant la journée qu'il me tend des embuscades pour s'excuser. Hier, il m'a envoyé un nounours d'un mètre de haut qui tenait dans ses pattes un cœur en satin rouge sur lequel était écrit : *Je t'en prie, pardonne-moi*. Bon sang, qu'est-ce que je suis censée faire de ça ?

— Renvoie-le-lui. À son bureau. Après avoir écrit *N-O-N* au rouge à lèvres sur le cœur.

L'ex-petit ami de Charlotte est un crétin de première, un abruti fini, et jamais cet idiot ne pourra la reconquérir. Je lève la main.

— Une seconde. Est-ce que par hasard ce nounours aurait une patte avec un majeur ?

— En voilà, une bonne idée ! s'exclame-t-elle en riant. J'aimerais juste que tout l'immeuble ne soit pas au courant de mes problèmes.

— Je sais. J'aimerais que tu ne tombes plus jamais sur lui jusqu'à la fin des temps.

Je lui hèle un taxi, dépose une bise sur sa joue et la renvoie chez elle. Après avoir fermé le bar, je me rends dans mon appart de West Village. Ce sixième étage d'une superbe maison de grès rouge, typique de New York, dispose d'une terrasse avec vue sur tout le sud de Manhattan. L'idéal lors d'une soirée de juin comme celle-ci.

Je jette mes clés sur la table de l'entrée tout en parcourant mes derniers messages sur mon portable. Je ris en découvrant un message de Harper, ma sœur ; elle m'envoie une photo tirée d'un magazine de ragots datant de plusieurs semaines, où j'apparais aux côtés de la bombasse de la gym. Il se trouve qu'il s'agit d'une coach sportive pour célébrités, issue d'une émission de télé-réalité quelconque. Quant à moi, je suis le « célèbre play-boy de New York » – le magazine m'a surnommé de la même façon lorsque j'ai été surpris avec une séduisante nouvelle cheffe lors de l'inauguration d'un restaurant à Miami le mois dernier.

Mais ce soir, je reste sage.

Je ne promets rien pour demain.

DEUX

Chemise. Cravate. Pantalon gris anthracite. Cheveux brun foncé, yeux verts, mâchoire ciselée. Impeccable.

Je me trouve parfait en ce vendredi matin ; si je jouais dans un film ringard, je lèverais mes deux pouces en l'air en signe d'appréciation.

Mais ce n'est vraiment pas mon style. Franchement, qui fait ça dans la vraie vie ?

Je choisis plutôt de me tourner vers mon chat, Fido, et de lui demander son avis. Sa réponse est simple : il s'éloigne dans la direction opposée d'une démarche fière, la queue droite comme un « i ».

Fido et moi, nous avons un accord : je le nourris, et il ne bousille pas mes chances quand je m'apprête à baiser. Il est apparu sur mon balcon il y a un an, miaulant devant la vitre coulissante, avec autour du cou une médaille indiquant *Princesse Coquelicot*. En regardant son collier, j'ai découvert qu'il appartenait à cette adorable petite vieille dame de l'immeuble qui venait de partir pour le grand voyage. L'adorable petite vieille dame l'avait manifestement pris pour une femelle. Elle ne laissait derrière elle ni proches ni instructions pour le chat. En le recueillant, j'ai jeté son collier rose à paillettes et je lui ai donné un nom seyant à sa virilité.

Chacun trouve son compte dans cette relation.

Ainsi, demain soir, Fido ne râlera pas lorsque je rentrerai tard. Parce que je m'attends pleinement à rentrer à quatre pattes au petit matin. Je travaille ce soir, mais Jenny reprend sa place demain, et je dois sortir avec mon pote Nick pour faire la fête. Son émission de télé à succès vient d'être renouvelée pour une nouvelle saison sur Comedy Nation, et nous prévoyons de lever plusieurs verres en son honneur dans un troquet de Gramercy Park. En plus, une séduisante barmaid, à qui j'ai parlé plusieurs fois, travaille là-bas. Répondant au nom de Lena, elle réussit à merveille le Harvey Wallbanger ; elle a entré son numéro dans mon portable sous le nom de ce cocktail. Enfin, sous une partie du nom. *Bang Her*¹.

Voilà qui semble prometteur ; et par prometteur, j'entends que l'affaire est dans la poche.

Je quitte l'appartement et prends le métro en direction du nord pour rejoindre l'Upper East Side, le quartier de prédilection de mes parents. Ils sont riches, oui, mais – surprise ! – ce ne sont pas des enfoirés. Eh non. Vous ne trouverez pas ici de père riche et salaud, ni de mère froide et méchante. C'est l'histoire d'un mec qui aime ses parents, qui le lui rendent bien. Et devinez quoi ? Mes parents s'aiment, eux aussi.

Comment je le sais ?

Parce que je ne suis pas sourd, voilà pourquoi. Non, je ne les ai pas entendus *le faire* quand j'étais petit. Mais j'ai entendu ma mère siffler une mélodie joyeuse tous les matins au réveil. Grâce à eux, j'ai appris plusieurs leçons précieuses. Épouse épanouie = vie réussie, et le bonheur d'une femme passe par la chambre.

Mais aujourd'hui, c'est à mon père que je dois faire plaisir, et il veut que sa progéniture – dont ma petite sœur, Harper – soit présente à son rendez-vous de ce matin. Harper s'avance dans ma direction sur la 82^e Rue, ses cheveux roux formant un halo enflammé autour de son visage. En arrivant à ma hauteur, elle fait semblant de s'apprêter à sortir une pièce de derrière mon oreille.

— Regarde ce que je viens de trouver ! Attends. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Agitant la main de l'autre côté de ma tête, elle fait apparaître un tampon.

Sa mâchoire se décroche sous le choc.

— Spencer Holiday ! Tu trimballes des tampons avec toi, maintenant ? Depuis quand as-tu tes règles ? J'explose de rire.

Harper passe à nouveau la main derrière mon autre oreille et brandit une petite pilule.

— Oh ! tiens ! Voilà de l'Advil pour tes crampes d'estomac.

— Elle est bonne, celle-là, admetts-je, un sourire aux lèvres. Est-ce que tu la sors dans tous les anniversaires pour enfants ?

— Non, répond Harper en clignant de l'œil. Mais c'est grâce à ce genre de tours que les mères continuent à réserver mon petit numéro des mois à l'avance.

Harper m'emboîte le pas, et nous nous dirigeons ensemble vers le restaurant de la 3^e Avenue, déambulant dans l'un de ces quartiers new-yorkais parfaits : larges perrons, maisons de grès rouge et arbres aux branches luxuriantes tous les trois mètres. On se croirait sur le plateau d'une comédie romantique.

— Comment va le célèbre play-boy de la ville ? J'ai entendu Cassidy Winters dire à ton sujet que ça faisait des années qu'elle ne s'était pas autant éclatée au lit.

Je fronce les sourcils.

— Qui ça ?

Harper lève les yeux au ciel.

— La coach sportive sexy aux côtés de qui tu as été photographié. Je t'ai envoyé la photo hier soir. Tu n'as pas lu la légende ?

Je secoue la tête.

— Nan. En plus, c'était il y a une éternité.

C'est en tout cas l'effet que font quelques semaines dans l'univers des rencontres amoureuses.

— On dirait bien qu'elle chante encore tes louanges.

— On dirait bien que je vais effacer son numéro.

Les bavardes passent direct sur une liste noire.

— En tout cas, sois prudent avec monsieur Offerman. L'acheteur de papa, précise-t-elle alors qu'une dame aux cheveux bleus, promenant un spitz nain, s'avance dans notre direction.

Impassible, je lâche :

— Je ne dois pas lui faire des avances, c'est ça ?

Je m'arrête au milieu de la rue, roule les hanches et lance à Harper mon plus beau regard de strip-teaseur.

— Fais-moi une petite danse, dis-je en fessant mon propre derrière. Me laisse pas tout seul !

Ma sœur devient rouge comme une tomate. Elle tourne les yeux vers la dame.

— La honte... Arrête !

— Bon, faut pas que je sorte mon numéro de Chip-pendale, c'est ça ?

Harper m'attrape le bras et me tire derrière elle lorsque nous croisons la propriétaire du chien. En me voyant, la femme agite les sourcils d'un air coquin et articule silencieusement : « Joli ! »

Vous voyez ? Je les fais toutes tomber.

— Bref, ce que je veux dire, c'est qu'il est très conservateur. Valeurs familiales et compagnie. C'est pour ça qu'on est là, d'ailleurs.

— Bien sûr. Il faut faire semblant de former une famille heureuse, qui s'aime. Pas vrai ? C'est ce que je dois faire ?

Je frotte avec force mon poing sur la tête de Harper parce qu'elle le mérite.

— Aïe ! Ne me décoiffe pas !

— C'est bon, c'est bon. J'ai compris. Tu veux que je prétende être un enfant de chœur, et toi, un ange.

Harper joint ses mains en prière.

— Je *suis* un ange.

À notre arrivée dans le restaurant, mon père nous accueille. Harper s'excuse pour aller aux toilettes, et mon père me donne une tape dans le dos.

— Merci d'être venu. Tu as reçu ma note, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. J'ai l'air d'un brillant fils de sang royal, non ?

Je glisse ma main le long de ma cravate – fournie par Barneys, sans vouloir me vanter.

Mon père fait semblant de me donner un coup dans la mâchoire.

— Comme toujours.

Passant un bras autour de mes épaules, il reprend :

— Ah ! je suis si heureux que tu sois là ! Écoute, dit-il en baissant la voix, tu sais que je me fiche de ce que tu fabriques après ta journée de travail. Mais monsieur Offerman est père de quatre filles, âgées de onze à dix-sept ans. Il est donc plus sensible à...

— ... une réputation de béni-oui-oui ? dis-je en lui adressant mon plus beau sourire de gentil garçon.

Mon père hoche la tête tout en claquant des doigts.

— Elles sont présentes pour le petit-déjeuner, ses filles ?

Il secoue la tête.

— Il n'y a que toi et ta sœur, lui et moi. Il voulait vous rencontrer tous les deux. Et tout ce que je veux dire, c'est que moins ton statut de « célèbre play-boy new-yorkais » vient sur le tapis, plus il sera heureux ; et de son bonheur dépend le mien. Tu peux faire ça ?

Poussant un soupir, j'écarquille les yeux.

— J'en sais rien, papa. Franchement, ça limite sérieusement mes compétences conversationnelles. Puis-que je ne parle habituellement que de femmes et de sexe. Mince, dis-je d'un ton frustré.

Je fais semblant de me redresser et de compter sur mes doigts.

— Bon, politique, religion, contrôle des armes. Je vais me concentrer là-dessus, d'acc' ?

— Ne m'oblige pas à aller chercher ma muselière, plaisante-t-il.

— Papa, je gère. Je ne briserai pas ton rêve. C'est promis. Pendant l'heure qui arrive, je serai un fils respectueux et un homme d'affaires new-yorkais prometteur. Je ne prononcerai pas un mot sur les femmes ni sur l'application Perfect Boyfriend.

Je suis un caméléon. Je peux jouer le fêtard tout comme l'homme d'affaires sérieux. Le diplômé de Yale tout comme le lourdaud de service. Aujourd'hui, je vais faire appel à l'élève de l'Ivy League² qui sommeille en moi, pas au type qui a créé et vendu l'une des applications de rencontres les plus en vogue du moment.

— Merci de rester discret sur cet aspect des choses. Je cherche le bon acheteur depuis des années, et je crois que je l'ai enfin trouvé. Si tout se passe bien concernant les quelques détails restants, nous devrions signer les papiers à la fin de la semaine prochaine.

Mon père est une vedette du monde de la joaillerie. Peu de gens connaissent son nom, mais presque tout

le monde connaît son magasin. Ouvert sur la 5^e Avenue il y a trente ans, Katharine's est la référence en matière d'élégance dans l'univers de la bijouterie. Les boîtes bleu ciel utilisées par la boutique sont devenues emblématiques ; elles signalent qu'un sublime cadeau est sur le point d'être offert. Perles, diamants, rubis, argent, or, et j'en passe. Katharine's, qui porte le nom de ma mère, est un palais de la sophistication, et mon père possède aujourd'hui des enseignes dans douze villes du monde, le magasin de la 5^e Avenue restant le navire amiral. Katharine's a permis à ma sœur et moi d'étudier dans une école privée, puis à l'université ; de façon générale, elle a rendu nos vies formidables.

Le rêve de mon père est de prendre sa retraite et de naviguer dans le monde entier avec ma mère. Il a enfin trouvé le bon acheteur : un homme comprenant l'élégance raffinée qu'il a conçue et doté du profil financier nécessaire au genre de transaction qu'il exige.

Il n'a jamais été question de léguer l'affaire à l'un de ses enfants. Diriger une chaîne internationale de bijouterie, très peu pour moi ! Même chose pour Harper. Je gagne déjà ma vie en faisant ce que j'aime : diriger les trois bars Lucky Spot de Manhattan avec Charlotte. En plus, je me suis construit ma propre fortune lorsque j'ai lancé Perfect Boyfriend dès ma sortie de l'université.

Tout est parti d'une règle de base simple, mais géniale.

Interdiction de poster des photos de sa teub.

Parce que – suspense – les femmes n'aiment pas recevoir des photos de bite. Dans les premières étapes de la rencontre amoureuse, il n'y a franchement rien de plus agressif et rebutant que d'envoyer à une demoiselle qui vous intéresse une photo de votre bazar. Peu importe si vous êtes monté comme un âne, cette image la fera grimacer. Mon application offrait un havre pour les femmes en leur promettant qu'elles ne seraient pas agressées photographiquement par des clichés inopportuns de queues.

L'application a décollé, mes investisseurs ont empoché le gros lot, et le sacré veinard que je suis a raflé la mise.

Mais pendant l'heure qui va suivre, face à M. Offerman, je serai simplement un type qui travaille dans l'univers de la restauration. À moi de jouer.

1. *Bang her* signifie « Baise-la ». (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. L'Ivy League est un groupe formé des huit universités privées les plus anciennes et les plus prestigieuses des États-Unis.

TROIS

Mon père nous conduit jusqu'à une grande table ronde couverte d'une nappe blanche fraîchement repassée au fond du restaurant.

— Monsieur Offerman, je suis ravi de vous présenter mes enfants. Voici ma fille, Harper, et mon fils, Spencer.

Les yeux foncés, les cheveux d'un noir de jais, M. Offerman est grand et imposant. Taillé comme un tronc d'arbre, il se tient parfaitement droit. Je parie qu'il était dans l'armée. On dirait un général.

— C'est un plaisir de vous rencontrer tous les deux, dit-il d'une voix grave de baryton.

Aucun doute, voilà le genre d'homme habitué à donner des ordres.

Après un échange de politesses, nous nous installons autour de la table. Une fois notre commande passée, M. Offerman se tourne vers Harper.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous. C'est formidable que vous soyez magicienne...

Pendant qu'il la bombarde de questions, j'ai un déclic : la profession de Harper correspond parfaitement à ses « valeurs familiales », puisque ma sœur anime des fêtes pour enfants. M. Offerman boit ses paroles. Elle lui montre certains de ses tours. Elle fait disparaître sa fourchette, puis sa serviette, puis son verre d'eau.

— Merveilleux ! Je parie que les enfants sont totalement hypnotisés. Mes filles adoreraient.

Mec, ce sont des ados ! Je doute fortement qu'elles kiffent les tours de passe-passe.

— Je serai ravie de leur montrer mes tours, dit Harper en adressant un sourire éclatant à M. Offerman, complètement conquis.

— Fantastique. J'aimerais beaucoup organiser un dîner demain soir pour nous tous. Avec mon épouse et mes filles.

— Ce serait avec plaisir, affirme ma sœur.

L'investisseur potentiel tourne son regard vers moi.

— Et comment se porte Perfect Boyfriend ?

Ah ! nous y voilà. Visiblement, il a fait des recherches.

— La société qui l'a achetée m'a affirmé que tout se passait bien. Mais tout cela ne me concerne plus, dis-je en détournant la question.

— C'est un véritable succès, d'après ce que j'ai lu. Les désirs des femmes n'ont aucun secret pour vous, apparemment.

Je déglutis et me risque à lancer un regard à mon père, qui affiche un sourire figé. Il n'a pas envie que M. Offerman s'aventure sur ce terrain.

— Tout ce que je sais, monsieur, c'est que les femmes méritent d'être bien traitées et que, lorsque le moment est venu de faire sa demande, il faut choisir une bague à plus d'un carat chez Katharine's.

Quelle classe d'avoir placé cette plaisanterie sur les bijoux !

M. Offerman sourit et hoche la tête, puis s'éclaircit la gorge.

— J'ai également engagé un journaliste de *Metropolis Life and Times* pour suivre la vente de la

franchise. Il s'agira d'un reportage entre business et style de vie. J'espère que ce n'est pas trop vous demander, mais j'aimerais que nous acceptions tous de nous concentrer sur les magasins pendant les prochaines semaines de transition. Pas sur les applications de rencontres ni sur des sujets de cet ordre dont la presse raffole. *L'accumulation* de conquêtes, par exemple.

Il s'interrompt pour mettre sa serviette sur ses genoux.

— Vous comprenez ce que je veux dire ?

Ça ne pourrait pas être plus clair, mon pote.

Mon père intervient.

— Je suis entièrement d'accord. L'article ne devrait parler que de joaillerie.

— Bien.

L'attention de M. Offerman se tourne à nouveau vers moi : l'inquisition n'est pas terminée.

— Comment se porte votre nouvelle affaire ?

— La restauration est un secteur sensationnel. Charlotte et moi avons ouvert le Lucky Spot il y a trois ans, et tout marche à merveille. C'est un endroit sympa, les critiques sont excellentes, et les clients, ravis.

M. Offerman me mitraille de questions sur le bar, et je comprends qu'il a besoin de m'examiner minutieusement en personne. De voir si mon commerce semble aussi « sordide » que mon application. Mais ce genre d'hommes ne me fait pas peur. Si j'étais facilement intimidé, je n'aurais pas monté ma propre affaire. Je l'ai fait parce que je n'avais peur de rien et parce que je sais lire le marché, tout comme je lis à travers lui. Je m'efforce de lui donner ce qu'il veut entendre dans chacune de mes réponses, car c'est important pour mon père.

— Qu'est-ce que vous préférez dans ce métier ?

— J'adore travailler avec Charlotte.

Voilà une réponse qui va me rapporter des points !

— On peut dire que nous étions faits pour nous lancer dans cette aventure ensemble. Nous sommes sur la même longueur d'onde.

Les lèvres de M. Offerman s'étirent en un sourire.

— C'est formidable. Depuis quand êtes-vous... ?

Il est interrompu par l'arrivée du serveur, mais j'ai saisi l'essentiel. *Depuis quand sommes-nous amis ?*

— Depuis l'université, dis-je.

— Merveilleux, répond-il tandis que le serveur pose devant lui ses œufs Bénédicte. J'espère que vous pourrez vous joindre à nous demain soir pour le dîner, dans ce cas.

Tiens, on dirait bien que j'ai passé son test. Bien joué, Spencer !

— J'en serais ravi, dis-je.

Je peux tirer un trait sur ma soirée de célébration avec Nick. Mais il comprendra. Je jette un œil à mon père, qui semble heureux que le petit-déjeuner se déroule bien jusque-là.

M. Offerman attrape sa fourchette.

— Et vous pourriez peut-être venir avec votre petite amie.

Je manque de m'étouffer avec mon jus d'orange.

Mon père ouvre la bouche pour le corriger, mais M. Offerman continue de parler, sa voix de baryton empêchant toute interruption.

— Mon épouse aimerait beaucoup rencontrer Charlotte. Toutes mes filles aussi. Il est primordial de

maintenir le côté familial de notre affaire, surtout dans cette période de transition, étant donné l'intérêt des médias et le reste. J'aime savoir qu'ils verront votre capacité à vous engager.

J'ouvre la bouche pour corriger ce malentendu. Pour lui dire que Charlotte n'est qu'une amie. Que nous sommes associés, rien de plus.

Mais le sourire qu'il arbore à cet instant vaut toutes les signatures de contrat du monde. Les pensées se bousculent dans ma tête.

M. Offerman croit déjà que Charlotte est ma petite amie de longue date, et cette idée le ravit. Et si je continuais sur ma lancée ? Tant que j'y suis, autant jouer le jeu à fond.

— En fait, Charlotte et moi sommes seulement amis depuis l'université.

Je marque une pause avant de lui annoncer ce qu'il a envie d'entendre.

— Mais nous avons commencé à nous fréquenter il y a un mois, et nous nous sommes fiancés hier soir. Quel bonheur de partager la nouvelle ici ! Charlotte est à présent ma future femme.

Harper laisse échapper sa fourchette, mon père cligne des yeux et M. Offerman s'illumine – franchement, il n'a rien à envier au sapin de Noël du Rockefeller Center. Il jubile de se retrouver au cœur de cette famille. Lui qui pensait tomber sur un séducteur ! Voilà qu'il décroche un futur marié.

— Et je serais ravi d'être accompagné par ma superbe et brillante fiancée pour votre dîner demain, dis-je.

J'adresse un immense sourire à mon père avant de plonger dans mes œufs brouillés. Ma sœur me regarde comme si elle allait bientôt mener un contre-interrogatoire. Ce n'est que partie remise, je n'en doute pas. Mais une journée chargée m'attend, à présent.

Il ne me reste plus qu'à convaincre Charlotte que cela fait partie de notre pacte.

QUATRE

Debout devant le restaurant, mon père glisse sa main dans ses cheveux. Les sourcils froncés, il affiche une expression déconcertée. Il vient de mettre M. Offerman dans une berline de luxe filant vers le magasin de la 5^e Avenue. Il lui a affirmé qu'il l'y rejoindrait.

Mais d'abord, il doit me cuisiner. À juste titre.

— Quand est-ce que tu comptais me l'annoncer ?

Le truc, c'est que je ne peux pas lui dire que je viens de mentir à M. Offerman.

Si mon père apprend que je viens de sortir ces fiançailles de mon chapeau magique dans l'intérêt de sa transaction, il pensera qu'il n'a d'autres choix que d'aller s'excuser auprès de son potentiel investisseur. En prenant son air d'enfant de chœur, il dira qu'il est désolé, mais que son fils plaisantait. Car mon père est un homme de cette trempe – et c'est ainsi qu'il dirige son commerce. Et s'il doit retrouver cet acheteur trié sur le volet pour lui avouer, la queue entre les jambes, que son fêtard de fils a fait une gaffe, sa vente sera anéantie en un clin d'œil.

Hors de question. Ça ne va pas se passer comme ça.

Je refuse de mettre mon père dans cette position. Mais voilà, il a *besoin* que je sois fiancé. J'ai vu l'éclair qui a traversé les yeux de M. Offerman lorsque j'ai lâché la bombe. Dans mon rôle de Spencer Célib', le coureur de jupons, je suis un élément imprévisible dans cet accord qui n'est pas encore scellé. En mettant une bague au doigt de Charlotte, je deviens l'enfant chéri.

Je fais donc quelque chose qui me rebute, mais je n'ai pas le choix.

Il me faut étoffer ce mensonge. Le rendre inattaquable.

— C'est arrivé seulement hier soir, quand je lui ai posé la question.

— Je ne savais même pas que vous étiez ensemble, ajoute-t-il.

Une femme portant une jupe rose moulante et des talons noirs s'avance dans notre direction. Elle me lance un regard aguichant et je m'apprête à lui rendre son sourire lorsque je réalise que je dois me retenir.

Aïe ! Je viens de menotter mon membre favori pour les prochaines semaines.

Mais ce n'est pas grave. Je vais survivre. Je peux faire semblant d'être fiancé. Je peux mettre ma queue au frais – façon de parler.

— Je voulais te le dire tout de suite, mais je ne pouvais pas le faire plus tôt que ce matin.

— Depuis combien de temps êtes-vous ensemble ?

Va au plus simple. Au plus court.

— Tout s'est passé tellement vite, papa, dis-je en adoptant un air émerveillé et, je l'espère, plein d'amour pour ma future femme. Nous nous sommes toujours très bien entendus, comme tu le sais, et nous avons été de grands amis. C'est ce genre d'histoire où la personne qui te correspond se trouve juste sous ton nez... Mais il nous a fallu beaucoup de temps pour nous en rendre compte. Puis un soir, il y a quelques semaines, nous nous sommes avoué nos sentiments l'un pour l'autre, et... bingo ! Tu devines la suite.

Waouh ! C'était super convaincant, non ? Trop fas-toche.

Mon père lève la main.

— Pas si vite. Qu'est-ce que ça veut dire ? « Tu devines la suite ? » Comment as-tu fait ta demande ? Et pour l'amour du ciel, où as-tu acheté la bague ? Si elle vient de chez Shane Company, je te raye de mon testament, dit-il avec un faux air sérieux.

J'ai besoin d'une bague, et que ça saute ! Un énorme caillou. Je suis le fils d'un magnat de la joaillerie, après tout.

— On est très vite tombés amoureux, papa. On est sortis ensemble quelques semaines seulement.

Voilà qui semble plausible. Mais ça sonnerait *un peu* mieux comme ça...

— C'était suffisant, parce que cette relation s'est construite sur les bases de plusieurs années d'amitié. Tu sais ce qu'on dit : « Épousez votre meilleur ami. »

Cette expression existe, au moins ? En tout cas, je suis en train de marquer de sacrés points. La vache, je déchire tout ! Mon père acquiesce d'un signe de tête pendant que je termine cette ode à mon histoire d'amour fictionnelle.

— Quand tu réalises que tu ne peux pas passer une journée sans la femme que tu adores à tes côtés, tu dois la faire tienne, que vous soyez en couple depuis quelques semaines ou que tu sois amoureux d'elle depuis des années. J'ai donc fait ma demande hier soir. Impossible d'attendre plus longtemps. Lorsque tu sais que tu as fait le bon choix, il faut franchir le pas, pas vrai ?

Mon père pousse un soupir ravi alors qu'un taxi fonce dans la rue.

— Je ne l'aurais pas mieux dit.

Il devrait m'embaucher pour écrire ses pubs. Ce que je viens de sortir, ça vaut de l'or.

— Mais non, je n'ai pas de bague, dis-je en lui adressant un clin d'œil. Est-ce que tu connaîtrais par hasard un endroit où je pourrais en obtenir une immédiatement ?

Mon père se caresse le menton, feignant d'être en pleine réflexion.

— Ah ! je pense connaître l'endroit idéal !

Riant de sa propre ingéniosité, il me saisit le bras.

— Passe au magasin à quatorze heures. Nina te trouvera une superbe pierre et une monture. Tu ne peux pas te fiancer sans une bague de chez Katharine's.

— On ne saurait mieux dire...

Mon portable vibre dans ma poche. C'est la sonnerie réservée à Charlotte : *La Marche impériale* de Dark Vador. C'est elle-même qui l'a choisie pour plaisanter.

— Charlotte, dis-je à mon père en désignant mon téléphone d'un geste.

— Tu devrais peut-être changer la sonnerie maintenant qu'elle va devenir ton épouse, suggère mon père.

Puis il me pointe du doigt, un sourire sur le visage.

— Eh ! C'était mon premier conseil officiel à toi, le futur marié.

Une boule de stress se forme momentanément dans ma poitrine. Et si Charlotte refusait de suivre le plan ? Et si elle me riait au nez – ce qu'elle devrait faire, bon sang ! –, me disait que c'est l'idée la plus folle du monde et qu'il est hors de question qu'elle accepte ?

Je m'intime l'ordre de ne pas paniquer prématurément. C'est à ça que servent les amis : si vous en avez besoin, ils font semblant d'être sur le point de vous épouser. Pas vrai ?

La sonnerie retentit une nouvelle fois. Dark Vador approche.

— Tu devrais y répondre, cette fois-ci. C'est une chose que les femmes apprécient, affirme mon père. Eh ! Voilà un deuxième excellent conseil.

Je me prépare, glisse mon pouce sur l'écran et entre dans le personnage.

— Bonjour à ma sublime future épouse, dis-je d'une voix douce et romantique.

Charlotte éclate de rire.

— Pourquoi on joue à ça de si bon matin ? Ne me dis pas que tu as déjà commencé à boire ! Un vendredi matin, franchement. T'es déjà soûl comme une barrique, Spence ?

— Je suis ivre de toi. Où es-tu ?

— Je viens de parler à l'un de nos fournisseurs. Je nous ai obtenu un accord encore meilleur, tu peux me remercier. C'est toi qui paies les nachos la prochaine fois. Mais pourquoi tu te comportes comme un tordu en mal d'amour ?

— Eh bien, *ma chérie*, dis-je en croisant le regard de mon père, qui lève un pouce en l'air alors que j'en rajoute exprès pour lui, je te rejoins très vite, et tu pourras tout me raconter en personne.

— D'accord, répond-elle lentement. Mais l'accord est scellé ; donc, je n'ai pas besoin de tout te raconter en personne, ni même au téléphone. De toute façon, faut que je saute sous la douche. Pitié, je sais ce que tu vas dire ! Non, je ne vais pas littéralement sauter dans la douche.

Je ris.

— Bien sûr. J'arrive dans vingt minutes. Moi aussi, j'ai hâte de te revoir.

Je suis à deux doigts de lui sortir du « ma puce », mais il faudrait ensuite que j'abandonne mes couilles au Comité des mecs. Or, j'aime mes boules. J'y suis plutôt attaché.

Je raccroche avant qu'elle puisse protester et lance à mon père un regard de connivence.

— La damoiselle a besoin de moi.

Mon père agite les sourcils.

— Alors, tu dois obéir, dit-il en se frottant les mains. C'est la meilleure nouvelle que j'aie jamais entendue ! Je ne pourrais pas être plus heureux. J'ai toujours apprécié Charlotte.

Et moi, je ne pourrais pas me sentir plus coupable. J'ai rarement menti à mon père quand j'étais enfant. Je suis presque sûr de ne l'avoir jamais fait depuis que je suis adulte. Les fragments de culpabilité qui traversent mon corps à toute allure sont une nouveauté pour moi, plutôt désagréable. Mais cela en vaut la peine. Le deal memo a été rédigé ; le contrat sera signé dans quelques jours. Grâce à ce petit mensonge, la transition se déroulera sans heurts.

Mon père me serre dans ses bras.

— Appelle ta mère tout à l'heure. Elle voudra l'entendre de ta bouche.

— Je lui donnerai tous les détails fleur bleue, dis-je, grimaçant intérieurement à l'idée de mentir aussi à ma mère.

Je prends un taxi pour me rendre chez Charlotte. Sur le chemin, j'envoie un message à Nick pour annuler notre soirée. *Trucs de famille ce week-end. Impossible de venir demain. On fête ça une prochaine fois ?*

Il va mettre des heures à répondre. Nick est un rare spécimen d'homme moderne, qu'on aperçoit parfois dans la nature sans écran devant le visage. C'est le genre de mec qui utilise papier et stylos, essentiellement à cause de sa profession de dessinateur mondialement connu.

Alors que la voiture jaune file sur Lexington Avenue, je cherche *Bang Her*, la barmaid sexy, dans mes contacts et lui envoie un rapide message : *Désolé, ma belle. J'ai un empêchement, je dois voir ma famille. On remet ça à une autre fois.*

Sa réponse arrive trente secondes plus tard.

Ma porte t'est toujours ouverte. :)

Voilà deux de mes mots préférés : « toujours » et « ouverte ».

Pourtant, ce n'est pas à elle que je pense en arrivant à Murray Hill, mais à la femme derrière un immense bouquet de... ballons ?

CINQ

Il y a bien une trentaine de ces machins. Tous de la taille d'une tête d'extraterrestre, dans une telle variété de nuances pastel qu'on se croirait dans une émission de déco.

Un ballon central s'élève avec fierté au-dessus des autres. Seul celui-ci est de couleur vive. De teinte rouge sang, il est probablement censé représenter un cœur, mais il me fait plutôt penser à une grosse paire de fesses.

Je tends au chauffeur un billet de vingt, lui demande de garder la monnaie et ferme la portière du taxi, qui s'éloigne dans un crissement de pneus en quête du client suivant.

Je ne vois même pas son visage. Ni sa poitrine. Ni sa taille. La partie supérieure de son corps est entièrement dissimulée par des ballons, mais je reconnaîtrais ces jambes entre toutes. Membre de l'équipe d'athlétisme au lycée, Charlotte possède des cuisses fortes, toniques, et des mollets musclés ; lorsqu'elle porte des talons, elle est à se damner. Maintenant que j'y pense, ses jambes sont terriblement affriolantes à cet instant précis, dans cette paire de chaussettes blanches et ces baskets. Elle a dû sortir pour son jogging matinal plus tôt aujourd'hui.

En descendant la rue à longues enjambées dans sa direction, j'observe la scène qui se déroule sous mes yeux. Charlotte tente de donner le bouquet à une mère avec une poussette. Secouant la tête, la femme pousse un ricanement. Je ne suis plus qu'à trois mètres lorsqu'elle offre les ballons à une fillette d'environ dix ans.

— Tu rêves ! hurle la petite avant de détalier dans l'autre direction.

Derrière la gerbe, Charlotte pousse un soupir frustré.

— Laisse-moi deviner, dis-je en arrivant à sa hauteur. Soit tu as laissé tomber le Lucky Spot pour te lancer dans une carrière de marchande de ballons ambulante, soit Bradley l'Andouille a encore frappé.

— C'est la troisième fois cette semaine. Il ne semble pas comprendre le sens de la phrase : « Nous ne nous remettons jamais ensemble. »

Elle tire d'un coup sec les ballons pour les écarter de son visage, mais ils s'accrochent à ses cheveux. Elle tente à nouveau de les éloigner en les frappant, mais l'électricité statique l'en empêche. Ces trucs pastel sont infatigables, et une légère brise ne cesse de les ramener vers les cheveux de Charlotte.

— Ce sont les ballons les plus détestables du monde. J'en suis sûre, tous les autres résidents discutent entre eux de son projet de me récupérer, puisqu'ils savent tous ce qu'il m'a fait au départ.

— Il s'est contenté de les envoyer, si je comprends bien ?

— Oui, maugrée-t-elle entre ses dents tout en agrippant le bouquet. Deux minutes environ après mon appel, je sortais me chercher un café en vitesse quand le portier a sonné pour me dire qu'il y avait des ballons pour moi. Mais comme le bouquet n'entrait pas dans l'ascenseur, il me demandait d'avoir l'amabilité de descendre le chercher. Même si je voulais le garder, je ne pourrais pas le faire entrer dans mon appartement.

— Alors, tu tentes de le refiler à quelqu'un ? dis-je en lui faisant signe de me le donner.

— J'ai pensé qu'un enfant l'apprécierait peut-être plus qu'une femme adulte. Bizarrement, mon obsession pour les ballons n'est plus qu'un lointain souvenir.

Un bus s'arrête en grinçant à un stop devant l'immeuble, et la fumée du pot d'échappement précipite un ballon droit dans le visage de Charlotte.

— Grumpf, grogne ma meilleure amie alors qu'un ballon rose barbe à papa l'attaque vicieusement.

J'attrape l'amas de ficelles emmêlées et tire dessus d'un coup sec pour l'éloigner de son visage, avant de le tenir au-dessus de ma tête.

— On ne pourrait pas simplement les laisser s'envoler ? Ils flotteraient au-dessus de Manhattan comme autant d'œufs de Pâques aux couleurs criardes.

Charlotte secoue la tête.

— Non. Les ballons finissent par perdre leur hélium et par redescendre. Ils restent accrochés dans des arbres ou tombent par terre. Les animaux les mangent et tombent malades. C'est inacceptable.

Grande sentimentale, Charlotte adore les animaux.

— Ok, dis-je avec un hochement de tête. Que les choses soient claires : est-ce que ça te dérangerait d'assister immédiatement au massacre d'une trentaine d'ignobles ballons ?

Elle hoche la tête résolument.

— Ça risque de me traumatiser un peu, mais je suis certaine de pouvoir le supporter.

— Bouche-toi les oreilles, dis-je en attrapant mes clés de ma main libre avant de poignarder dans un bruit d'explosion retentissant chaque ballon, y compris celui en forme de derrière.

Ce n'est plus qu'un bouquet flasque de caoutchouc.

Un peu comme Bradley.

Voilà tout ce que vous avez besoin de savoir sur la façon dont Bradley a gagné ses galons de crétin de première. Tous deux vivaient dans le même immeuble. Charlotte et lui se rencontrèrent donc il y a deux ans. Le courant passant bien entre eux, ils commencèrent à se fréquenter ; pendant un temps, les choses allaient bon train. Désirant emménager ensemble, ils décidèrent d'acheter un appartement plus grand, au dixième étage, et de se fiancer. Tout se passait à merveille jusqu'au jour de la signature. Bradley s'était rendu en avance dans le trois-pièces pour (écoutez bien !) « vérifier les tuyaux ». Je n'invente rien !

Lorsque Charlotte arriva, stylo en main, Bradley était en train de sauter l'agente immobilière sur le plan de travail de la cuisine.

— J'ai toujours détesté les comptoirs en inox, avait dit Charlotte.

J'étais tellement fier qu'elle ait trouvé cette repartie dans le feu de l'action !

Bien sûr, en réalité, cette découverte l'avait dévastée. Charlotte avait été amoureuse de ce type. Elle m'avait tout raconté – y compris la chute – en pleurant sur mon épaule. C'était il y a dix mois. Quand Bradley a fini par larguer l'agente, il est parti en campagne pour reconquérir Charlotte.

Grâce à des cadeaux.

D'odieux cadeaux.

Je fourre les ballons flasques dans la poubelle au coin de la rue.

— Les animaux sont maintenant à l'abri d'un règne de terreur.

— Merci, répond Charlotte avec soulagement en attrapant un élastique autour de son poignet et en s'attachant les cheveux en queue de cheval. Cette explosion de couleurs pastel était absolument pitoyable. Ils font moins les malins, ses ballons, maintenant qu'ils sont tout mous.

— Comme Bradley ? dis-je en haussant un sourcil.

Sur ses lèvres se forme en un petit sourire. Elle se couvre la bouche de la main pour s'empêcher de

rire. Charlotte n'est pas du genre à révéler des secrets d'alcôve. Elle n'a jamais partagé les détails de leur vie sexuelle – non que j'aie désiré les connaître, mais c'était une véritable tombe.

Levant le pouce et l'index, elle articule silencieusement : « Un petit peu. » Quel énorme aveu de sa part !

Énorme pour moi aussi, à vrai dire.

En tant que mec, je suis en compétition avec tous les hommes, tout le temps, et je ne peux m'empêcher d'être envahi par une bouffée de satisfaction.

Moi, je ne risque pas d'avoir de problème de ce côté-là.

— Allons le chercher, ton café, et je te raconterai pourquoi je me comportais comme un tordu en mal d'amour.

SIX

En versant du sucre dans sa tasse, Charlotte écarquille les yeux. Lorsqu'elle y ajoute de la crème liquide, ils se transforment en soucoupe. Et quand elle porte la boisson fumante à ses lèvres, ses globes oculaires lui sortent presque de la tête.

Lorsque je mentionne le dîner de demain soir, elle manque de recracher son café.

Puis, secouée de rire, Charlotte agrippe son ventre et met sa main devant sa bouche.

— Mais comment tu fais pour te retrouver dans des situations pareilles ?

— J'aime penser que c'est grâce à mon esprit et mon charme, mais dans ce cas précis, c'est probablement la faute de ma grande gueule.

Je hausse les épaules, l'air de dire « Que veux-tu qu'on y fasse ? » Le truc, c'est qu'il n'existe qu'une seule réponse à cette question : je dois me pointer au dîner avec une fiancée. Autrement dit, il *faut* qu'elle dise oui. Je redeviens sérieux.

— Alors ? Acceptes-tu de faire semblant d'être ma fiancée pendant une semaine ?

Son hilarité ne se calme pas.

— C'est ça, ton idée brillante ? C'est ça, le meilleur moyen de rattraper ta gaffe ?

— Oui, dis-je en hochant la tête, restant fidèle au plan. C'est une excellente solution.

— Oh ! Spencer... C'est fantastique ! Vraiment, c'est sans aucun doute l'une de tes meilleures idées.

Charlotte s'adosse au comptoir du petit café branché où nous avons atterri.

— Quand je dis que c'est « la meilleure », j'entends par là que c'est « la pire ».

— Pourquoi ? Explique-moi pourquoi c'est un si mauvais plan.

Elle marque une pause délibérée, puis lève un doigt pour donner de l'emphase à sa déclaration et se lance :

— Corrige-moi si je me trompe, mais tu *souhaites* que ces prétendues fiançailles soient crédibles, pas vrai ? Tu veux réussir ton coup ?

— Oui. Évidemment.

Charlotte plante son doigt dans son sternum.

— Et ton idée brillante, c'est de me demander à moi ce service ?

— Qui d'autre ?

Ma réponse lui fait lever les yeux au ciel.

— T'es au courant que je suis la pire menteuse de l'univers ?

— N'exagérons rien.

Charlotte me fixe comme si je délirais. Ce qui est peut-être le cas.

— Ai-je besoin de te rappeler la fois où tes amis et toi avez fait une farce aux filles de mon dortoir en troisième année de fac ? Si ma mémoire est bonne, non seulement j'ai été témoin de votre blague – après m'être tirée en avance de la projection de *N'oublie jamais* – mais j'ai aussi avoué à mes colocs le nom des coupables en moins de cinq secondes.

J'insiste :

— Tu n'as pas pu céder aussi rapidement.

Buvant une gorgée de café, je me remémore l'époque de l'université.

L'un de mes potes sortait avec une copine de Charlotte. Estimant qu'il regardait trop la télé, cette fille avait suspendu sa télécommande à une fenêtre du quatrième étage ; pour se venger, il avait fait appel à ses amis afin de déplacer les meubles. Le problème, c'est que Charlotte nous avait surpris la main dans le sac. Je lui avais fait jurer de ne rien dire, promettant qu'on ramènerait tout après minuit.

— Oh ! si. Je t'assure. Ça a été un jeu d'enfant de me tirer les vers du nez, affirme-t-elle en me regardant droit dans les yeux. Il leur a suffi de me demander qui avait transporté les meubles de la salle commune dans la buanderie, puis de me chatouiller pour me faire parler. Si j'avais réussi à tenir jusqu'à la fin du film, je ne vous aurais jamais surpris en pleine action. Je continue à tenir Nicholas Sparks pour responsable de mon échec.

— Je te promets que personne ne t'obligera à te taper un film entier de Nicholas Sparks pendant nos fausses fiançailles. Et je te jure qu'aucune confession ne sera obtenue par le supplice de la chatouille.

— Écoute, je pense simplement que c'est une idée ridicule qui risque de t'exploser à la figure.

D'un ton plus doux, elle continue :

— Je tiens à toi, Spencer. Je sais que tu souhaites le succès de cette comédie pour aider ton père, mais parmi toutes les filles que tu connais à New York, quelle idée de me choisir, moi ! Tu ferais mieux de t'adresser à une agence d'escortes. Ces femmes-là savent se faire passer pour la fiancée parfaite.

J'émet un petit rire dédaigneux à cette idée. Posant la main sur son épaule, je la serre, comme un entraîneur tentant de persuader un joueur sans contrat de rejoindre son équipe. Je dois la convaincre qu'elle en est capable. Car c'est la vérité. Elle me connaît mieux que personne. En plus, ce n'est pas comme si je pouvais simplement appeler une agence d'escortes et commander une fiancée pour la semaine. « Bonjour, je voudrais une petite amie idéale avec une frite à emporter, s'il vous plaît ! » Primo, je ne connais aucune agence d'escortes. Deuzio, tout repose sur Charlotte. C'est elle que j'ai fait passer pour ma fiancée ce matin. Ce sera elle ou rien.

— Ça ne prendra pas beaucoup de temps. Il faudra juste que nous assistions ensemble à quelques événements : le choix d'une bague aujourd'hui, le dîner demain soir. Tu en es capable. On est ensemble là-dedans, ma belle.

Charlotte fronce les sourcils en entendant ces derniers mots.

— C'est comme ça que tu m'appelles – moi, ta fiancée ? « Ma belle » ? Ou bien « mon cœur » ? Ou autre chose, peut-être ? « Trésor » ? « Mon sucre d'orge » ? « Ma douce » ? « Barbamama » ?

— Certainement pas « Barbamama ».

— J'aime bien, pourtant.

Et voilà qu'elle se paie ma tête ! Peut-être pour éviter de me répondre...

— Va pour « ma belle », dans ce cas, dis-je en maintenant le cap du sujet qui m'intéresse tandis que Charlotte avale une gorgée de café. Je ne sais pas pourquoi je t'ai appelée comme ça. Enfin, si, il y a une raison évidente : tu es canon.

Charlotte sourit à nouveau et répond d'une voix extrêmement douce :

— Merci. Toi aussi.

Vous voyez ? Charlotte et moi savons tous les deux apprécier à sa juste valeur le physique de l'autre. C'est l'une des caractéristiques formidables de notre amitié. Je reconnais qu'elle est à tomber, et vice versa, sans que rien ne change entre nous. C'est pourquoi elle *doit* jouer le rôle de ma fausse fiancée.

Je fais un geste entre nous deux, la confiance coulant dans mes veines. Peut-être que cette assurance

n'est que de la fanfaronnade. Peut-être que c'est réel. Mais c'est tout ce dont je dispose, et j'ai besoin d'elle. L'horloge tourne : le rideau se lève à quatorze heures chez Katharine's.

— Ce que je veux dire, c'est que nous l'avons déjà fait. C'est notre jeu, dis-je comme si j'essayais de la convaincre de rejoindre une équipe que je mettrais sur pied pour cambrioler un casino de Vegas. On connaît le topo. Je passe mon temps à faire semblant d'être ton fiancé, et inversement.

Charlotte se mord le coin de la lèvre. C'est ridiculement adorable. Si elle était vraiment ma fiancée, je trouverais probablement ça tellement mignon que je me pencherais vers elle pour l'embrasser.

— Oui, pendant trois minutes maximum et dans le bar, fait-elle remarquer. C'est juste un petit coup rapide pour permettre à l'autre d'échapper à des avances indésirables. Mais si j'ai bien compris, tu me demandes de jouer le jeu pendant une semaine ? Scrutée sous tous les angles ? Par la presse, tes parents, l'acheteur de ton père et tout le reste ? Tu cherches les embrouilles, là.

— Oui, mais personne ne me connaît mieux que toi. Tu es la seule personne avec qui cela pourrait fonctionner, dis-je.

Alors qu'un nouveau flot de clients pénètre dans le minuscule café, nous sortons et nous dirigeons vers son immeuble, gobelets à la main.

— J'ai envie de t'aider. Tu le sais bien. Je pense simplement que tout le monde devinera que nous faisons semblant, ce qui n'arrangera pas tes affaires.

Loin de me laisser décourager, je persévère :

— Alors, il faut qu'on se prépare. Surtout que je suis censé t'acheter une bague de fiançailles à quatorze heures.

Devant les yeux écarquillés de Charlotte, je m'efforce d'être rassurant.

— On va passer en revue tout ce que l'on a besoin de savoir.

— Comme la marque du dentifrice que j'utilise, et si tu monopolises la couverture dans le lit ?

— Je ne monopolise pas la couverture, dis-je alors que nous contournons un homme et une femme, chacun promenant un enfant dans un porte-bébé, et en pleine dispute sur l'endroit où prendre le brunch.

— Et moi, j'utilise le dentifrice Crest à la menthe. Celui qui blanchit les dents, répond-elle. Mais soyons honnêtes. On ne va pas nous poser ce genre de questions. Et puis, comment vas-tu survivre pendant une semaine, voire plus, sans ton passe-temps favori ? dit-elle, une étincelle diabolique dans ses yeux marron.

— L'abstinence ne me fait pas peur.

Charlotte hoche la tête.

— C'est ça. Continue comme ça et tu finiras peut-être par y croire.

Elle s'arrête et pointe son doigt sur moi.

— Mais je suis sérieuse : si j'accepte, tu n'as pas intérêt à t'encanailler avec une autre après le travail. L'espoir rebondit frénétiquement dans ma poitrine.

— Alors, tu acceptes ?

Charlotte secoue la tête.

— Pas encore. Je ne fais que souligner un autre obstacle potentiel pour toi. Les sept prochains jours vont te paraître loooongs, dit-elle en me lançant un coup de coude dans les côtes. Et puis, comment tu vas expliquer le fait que tu sortais avec d'autres filles en public il y a quelques semaines ? Qu'est-ce que tu vas raconter à ton père et son acheteur sur le sujet ? Sans oublier la femme que tu as fréquentée à Miami il y a un mois, à l'inauguration du restaurant !

Je fais un geste évasif de la main.

— Ça, c'est au champion de s'en occuper. Si quelqu'un mentionne la coach sportive, je nierai, tout simplement. Personne ne croit les ragots, de toute façon. Quant à l'affaire de Miami, c'était juste une photo décontractée entre amis. En plus, j'ai déjà imaginé le récit parfait de la naissance de notre amour. J'ai dit à mon père que c'était arrivé très vite – en seulement quelques semaines, pour être exact – et que j'avais demandé ta main hier soir après avoir réalisé que j'étais amoureux de toi depuis toujours.

— Depuis toujours ? demande-t-elle en levant un sourcil.

Je hausse les épaules avec malice.

— Eh ouais ! Depuis tout ce temps, j'étais fou amoureux. Lorsque j'ai fini par me rendre compte de mes sentiments, je me suis agenouillé pour que tu m'épouses.

D'abord, Charlotte ne dit rien. Elle se contente d'ouvrir les lèvres, et je les fixe du regard plus longtemps que d'habitude. Quelle jolie bouche ! D'un point de vue empirique, bien sûr. En tant que prétendu fiancé, je me dois de connaître ses traits dans les moindres détails, notamment ses lèvres.

En supposant qu'elle accepte. Il faut qu'elle accepte.

— C'est adorable, en fait, dit-elle d'une voix profondément sincère.

Nous nous tenons au coin de sa rue, les yeux dans les yeux.

— Une authentique histoire d'amour d'amis à amants, c'est ça ?

— Oui, dis-je rapidement.

J'ai du mal à soutenir son regard et je détourne la tête. Je n'arrive pas à analyser la gêne que je ressens, ni à savoir si elle est due aux mots que nous venons d'échanger ou à sa façon de me regarder.

Sérieux, c'est quoi, cette sensation étrange en moi ?

Nous repartons en direction de son appartement. Charlotte avale une copieuse rasade de café, se redresse et laisse échapper un soupir. Je croise les doigts pour qu'elle dise oui.

— Je veux t'aider, mais..., commence-t-elle, laissant les mots mourir sur ses lèvres.

Je sens un creux dans ma poitrine. Comme ces ballons dégonflés, je n'ai plus d'air en moi. Je vais devoir dire à mon père que les fiançailles sont terminées avant même d'avoir commencé, baisser la tête, faire semblant de pleurer et affirmer que Charlotte m'a plaqué et brisé le cœur.

— Mince, marmonne-t-elle. *Andouille à tribord.*

Tiens, voilà le roi des imbéciles en personne. Bradley Buckingham, alias « Baise sur comptoir », s'avance dans notre direction. Il me déteste. Je m'en fous royalement, mais il me hait parce que j'ai eu l'audace de conseiller à Charlotte de ne pas acheter un appartement avec lui. Financièrement parlant, ce n'était pas logique de s'installer ensemble dans cet immeuble alors que d'autres résidences du quartier gagnaient plus rapidement de la valeur.

Bradley fait environ un mètre quatre-vingt-trois, soit cinq centimètres de moins que moi. Cheveux blond roux, larges épaules et sourire niais de vendeur d'aspirateurs, il travaille dans les relations publiques. Il est directeur de la communication dans une grosse entreprise pharmaceutique constamment plongée dans des scandales. Le roi du baratin. L'as du mensonge. Le capitaine de l'arnaque.

— Charlotte ! crie-t-il en agitant la main dans sa direction. Tu as reçu les ballons ?

Il s'arrête à notre hauteur, se contentant de croiser brièvement mon regard.

— Ils n'entraient pas dans l'ascenseur, mais là n'est pas la question. Tu dois arrêter de m'envoyer des cadeaux. C'est fini entre nous. En fait...

Charlotte attrape ma main libre dans la sienne et entremêle ses doigts aux miens. Pincez-moi ! D'ordinaire, elle n'est pas du genre tactile.

— Je suis fiancée à Spencer.

Waouh !

La surprise que j'ai ressentie lorsqu'elle m'a pris la main n'est rien en regard de ce qui arrive ensuite.

Fourrant son gobelet de café dans les mains de Bradley, elle passe ses bras autour de mon cou et presse ses lèvres contre les miennes.

SEPT

Un baiser de Charlotte.

Dans les rues de New York.

Ses lèvres sur les miennes.

Quel goût incroyable !

Un goût de crème, de sucre, de café, de douceur. De toutes les bonnes choses du monde. Exactement comme je l'imaginai.

Attention, n'allez pas croire que j'ai déjà pensé embrasser ma meilleure amie !

Mais bon, c'est difficile parfois d'empêcher son esprit de vagabonder quand on est un mec. Tout homme qui est ami avec une femme a emmené son imagination se promener du côté de l'avenue du Baiser, puis de l'allée des Amoureux et, enfin, de la rue de la Baise.

Et c'est bel et bien l'endroit que je vais visiter avec mon bon vieux ciboulot si elle continue à promener doucement ses lèvres sur les miennes dans ce baiser fiévreux et languissant. Parce que j'ai du mal à penser à autre chose qu'à accélérer le rythme de ce fougueux patin.

Beaucoup de mal.

Charlotte laisse échapper un bruit pratiquement imperceptible – comme un soupir, une inspiration, un quasi-gémissement. Et si je l'entends une deuxième fois, je vais la pousser contre le mur gris ardoise de son immeuble, l'emprisonner dans mes bras, glisser mes mains le long de son corps et transformer cette étreinte en un baiser intégral.

Parce qu'elle est beaucoup trop sexy pour son bien, bon Dieu.

Pour *mon* bien.

Charlotte se détache de mes lèvres.

Mon érection ne comprend pas le message et reste au garde-à-vous. Pleine de désir, elle pointe toujours dans sa direction. Je suis obligé de faire appel à mon stratagème radical pour casser l'ambiance : imaginer des joueurs de basket-ball en sueur. Mon excitation retombe, tandis que Charlotte adresse un sourire de satisfaction diabolique à Bradley.

La mâchoire de son ex s'est détachée de son visage et s'est écrasée sur le sol pendant que Charlotte me dévorait la bouche sur Lexington Avenue.

Bien fait.

— On s'est fiancés hier soir. Je suis sur un petit nuage ! s'exclame Charlotte en se lovant contre moi et en glissant un bras autour de ma taille.

Bradley tente de parler, mais seules des bulles d'air sortent de sa bouche, comme un poisson.

Oh ! c'est à mourir de rire ! Je baisse les yeux sur mes chaussures. Non, je ne suis pas en train de rire sous cape. Je n'ai pas un immense sourire aux lèvres, je le jure. Je ne suis que le simple spectateur qui vient d'être embrassé par la déesse.

— Et comme je l'ai dit, j'apprécierai *vraiment* que tu arrêtes de m'agresser à coups de ballons, de nounours et de cerises au chocolat, dit-elle.

Je pousse un grognement discret. Charlotte a horreur des cerises au chocolat. Et dire qu'il ne le sait

même pas !

— En plus, j'aime pas ça.

Elle resserre ses doigts autour de ma taille. Pendant une fraction de seconde, on dirait que... qu'elle en profite pour palper mes abdos.

Très bien.

Je n'y vois aucun inconvénient. *Ces abdos solides comme le roc sont là pour votre plaisir, mademoiselle.*

— J'ignorais que vous étiez en couple, tous les deux, lâche Bradley.

En levant les yeux, j'aperçois les rouges de ses méninges tourner dans sa tête.

— Vous l'étiez déjà quand on sortait ensemble ?

Sous le choc, Charlotte reste bouche bée.

— Tu peux répéter ?

Il est monté en grade. Je ne pensais pas que c'était possible, mais il vient de gagner le titre de « Connard en chef ».

Il est temps d'intervenir :

— Non, Bradley. C'est tout nouveau. Notre relation est très récente, dis-je le fixant des yeux. Et pour être honnête, j'ai envers toi une énorme dette. Sans toi et tes contrôles qualité sur le comptoir de la cuisine, nous n'aurions peut-être jamais eu l'opportunité de finir ensemble. Alors, merci d'avoir fichu en l'air ta belle histoire avec la femme la plus extraordinaire du monde. Car maintenant, elle est à moi.

Pour bien enfoncer le clou, j'attire Charlotte à moi à la façon d'un homme des cavernes, la renverse en arrière et lui donne à nouveau un langoureux baiser.

Quelques secondes plus tard, je la repose sur ses pieds, salue son ex de la main et la conduis à l'intérieur de son immeuble.

Difficile de savoir si Charlotte est plus choquée par ce que Bradley vient de dire, par ce que je viens de faire, ou par ce qu'elle vient de décider sur un coup de tête, mais dès que nous nous retrouvons dans l'ascenseur, elle se tourne vers moi et hausse gaiement les épaules.

— On dirait bien que je vais jouer ta fiancée cette semaine, Barbapapa. D'ici l'achat de la bague à quatorze heures, je vais avoir besoin d'un débriefing en bonne et due forme.

Ce n'est pas la seule chose que j'aimerais débriefier à cet instant précis. Mais ça me convient aussi.

* * *

C'est dans une chambre à coucher que je donne le meilleur de moi-même. Cette pièce est mon domaine. Ça ne devrait donc pas m'inquiéter que Charlotte m'ait demandé de l'attendre ici, mais le fait de me trouver dans sa chambre me met mal à l'aise.

Probablement parce qu'à quelques mètres de moi, l'atmosphère transpire la nudité.

Charlotte est en train de prendre une douche. Qu'importe la façon dont ils sont agencés, les appartements new-yorkais font toujours la taille d'un dé à coudre. En quelques mots : une femme séduisante, mouillée et nue se trouve à trois mètres de moi.

Vous avez saisi ? Très bien. Passons à autre chose.

Sur sa commode bleu ciel, j'attrape un cadre entourant une photo du chien de ses parents. Une boule de poils marron, résultat d'un croisement. Je vais me focaliser sur ce clébard. Ne plus penser qu'à lui. Regarder sa queue. Mâter ses oreilles. Ouai, ça fait l'affaire. La photo me permet de ne pas m'attarder sur la femme nue et ses incroyables baisers.

Ni sur combien je les ai appréciés.

Mince, comment ça se fait que j'aie autant aimé ça ?

Bien sûr que tu as pris du plaisir, abruti. Tu es un homme hétéro ; lorsqu'une jolie femme t'embrasse, tu serais idiot de ne pas apprécier. Point final. Ça ne signifie rien. N'y pense plus.

Surtout que Charlotte vient de couper l'eau de la douche.

Peut-être qu'elle a oublié sa serviette. Peut-être qu'elle entrebâillera la porte pour me demander d'aller lui en chercher une.

Je me frappe le front. *Reprends-toi, Holiday.*

Reposant la photo, je prends une profonde inspiration et redresse les épaules. La porte s'ouvre en grinçant. Charlotte sort de la salle de bains, seulement vêtue d'une serviette blanche épaisse serrée au-dessus de sa poitrine.

— Tu te demandes peut-être pourquoi je t'ai demandé de m'attendre dans la chambre plutôt que dans le salon, dit-elle d'un ton extrêmement détaché.

Comment peut-elle s'exprimer comme lors d'une banale opération commerciale, alors que des gouttelettes d'eau ruissellent le long de ses jambes nues ? Mais je ne suis pas une mauviette. J'ai la situation en main. Ma meilleure amie ne me plaît pas du tout. Mon engin, lui, n'est pas du même avis – le sale traître !

— Cette question m'a traversé l'esprit, dis-je en m'appuyant avec naturel contre la commode.

— Pour jouer mon fiancé, tu dois être à l'aise avec ma nudité, explique-t-elle d'un signe de tête résolu.

Bon sang, elle va aller jusqu'au bout ! Elle va lâcher la serviette ! Elle va vouloir qu'on s'entraîne à baiser ! Je suis l'homme le plus chanceux de la terre.

Attendez. Non. Je ne peux pas baiser ma meilleure amie. Il n'y a pas à discuter ; il est absolument hors de question que je saute Charlotte. Même si elle jette sa serviette sur le sol et me supplie de le faire.

Je croise les doigts derrière mon dos pour dompter mes mains agitées.

— D'accord, tu vas donc te mettre nue, dis-je en faisant de mon mieux pour imiter son calme olympien, qui me déstabilise profondément.

— Non. Je parle de l'idée de me voir nue, corrige-t-elle.

Je lui adresse un regard éloquent.

— Pas seulement l'idée, apparemment.

— Bon, d'accord. Ça revient au même et ça fait partie du briefing.

— C'est ça, le test ?

Charlotte passe devant moi, et son bras effleure le mien avant qu'elle ouvre d'un coup sec le tiroir du haut de sa commode.

— Oui. Enfin, il s'agit plutôt des consignes en vue de l'examen pratique.

— Parce que tu crois peut-être qu'on devra se retrouver tous les deux nus devant monsieur Offerman pour que notre plan fonctionne ? On n'est pas dans une émission de télé-réalité où les prétendus fiancés doivent faire leurs preuves lors d'une course d'obstacles. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Elle hoche la tête en farfouillant dans le tiroir.

— Je suis au courant. Je vois plutôt ça comme *The Newlywed Game*³.

— Et dans cette version, on me demande à quel point je suis à l'aise face à ta nudité, et vice versa ?

Charlotte retient son souffle en entendant ces derniers mots : « vice versa ».

Je ne sais pas quoi penser de cette brusque inspiration... A-t-elle été provoquée par l'idée de me voir *au naturel* ?

Charlotte tourne sur elle-même et présente deux culottes, une dans chaque main.

— Vite ! Tu préfères quand ta fiancée porte un string en dentelle noire... commence-t-elle.

Elle agite un morceau de tissu ressemblant à de la soie, tellement sexy que mon visage doit être envahi par les flammes. Sérieux, Charlotte possède *ce genre de choses* ?

— Ou quand elle porte un bas blanc style bikini attaché par des ficelles sur les côtés ?

Elle secoue devant mes yeux la culotte blanche – enfin, le minuscule bout de textile triangulaire légèrement transparent.

Oubliez les flammes. Je me suis transformé en brasier depuis que je sais qu'elle possède aussi *ce truc* : une culotte blanche qui ne dissimule pas grand-chose.

Seigneur, prends pitié de moi !

Si je sortais avec une fille qui possédait cette culotte, le morceau d'étoffe ne se trouverait pas sur son corps. je l'aurais déjà enlevé avec les dents. Mes yeux sont rivés sur sa lingerie pendant que la température de mon sang atteint celle de la surface de Mercure.

Charlotte penche la tête et me lance un regard interrogateur.

— Tu préfères que ta fiancée porte quoi ?

Je ne lui ai pas encore répondu. J'attends simplement que le sang remonte d'une certaine partie de mon anatomie jusqu'à mon cerveau.

— Rien, dis-je dans l'intention de faire une réplique comique, mais j'ai la gorge sèche et irritée – ma répartie ressemble à un grognement râpeux.

Charlotte, absolument imperturbable, hausse un sourcil.

— Rien ? Vraiment ? Très bien, dit-elle en pivotant sur ses talons pour remettre les dessous dans la commode, attraper un soutien-gorge et refermer le tiroir dans un doux claquement. Voilà qui me facilite les choses. Je reviens tout de suite.

Touchant d'un air taquin mon épaule avec son index, elle ouvre grand son dressing, attrape quelque chose sur un cintre et retourne dans la salle de bains. Lorsqu'elle ferme la porte, je m'affale sur le lit et lâche une profonde expiration. Je laisse tomber mon front sur ma paume. Mais bordel c'était quoi, ce test ? Jamais je n'ai eu à subir ce genre de choses. Mais je n'ai pas le temps d'y réfléchir, car vingt secondes plus tard, Charlotte ouvre la porte de la salle de bains et demande :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Elle porte une jupe canneberge qui lui arrive au genou et s'évase lorsqu'elle pivote sur elle-même, ainsi qu'un débardeur noir en soie.

— Cette tenue convient-elle à l'achat d'une bague ?

Je pointe le doigt sur son ventre, puis plus bas.

— Tu ne portes vraiment pas de culotte ?

Les yeux de Charlotte pétillent de malice.

— Mon fiancé m'a dit qu'il préférerait que je ne porte...

Elle s'avance d'un pas, pose une main sur mon épaule et approche ses lèvres de mon oreille pour murmurer :

— ... rien.

Et à présent, mesdames et messieurs, ma queue salue officiellement ma meilleure amie, la Tentatrice aux fesses nues. Charlotte fait un saut dans son dressing, en sort avec une paire de talons noirs et les enfile.

Achevez-moi !

Ses jambes sont terriblement affriolantes, et le fait de savoir que le trésor au sommet de ses cuisses est à nu va me rendre fou. Je passe mes deux mains dans mes cheveux comme des bulldozers.

— D'accord, tu remportes la première épreuve.

Je me dirige vers sa commode, ouvre le tiroir du haut, attrape le bikini et l'agite comme un drapeau blanc.

— Je me rends.

Charlotte fronce les sourcils.

— Ça suffit pour te faire abandonner ? Je croyais que tu voulais qu'on joue aux fiancés ?

— C'est le cas. Je t'assure. Mais tu ne peux pas sortir sans dessous. Tu ne peux pas te promener nonchalamment dans New York entièrement nue sous cette jupe. Enfile ça, dis-je en lui jetant la culotte.

Ses lèvres dessinent un rictus. Les coins de sa bouche tressaillent. Je jurerais lire dans ses yeux : « Je te l'avais bien dit ! »

J'ouvre grand les mains.

— Très bien, le chat du Cheshire. Quel canari as-tu dévoré ?

Charlotte prend la culotte dans sa main, attrape mon bras et m'entraîne dans la salle de bains. Elle désigne le miroir sur lequel est écrite une phrase au rouge à lèvres rouge. *Spencer va me faire porter le bas de bikini blanc.*

Alors, j'éclate de rire. Secoué par des gloussements venus du plus profond de moi-même, je la pointe du doigt.

— Quand je pense que tu as dit que tu n'étais pas une bonne menteuse !

Bouche bée, Charlotte place une main sur sa poitrine.

— Je ne mentais pas. Voilà la vérité, écrite au rouge à lèvres il y a deux minutes, et j'avais raison. Admets-le.

— Tu m'as roulé.

— Non. Je cherchais à me *prouver* que je pouvais me faire passer pour ta fiancée.

Un sourire espiègle aux lèvres, elle me donne un coup de hanche. Dans ses yeux se lit un mélange de fierté et d'amusement.

— Je voulais voir si on se connaissait bien.

Elle marque une pause et baisse la voix :

— Et de façon intime.

Puis elle enfile sa culotte.

Devant moi.

Alors qu'elle porte ses talons.

Elle passe une cheville, puis l'autre, puis la glisse d'une manière séduisante par-dessus ses jambes douces et fortes. Mes yeux la suivent pendant tout ce temps. Incapable de détourner le regard, je commence à accepter l'idée d'être en érection encore plus souvent que d'habitude pendant les prochains jours. Rien de plus normal, pas vrai ? Quel homme au sang chaud pourrait se trouver aux côtés d'une femme magnifique en train d'enfiler une culotte transparente ?...

Mon cerveau n'est plus capable de traiter des mots. Je déglutis avec difficulté.

Sa culotte a dépassé ses genoux. Elle monte le long de ses cuisses. Se dirige vers la nudité de son...

— Ferme les yeux, murmure-t-elle.

Et parce que je suis un gentleman, je m'exécute. J'aperçois du noir et des étoiles argentées derrière mes

paupières, mais je m’imagine tout ce que je manque à cet instant. Ouaip. Bonjour, entrejambe dur comme du bois vingt-quatre sur vingt-quatre ! Salutations, érection perpétuelle ! Impossible de lutter contre ce genre de chose. Rien ne sert d’essayer.

— Tu peux ouvrir les yeux.

J’obéis. Elle pointe la lunette des toilettes du doigt.

— Prends place, associé. Débriefons pendant que je m’occupe de ma coiffure et de mon maquillage.

3. Célèbre jeu télévisé américain (1966-2013), où de jeunes couples mariés répondaient à des questions pour savoir qui connaissait le mieux l’autre. Équivalent du jeu *Les Z’Amours* en France.

HUIT

Nous passons en revue les points essentiels. Charlotte est du genre à accaparer toute la couette. Je dors nu. Elle n'aime pas partager le lavabo de la salle de bains. Je me contrefous qu'elle crache du dentifrice pendant que je me brosse les dents. Elle possède plus d'une vingtaine de laits corporels The Body Shop et en porte un différent chaque jour de la semaine.

— Inutile de préciser que je n'utilise pas de lait corporel, dis-je en agitant la main en direction du chariot argenté de la salle de bains rempli de fleur d'oranger, miel de vanille, noix de coco et tous les autres parfums de crèmes pour le corps imaginables. Encore une fois, je ne pense pas qu'on nous interrogera sur le genre de lotion que tu portes.

— Je sais, dit-elle en allumant son sèche-cheveux. Mais pour rendre nos fiançailles crédibles, il faut que *moi*, j'aie l'impression qu'on connaît ce genre de détails l'un sur l'autre. Par exemple, il me faut cinq minutes pour me sécher les cheveux.

J'enclenche le minuteur sur mon téléphone et lis un chapitre d'un thriller pendant qu'elle sèche sa chevelure. Difficile d'imaginer un moment plus conjugal. On dirait que j'attends que ma femme soit prête à sortir.

Hmmm.

Peut-être parce que c'est exactement ce qui est en train de se passer.

Sauf que nous ne sommes pas vraiment en couple.

Charlotte a terminé lorsque la sonnerie retentit, et je range mon téléphone dans ma poche. Après avoir remonté le cordon du sèche-cheveux, elle claque des doigts.

— On a oublié un truc très important !

— Quoi donc ?

— Comment est-ce qu'on a su ?

— Comment est-ce qu'on a su quoi ?

— À ton avis ? Qu'on était amoureux, tiens !

Elle le dit d'une façon si douce, si convaincante, que pendant un instant, le vide se fait dans mon esprit. J'oublie qu'on est en répétition et je reviens simplement en arrière pour tenter de trouver la réponse. Puis la réalité me percute de plein fouet, et je ris intérieurement. Nous ne sommes pas amoureux, enfin ! Ce n'est qu'une simulation. En sortant de sa salle de bains, je lui explique ce que j'ai raconté à mon père ce matin à propos de notre rapprochement.

— Ce n'est pas suffisant, dit-elle, ses talons claquant sur le parquet alors que nous traversons la courte distance nous séparant du cagibi qui lui sert de cuisine.

— Comment ça ?

Elle prend un broc de thé glacé dans le frigo et j'attrape deux verres dans le placard.

Charlotte ne plaisante pas avec son thé glacé. Elle le fait elle-même avec des sachets de chez Peet's qu'elle commande sur Amazon, vu qu'il n'y a pas de magasin à New York.

— Il nous faut plus de détails, affirme-t-elle en buvant une gorgée. Je parie que les filles de monsieur Offerman seront les premières à flairer le mensonge. Les femmes sont intuitives pour ce genre de choses.

Si elles percutent, tu peux être sûr qu'elles le diront à leur papoune ! Il nous faut une histoire en béton. C'est donc un soir, au bar, que nous avons soi-disant réalisé que nous en pincions l'un pour l'autre, n'est-ce pas ?

— Oui. Il y a seulement quelques semaines. Tout s'est passé très vite.

— Mais comment est-ce que ça a commencé ? Précisément ? Qu'est-ce qui a marqué le début de notre histoire d'amour ?

— Charlotte, c'est à mon père que j'ai raconté l'histoire. Il n'a pas demandé ce genre de détails.

— Mais les femmes, elles, le feront, fait-elle remarquer avant d'agiter ses doigts nus. Dès que je porterai la bague, toutes les femmes viendront s'extasier devant et voudront savoir comment on est tombés amoureux. Probablement demain, au dîner. Il nous faut une histoire, répète-t-elle avec emphase en faisant les cent pas dans la minuscule cuisine.

Tout à coup, ses yeux s'illuminent sous l'effet de l'excitation.

— J'ai trouvé ! Un jeudi soir, au Lucky Spot, autour d'un verre de vin après la fermeture, tu as plaisanté sur le fait que tout le monde pense qu'on sort ensemble, et j'ai répondu : « Peut-être qu'on devrait. » Ensuite, il y a eu une *pause gênante* dans la conversation, dit-elle d'un ton adouci, comme si elle se rappelait cette soirée fatidique.

Je prends la suite, tissant le fil de notre prétendue histoire à la manière d'un cadavre exquis.

— Sauf qu'il n'y avait pas de gêne. Ça sonnait juste, dis-je en lui adressant mon sourire d'amoureux transi. Et nous avons admis avoir des sentiments l'un pour l'autre.

— Avant d'échanger un baiser des plus passionnés. Forcément.

J'émetts un petit rire dédaigneux.

— Pas seulement un baiser passionné, mais aussi une partie de jambes en l'air des plus coquines.

Je n'avais pas le choix : il *fallait* que je surenchérisse.

Rougissante, Charlotte reste silencieuse et finit son thé glacé. Je prends une autre gorgée du mien et place les deux verres dans son lave-vaisselle en les alignant proprement sur la rangée du haut, comme elle le préfère.

— Pour simplifier, faisons comme si tu m'avais demandée en mariage au bar hier soir, puisque c'est là que tout a commencé. Tu t'es lancé dans ta déclaration après le départ de tout le monde. Une fois à genoux, tu as avoué que tu n'avais pas encore acheté de bague, mais que je devais être à toi pour toujours.

— Parfait ! J'adore. Facile à retenir.

Lorsque je referme le lave-vaisselle, nos regards se rencontrent. Ses yeux marron sont emplis de douceur et de tendresse.

— Spencer... Merci.

Je la regarde comme si elle avait perdu la boule.

— D'avoir mis les verres dans le lave-vaisselle ?

— Non. De supporter tout cela.

D'un geste, elle englobe le reste de l'appartement.

— Je te mettais à l'épreuve, en quelque sorte. Mais j'avais besoin de savoir qu'on pouvait y arriver.

— Alors ? Est-ce que tu as l'impression d'être sur le point de devenir madame Holiday ?

Charlotte rit.

— C'est drôle. Voilà deux mots que l'on n'entendra plus jamais ensemble, dit-elle en passant distraitemment sa main sur mon bras alors que nous sortons de la cuisine. Tu resteras toute ta vie un célibataire endurci.

D'un hochement de tête, je confirme mon statut. Play-boy pour l'éternité. Collectionneur de conquêtes. Pas besoin de capturer cet oiseau libre au lasso.

— Absolument.

Charlotte tend le bras vers son sac posé sur la table du salon.

— Attends ! Il reste un tout dernier test.

— Qu'est-ce que tu me réserves comme nouvelle épreuve ? Dis donc ! On ne t'arrête plus.

Charlotte souffle.

— Je ne considère pas le choix de ma culotte comme une tâche herculéenne. Mais en tout cas, il s'agit d'un test pour moi. L'épreuve ultime pour nous assurer que je suis capable de faire ma première apparition publique dans le magasin de ton père en tant que future épouse de monsieur Holiday.

Je croise les bras, impatient de voir ce qui va suivre.

Charlotte me fixe du regard, la bouche formant une ligne droite, l'air terriblement sérieux.

— Tu dois essayer de m'arracher la vérité en me chatouillant.

Sceptique, je hausse un sourcil.

— Sérieux ?

Charlotte hoche la tête.

— Absolument. Tu connais ma faiblesse.

Charlotte recule vers son canapé gris clair et se vautre au milieu d'un océan de coussins bleus, rouges et violets. Elle adore les nuances de couleur des pierres précieuses. Ses mèches de cheveux blond doré se déploient sur un oreiller bleu roi.

— Vas-y, ordonne-t-elle. J'ai besoin de savoir que je ne vais pas céder. Je dois me prouver que même le supplice de la chatouille ne me fera pas avouer les secrets de mon meilleur ami.

Je déboutonne mes manchettes et roule les manches de ma chemise sur mes avant-bras.

— Vas-y franco, dit-elle.

— T'inquiète pas pour ça.

— Fais-moi me tortiller sous tes doigts. Fais-moi vi-

vre une pure torture ! Donne-moi envie de céder. C'est notre seule façon de savoir si je vais réussir à tenir pendant la semaine qui arrive.

J'écarte les mains.

— Je n'ai qu'une chose à dire, Barbamama : c'est parti !

Je parcours les quelques mètres qui me séparent du canapé en courant et me lance. Je suis un chatouilleur féroce doublé d'un compétiteur tenace, et, bien qu'il s'agisse de Charlotte, je ne compte pas y aller de main morte. Plongeant vers l'avant, je chatouille sa taille ; une nanoseconde plus tard, ma meilleure amie gigote dans tous les sens.

— Admettez-le : vous n'êtes pas vraiment fiancée à Spencer Holiday, dis-je en adoptant le ton d'un contre-interrogateur impitoyable.

— Nous allons nous marier, je le jure ! s'écrie-t-elle alors que j'intensifie le rythme, loin de relâcher la pression.

— Je n'en crois pas un mot. Avouez ! Vous jouez la comédie. Il vous a obligée à le faire.

Charlotte pousse un cri perçant et se tortille, tentant désespérément de s'enfuir. Son corps entier est secoué par un rire incontrôlable.

— Je suis folle de lui depuis toujours !

— Mensonge ! fais-je, aux prises avec ses hanches.

On dirait une anguille, tant elle lutte pour m'échapper. Elle s'enfouit presque sous les coussins pour se soustraire à mes doigts. Mais ma force me permet de la clouer sur le canapé. Je remonte le long de ses flancs, et elle cambre totalement le dos.

— Pitié, non !

Bon Dieu ! Elle est plus que chatouilleuse. C'est incroyable comme elle est sensible. Le visage chiffonné, le nez froncé, la bouche grande ouverte, elle rit à en perdre haleine.

— Pourquoi ? Pourquoi êtes-vous folle de lui ?

J'essaie de la faire parler en l'attaquant sur les côtes. Mue par un réflexe rotulien, elle jette littéralement son genou sur mon estomac pour tenter de m'arrêter. Je le bloque, et sa rotule effleure ma hanche. Même pas mal.

— Parce que..., commence-t-elle, à bout de souffle, alors que mes doigts remontent rapidement sur ses flancs. Il me fait rire.

Je m'approche à présent de ses aisselles.

— Mais encore ?

— Parce qu'il m'ouvre la porte !

Le dernier mot grimpe dans les aigus lorsque j'atteins l'endroit le plus sensible de son épiderme.

— Une dernière raison, dis-je en l'emprisonnant sous moi, la partie inférieure de mon corps bloquant le sien tandis que je capture l'une de ses jambes entre les miennes.

Les yeux écarquillés, elle s'arrête brusquement de rire.

— Il est énorme, murmure-t-elle.

Nous restons silencieux quelques secondes. Puis je hoche la tête et mets un terme à son supplice.

— Vous avez prouvé votre loyauté à la cause.

Je baisse les yeux sur elle. Ses cheveux emmêlés, son débardeur noir qui remonte sur son ventre, révélant plusieurs centimètres de peau douce, son souffle haletant. Le moment est venu de m'écarter d'elle. C'est ce que je devrais faire, en tout cas. Charlotte ne se tortille plus. Elle ne lutte plus. Je suis censée la libérer, l'aider à se relever et l'emmener acheter une bague.

Mais l'éclat dans ses yeux a changé. Je ne les ai jamais vus comme ça. Une lueur de vulnérabilité vacille en eux.

— On devrait s'entraîner, dit-elle d'une voix douce, ses mots se posant sur l'air comme des flocons de neige.

— S'entraîner ?

J'ai beau être certain de savoir ce qu'elle sous-entend, je ne veux rien supposer.

Charlotte entrouvre les lèvres et passe sa langue sur celle du dessous.

— À ce qu'on a fait dans la rue. Pour que ce soit crédible.

— S'embrasser, ça fait partie du jeu ?

Elle hoche la tête.

— Deux personnes qui viennent de se fiancer s'embrasseraient forcément au moins une fois demain soir, au dîner. Ça ajouterait à notre crédibilité, tu ne crois pas ? Personne ne doit avoir l'impression qu'on le fait pour la première fois.

— Bien vu. Comme dans les films, lorsqu'un homme et une femme prétendent être en couple parce qu'ils sont obligés de partager une chambre dans une auberge, et qu'au repas, l'hôtelier demande : « Embrasse la fille. » C'est ce que tu veux dire, pas vrai ?

Sous mon corps, Charlotte sourit, puis se mord la lèvre comme tout à l'heure au café. J'avais alors

résisté à l'envie de lui donner un rapide baiser. Plus maintenant. Je presse mes lèvres au coin des siennes et l'embrasse.

Avec douceur.

Je me retire. Sa poitrine se soulève et s'abaisse. Ses yeux brillent d'un éclat sauvage.

— C'est ça que tu veux ?

— Non, répond-elle.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Un vrai baiser. Je veux savoir comment mon fiancé embrasse vraiment. Pas un simple petit bisou dans la rue.

— Un vrai baiser. T'es sûre de toi ?

— Oui. Pourquoi cette question ? Ne me dis pas que tu embrasses comme un pied !

Sa main s'envole jusqu'à sa bouche.

— Oh mon Dieu ! J'ai compris. Tu embrasses de façon bizarre, dit-elle en retirant sa paume.

— Tu viens de gagner le droit que je te prouve le contraire. Et je te promets que je vais t'embrasser de la seule façon que tu mérites.

— C'est-à-dire ?

Je plonge mon regard dans le sien, frotte mes hanches contre sa cuisse pour qu'elle sente encore plus mon membre et annonce :

— Un véritable baiser devrait te faire mouiller.

Charlotte pousse une exclamation de surprise que je fais taire en baissant ma bouche vers la sienne.

C'est elle qui a guidé notre première étreinte dans la rue. Cette fantastique embuscade m'a pris par surprise, mais ce moment-là m'appartient.

C'est moi qui contrôle. C'est moi qui dirige. Et je veux la mettre en appétit. La faire à nouveau se tortiller, mais de plaisir, cette fois. Elle va se débattre pour se rapprocher de moi, pas pour s'échapper. Je glisse ma langue sur ses lèvres, qu'elle entrouvre, m'invitant à l'embrasser plus profondément. Je ne tiens pas compte de ses envies. Je choisis plutôt de descendre sur sa mâchoire, de poser mes lèvres sur sa peau douce, jusqu'à son oreille. Sa peau a un goût fantastique de soleil et de cerise, peut-être à cause de la crème qu'elle a utilisée il y a quelques minutes, à moins qu'il s'agisse de son odeur naturelle. Dans tous les cas, ça me rend dingue. Mes os vrombissent de désir lorsque j'approche de son oreille. Je donne un coup de langue sur son lobe, ce qui la fait gémir.

— Ohhhh !

Rien à voir avec le son qu'elle a laissé échapper dans la rue. Celui-ci est plus fort. Plus libre. Déchaîné.

Et, mince, qu'est-ce que j'aime ça !

Elle soulève ses hanches contre moi, tentant de réduire l'espace entre nous.

Je jette un regard furtif à ses yeux clos, au feu de ses joues, à la rougeur de ses lèvres. Charlotte est le morceau de gâteau au chocolat que je dois dévorer. En entier. Immédiatement. Jusqu'à la dernière bouchée.

Je glisse mes mains dans ses cheveux, les mèches blondes s'échappant de mes doigts en une cascade dorée. Impossible de résister à l'envie de tirer sur cette incroyable chevelure, ce qui provoque chez elle une expiration rapide qui se transforme en doux gémissement. Mes doigts s'enroulent autour de son crâne et j'agrippe fermement sa tête, la maintenant en place.

Je retourne à sa bouche – finis de la provoquer.

Il est temps de passer à la vitesse supérieure.

D'augmenter le volume.

De l'embrasser avec force.

De la dévorer.

Nos langues se mêlent, nos dents s'entrechoquent, et je jure que je la sens fondre contre moi, sous moi, en moi. Le désir coule dans mes veines, ma queue est d'acier dans mon pantalon, et mon cerveau se concentre sur une seule chose : un baiser qui la fasse mouiller.

Il me faut résister de toutes mes forces pour ne pas glisser ma main sur ses cuisses, sous sa jupe et derrière le voile de cette culotte blanche transparente. Mais je n'ai pas besoin de la toucher pour avoir la preuve qu'elle est excitée au-delà de toute raison. Je le sens dans ses doux murmures, dans la façon dont ses bras s'enroulent furtivement autour de mon cou, dont ses doigts s'entortillent au bout de mes cheveux. Et surtout, la façon dont elle se tortille contre moi me confirme qu'elle n'est pas indifférente. Ses hanches se balancent, s'agitent, me cherchent, faisant disparaître toute ma retenue un bref instant.

D'un mouvement rapide, je me cale entre ses cuisses et lui donne un coup de reins. Un cri affriolant s'échappe de ses lèvres. Ses mains se plaquent sur mes fesses. Ma retenue s'évanouit une fois de plus lorsqu'elle écarte ses cuisses pour moi, m'accueillant entre ses jambes, m'invitant à me frotter contre elle tout habillé sur son canapé.

Oh bon sang, que j'aimerais répondre positivement à cette invitation ! Si je ne me retenais pas, dans quelques secondes ses jambes seraient enroulées autour de mes hanches, et j'aurais envie de la prendre. Amis ou inconnus, comment pourrais-je ne pas avoir envie de la baiser ? Elle est sexy, elle est prête et elle en crève d'envie.

Je veux arracher cette culotte, pénétrer dans sa chaleur.

Mais Charlotte est ma meilleure amie ; je ne peux pas faire ça.

Tant bien que mal, mon bon sens reprend le volant, arrachant le contrôle à ma queue.

Je mets fin à notre baiser et m'écarte de Charlotte d'un bond ; en quelques secondes, je suis debout. J'ai besoin d'air. J'ai besoin d'espace. Si je reste une seconde de plus, je nous conduirai trop loin, et je ne veux pas qu'elle découvre à quelle bataille vient de se livrer mon esprit. Je hausse les épaules avec le plus de désinvolture possible, avant de lâcher :

— Inutile de demander si ça t'a fait mouiller.

Charlotte cligne des yeux.

Elle laisse échapper un bruit méprisant.

Elle se redresse et étire sa colonne vertébrale, relevant les épaules.

— T'aimerais bien savoir, espèce de crétin présomptueux, lâche-t-elle en lissant et en rajustant son tee-shirt, puis sa jupe.

Un instant, nous sommes remplis de gêne. Nous étions sur le point de nous faire jouir tout habillés, et voilà que nous nous lançons des piques, alors que je suis toujours douloureusement excité. C'était la première et la dernière fois. Nous avons fait le test ; Charlotte est à l'aise à l'idée de se faire passer pour ma fiancée, et c'est tout ce qu'il faut retenir. Que le spectacle continue.

Un spectacle familial. Pas une espèce de porno.

Charlotte se lève et se glisse dans sa chambre ; je profite de cette pause pour me ressaisir, prendre une profonde inspiration et imaginer un vestiaire rempli d'hommes velus.

Super, j'ai envie de gerber, maintenant !

Mais ce stratagème fonctionne. Mon érection disparaît.

Charlotte revient ; lorsqu'elle se penche pour attraper son sac, je ne peux que constater qu'elle porte à présent le string en dentelle noire.

Je détourne la tête pour cacher mon rictus de crétin présomptueux.

NEUF

— Alors, comment se passe la saison des Mets ?

Au moment où les portes de l'ascenseur s'ouvrent à son étage, je guide la conversation sur une autre voie que cette séance d'entraînement sur son canapé. Cette *ultime* séance d'entraînement. Finies, les répétitions. C'est trop risqué.

— Plutôt bien jusqu'ici, répond-elle en ramenant d'un coup sec son sac en haut de son épaule, sans vraiment mordre à l'hameçon.

— Ils ont de bons lanceurs, c'est pour ça.

J'appuie sur le bouton du hall d'entrée en tentant de me rappeler la dernière fois que nous avons discuté base-ball pour chasser un moment gênant. Charlotte est une fan de la première heure, en grande partie parce qu'elle défonce tout en Fantasy Baseball⁴. Je lui dis souvent que, si nos bars faisaient faillite, elle devrait devenir directrice générale d'une équipe de base-ball, mais elle se contente de rire et de répondre qu'elle souhaite que ce sport reste une pure passion.

À ce moment précis, elle n'a rien de pur, sa passion. C'est une sacrée image pour un véritable moment de gêne.

— Tu continues à tout rafler avec ton équipe ?

Charlotte se tourne vers moi, ses yeux marron exprimant un sérieux intense.

— Quand j'ai dit « Pas de flirt cette semaine », je le pensais vraiment. J'ai besoin de savoir que tu approuves. Même pas en dehors des heures de travail.

Et voilà, finie, la tentative de diversion sur le base-ball.

— Bien sûr, dis-je rapidement en resserrant ma cravate, l'air offensé. Quand je pense que tu crois que je ne tiendrai pas une semaine sans sexe !

Elle secoue la tête au moment où l'ascenseur amorce sa descente.

— Ça te semble peut-être stupide, puisque nous faisons seulement semblant d'être en couple, mais après ce qui s'est passé avec Bradley...

— Charlotte, je t'en fais la promesse. Cette semaine, je suis au régime sec, dis-je en levant trois doigts. Parole de scout.

— Tu n'as jamais été scout.

— C'est vrai. Mais je ne suis pas non plus infidèle, que je sois vraiment en couple ou que je fasse seulement semblant.

Charlotte hausse un sourcil.

— T'as déjà eu une vraie copine ?

— Bien sûr. Et par « vraie », tu entends une fille dont je connais le nom de famille, c'est ça ? dis-je d'un ton pince-sans-rire.

Elle croise les bras.

— Je reformule ma question : est-ce que tu as déjà eu une copine pendant plus de quinze jours d'affilée ?

J'émet un bruit méprisant.

— Quinze jours ! N'en demande pas trop, madame la princesse.

— Et Amanda, de l'université, ne compte pas, au fait.

— Pourquoi ? Je suis sorti quatre mois avec elle. Mais oui. J'en ai déjà eu une, dis-je, bien que je sois plutôt certain du contraire.

Mais ma capacité à entretenir un engagement sur le long terme n'est pas le but de cette conversation. Le but, c'est de savoir si ma queue pratique la monogamie en série.

— Et je la garderai dans mon caleçon pendant la semaine qui arrive, comme je te l'ai dit. Tant qu'on y est, ça vaut pour toi aussi.

— Pas de problème de ce côté-là.

Alors que l'ascenseur ralentit en arrivant dans le hall, je demande :

— Tu veux dire que ça ne risque pas de ruiner ta réputation ?

— Comme si c'était possible, se moque-t-elle.

— Aucun rancard coquin dans ton agenda pour la semaine prochaine ?

Levant les mains, elle écarte les dix doigts.

— Ça fait dix mois, dit-elle brusquement alors que les portes s'ouvrent dans un bruit de souffle.

Nous traversons le hall et sortons dans Lexington, où l'Uber que j'ai appelé nous attend. J'ouvre la porte à Charlotte, qui se glisse à l'intérieur. Je la suis et nous attachons nos ceintures. Les choses sont revenues à la normale entre nous, comme si nous étions sortis du tunnel du malaise et que nous ne nous retrouvions plus que tous les deux.

Sachant qu'elle n'est sortie avec personne depuis sa rupture, je lui demande :

— Dix mois sans relation, tu veux dire ?

Maintenant que j'y pense, elle n'a pas non plus fait allusion à un seul rancard. Bien qu'elle ne soit pas du genre à débiller tous les détails sur sa vie intime, elle m'aurait probablement raconté si elle avait eu un rendez-vous réussi.

Charlotte secoue la tête.

— Ni relation. Ni rancard. Ni bisou. Rien du tout.

Dix mois sans sexe. Autant dire une vie entière ! Je ne crois pas avoir tenu plus de dix jours. Peut-être quatorze, grand max, mais c'était une véritable épreuve. Elle compense sûrement avec ses jouets.

Non ! Voilà que j'imagine Charlotte au lit avec un lapin vibrant violet, les jambes écartées, la main sur la télécommande dix vitesses, le souffle haletant.

Merci, cerveau, d'avoir mis cette image fantastique dans ma tête, empêchant ainsi la formation de toute pensée intelligente.

Parfois, je me demande comment les hommes font pour accomplir quoi que ce soit, alors que leur cerveau est constamment tourné vers le sexe. En fait, je me demande comment les hommes ont réussi à effectuer une seule action depuis la nuit des temps. C'est un miracle que nous réussissions à lacer nos chaussures et nous coiffer.

C'est alors que j'ai une révélation. Le baiser sur le canapé. Le baiser dans la rue. Ce sont ses premiers depuis près d'un an. *Mes* baisers. Je suis plutôt heureux à l'idée d'être le premier mec qu'elle a embrassé depuis longtemps. Même si je n'ai aucune raison de l'être. Je n'ai pas non plus de raison de me sentir aussi possessif envers Charlotte. Je refuse que quelqu'un d'autre l'embrasse.

Enfin, seulement pendant la semaine qui arrive, bien sûr.

Ce sentiment de jalousie ne s'étend pas plus loin.

— Au fait, lance-t-elle alors que la voiture arrive devant le magasin, comment ça se termine ?

— Notre histoire ?

Elle hoche la tête.

— Ces prétendues fiançailles.

— On fait semblant de rompre, j’imagine.

En fait, je n’y ai pas vraiment pensé. Peut-être parce que je n’ai pas vraiment réfléchi au début de cette histoire non plus. Je me suis laissé guider par mon instinct.

— À la fin de la semaine ? demande-t-elle lorsque nous atteignons les portes vitrées de l’institution new-yorkaise qui fait partie de ma vie depuis toujours.

— Ouais, une véritable fausse rupture, dis-je avec emphase avant d’entrer dans le magasin où je vais acheter la bague scellant notre accord.

Une bague qui dispose d’une date d’expiration, tout comme cette liaison factice dont nous venons de planifier la fin.

La véritable fin.

* * *

Ce que j’apprends sur Charlotte pendant l’heure suivante chez Katharine’s...

Elle aime me tenir la main.

Elle aime glisser son bras autour de ma taille.

Elle aime passer ses doigts dans mes cheveux.

Elle se montre très tactile lorsqu’il s’agit de jouer la comédie – elle a suivi des cours de théâtre ou quoi ?

Elle a également des goûts raffinés et choisit un diamant princesse de deux carats sur une alliance platine.

— C’est la bague dont j’ai toujours rêvé, déclare-t-elle à Nina, le bras droit de mon père.

Charlotte semble à deux doigts de s’envoler sur un nuage de bonheur. Elle a tout d’une future mariée rougissante.

Nina affiche un sourire rayonnant. Grande, élégante, elle porte une blouse en soie et une jupe grise, et ses cheveux bruns sont relevés en chignon.

— Alors, faisons en sorte que la pantoufle de verre soit parfaitement à votre taille, dit-elle avant de disparaître dans l’arrière-boutique pour passer au règlement de la bague.

— Quel talent ! dis-je, une fois Nina hors de portée de voix.

Charlotte agite la main d’un air dédaigneux, et j’ajoute :

— Non, je suis sérieux ! Tu vas bientôt recevoir un Oscar pour ton incroyable interprétation de la fiancée euphorique.

Elle passe ses doigts le long d’une boîte en verre et hausse les épaules, comme si sa performance n’avait rien d’extraordinaire.

— J’aime les diamants. Je n’ai pas à faire semblant.

— Ah, c’est donc Charlotte la Sincère que nous voyons à l’œuvre ? Et Charlotte la Sincère adore les bijoux ?

Ma meilleure amie hoche la tête.

— Charlotte la Sincère adore les tailles princesse et le platine. J’étais aux anges lorsque mon amie Kristen s’est fiancée l’année dernière, et j’étais incapable de détourner les yeux de son diamant princesse. Il était magnifique. Mais le plus important, c’est qu’elle est folle amoureuse et qu’elle nage

dans le bonheur. Je n'ai pas besoin de feindre l'émotion que je ressens face à une bague de fiançailles, affirme-t-elle en me regardant.

Je lis dans son regard qu'elle est sincère. À cet instant, ses yeux marron sont complètement candides.

Elle adore l'idée de s'engager. Peut-être pas avec moi, mais de façon générale.

L'authenticité de cette émotion menace de me submerger. Il faut que je sorte une blague.

— Et si c'était une bague à mettre au petit doigt ? Si je voulais t'offrir une bague d'auriculaire dorée avec un énorme caillou bien épais ? Est-ce que ça correspondrait à ton style ?

Charlotte se penche vers moi et remue les sourcils avec malice.

— Merci pour l'idée, trésor. Maintenant, je sais exactement quoi t'offrir comme cadeau de mariage.

À son retour, Nina nous apprend que la bague sera prête dans quinze minutes.

— Merci. Je meurs d'impatience, répond Charlotte.

Je sais à présent qu'elle le pense vraiment. Il y a une part de vérité dans ce qu'elle dit à Nina.

Mais moi, je mens – j'ai l'impression d'être un véritable goujat. Je connais Nina depuis des années ; elle nous a même gardés, Harper et moi, pendant notre enfance. Elle a été la première employée de mon père lorsque Katharine's n'était encore qu'une petite boutique sur Park Avenue. Grim pant les échelons d'année en année, elle est passée de vendeuse à vice-présidente, tandis que le magasin gagnait une dimension internationale. Mon père répète à l'envi que Nina et ma mère l'ont aidé à prendre la plupart de ses grandes décisions d'affaires ces trente dernières années. Elles sont ses *conseillères-clés*.

— Je suis folle de joie pour vous deux, et absolument ravie que tu sois la femme pour qui il s'est agenouillé, affirme Nina à Charlotte, qui détourne le regard.

Nina appuie sa hanche contre une vitrine présentant des bracelets de diamants et se tourne vers moi avec une gentille tape sur mon bras.

— Quand je pense que tu vas te marier !

— À qui le dis-tu ! Je dois me pincer pour y croire, dis-je en joignant le geste à la parole et en m'efforçant d'ignorer les germes tenaces de la culpabilité.

Je ne dois pas laisser le mensonge me consumer. Je mens pour la bonne cause, et personne ne va en souffrir. Et puis, je ne suis pas le premier type de l'histoire de l'humanité à avoir eu un besoin urgent de fiancée.

— Je me souviens comme si c'était hier de l'époque où tu étais un petit garçon déchaîné, affirme Nina, les yeux brillant d'un éclat nostalgique.

— Je n'arrive pas à croire que mon père ait vraiment laissé sa pile électrique de fils visiter le magasin.

Je me remémore toutes les heures que j'ai passées dans cette tanière haut de gamme. Je connais l'endroit comme ma poche. Cinq étages de sophistication, de paillettes et de glamour. Les diamants étincellent derrière des vitrines de verre reluisantes, au-dessus de piédestaux en marbre, et le tapis rouge bordeaux est si épais qu'il donne envie de se rouler en boule pour y dormir.

Ou de courir dessus en cercles, comme je le faisais enfant.

— Tu étais monté sur ressort, affirme Nina en agitant son doigt dans ma direction.

Des plis se forment aux coins de ses yeux gris lorsqu'elle sourit.

— Quand vous dites qu'il était déchaîné, qu'entendez-vous exactement ? demande Charlotte.

Je décèle une pointe de curiosité malicieuse dans son ton. Devant le rapide coup d'œil qu'elle me jette, je comprends ce qu'elle est en train de faire : elle part à la pêche aux informations pour me les ressortir au moment où je m'y attendrai le moins.

Nina répond avec un rire joyeux :

— Le petit Spencer avait le diable au corps. Un jour, alors que sa mère était partie rendre visite à de la famille, son père l'a amené au magasin une heure avant l'ouverture, et ce diabolin s'est immédiatement mis à courir autour des vitrines, dit-elle en traçant un chemin dans les airs avec ses mains.

Je grimace ; Charlotte rit.

— J'imagine parfaitement la scène.

— Et encore, ce n'est que le début de la pagaille qu'il a voulu semer. Il a renversé un présentoir de rubis pendant l'un de ses tours de marathon. Une autre fois, il a déchiré la doublure en velours d'une vitrine pour s'en faire une cape.

Les lèvres de Charlotte tressaillent d'amusement.

— Mais, reprend Nina, les yeux plissés et le doigt levé, j'avais une solution.

— Du Benadryl ? plaisante Charlotte avant de me serrer la main.

Je grogne intérieurement, devinant ce qui va suivre.

— Oh ! si seulement j'avais pu lui faire faire la sieste pendant que son père était en réunion ! Au lieu de cela, je me suis rendue dans l'élégante boutique d'accessoires pour animaux au bout de la rue, j'ai acheté une laisse et je l'ai attachée à la boucle de son pantalon en velours côtelé.

Charlotte met sa main sur sa bouche et je laisse tomber mon front sur ma paume. Et voilà ! Cette histoire me suivra jusqu'à ma mort, à présent. J'ignore ce qui est le pire : la laisse ou le velours côtelé.

— Vous le promeniez dans la boutique au bout d'une laisse ? demande Charlotte en détachant chaque mot, de l'émerveillement dans la voix.

Nina hoche la tête, fière de sa solution. Elle tapote sa jambe comme si elle appelait un chien, puis émet un sifflement grave.

— *Par ici, mon garçon !* appelle-t-elle, secouée de rire. Il adorait. On aurait dit un petit cocker anglais.

— Incroyable ! On pourrait croire que le chien en lui ne demande qu'à sortir, dit Charlotte en secouant la tête, amusée.

Je lève les yeux au ciel pendant que les femmes continuent leur badinage.

— Comme tous, non ? Les hommes, je veux dire, dit Nina.

Charlotte hoche la tête.

— Heureusement que j'aime les chiens.

— Et puis, soit je le mettais en laisse, soit je prenais le risque que ce petit démon casse toutes les vitrines de diamants. Il s'est calmé au fil des années, cependant. Il s'est rangé, précise Nina en me tapotant la joue. Et il se range aujourd'hui de la meilleure des façons, n'est-ce pas ?

Ces derniers mots sont destinés à Charlotte, qui déglutit et semble se crispier. Elle écarquille les yeux, et je gèle sur place.

Mince.

Le moment est arrivé.

Le moment où Charlotte craque.

— Vous n'êtes pas d'accord ? continue Nina, encourageant Charlotte, qui reste figée.

Des taches rouges apparaissent sur ses joues – elle est à deux doigts de vomir la vérité. De tout avouer dans une monstrueuse confession surmontée d'un nœud blanc de ridicule. Elle a peut-être assuré concernant le choix du bijou, mais c'était un jeu d'enfant pour son petit cœur scintillant d'amoureuse de la joaillerie. Nous sommes entrés dans la partie difficile, et ça se voit. Bon sang ! Impossible de ne pas remarquer la terreur dans ses yeux.

Ses lèvres commencent à bouger, mais aucun son ne sort de sa bouche. Je presse sa main, lui rappelant que c'est à son tour de parler. Mais si elle se retrouve incapable de prononcer un mot, je vais devoir intervenir. Tant bien que mal, elle parvient à afficher un sourire nerveux, puis adresse un clin d'œil à Nina ; enfin, la parole fait son grand retour.

— En fait, Spencer est toujours un petit démon. Si vous avez gardé cette laisse, je pourrais peut-être l'utiliser à bon escient.

Nina rejette la tête en arrière et éclate de rire. Posant une main sur le bras de Charlotte, elle chuchote :

— Oh ! j'adore l'énergie coquine des jeunes fiancés !

Elle s'excuse pour aller jeter un œil au réglage de la bague, et Charlotte me lance un regard.

— T'as cru que j'allais griller ta couverture, pas vrai ?

Je lève mon pouce et mon index.

— Tu étais à ça de tout balancer, non ?

Elle hausse un sourcil.

— Peut-être que je voulais te mettre au supplice.

— Diabliesse, dis-je en plissant les yeux.

Les doigts de Charlotte remontent mon bras en dansant.

— Ou peut-être que j'étais simplement en train de digérer une vision fantastique de toi au bout d'une laisse, dit-elle avec l'air du chat qui n'a pas seulement dévoré le canari, mais vient de bouffer toute la famille de l'oiseau. Tu te rends compte qu'elle vient de déposer la meilleure arme du monde entre mes mains, hein ? Le récit de Spencer au bout d'une laisse ! Mais le mieux, c'est quand elle t'a traité de cocker anglais, dit-elle, le coin de ses lèvres se relevant en un rictus signifiant : « Je te tiens ! »

— Que veux-tu ? On dirait bien que j'avais déjà du chien, à l'époque.

Au moins, ma respiration a repris son rythme normal.

— Tu aimes toujours ça ? Te retrouver au bout d'une laisse ? demande-t-elle d'un ton provocateur.

— C'est ta façon de me demander de faire des trucs cochons avec toi ?

— Non. C'est ma façon de te demander jusqu'où s'étend cette fantastique anecdote, histoire que j'aie bien tout compris si l'envie me prend d'en parler au bar, ou avec Nick et Kristen, ou avec ta sœur, dit-elle en faisant semblant de promener un chien.

Mais ce n'est pas ainsi que je vois les choses. Pas du tout. Je vais lui faire comprendre que c'est moi qui choisis comment se déroule ce genre de scénarios. M'approchant d'elle, je balaie de la main les cheveux sur son épaule et murmure :

— La seule personne qui se fera attacher, c'est toi. Et pas avec une laisse. Avec une écharpe ou des bas, ou ce string sexy en diable que tu as dû enfiler parce que tu mouillais trop à cause de moi. Je nouerai le tissu autour de tes poignets, bien serré, puis je l'attacherai derrière ton dos jusqu'à ce que tu me supplies de te toucher.

Le souffle court, tremblante, Charlotte est parcourue d'un frisson. Elle agrippe le devant de ma chemise, le bout de ses doigts se rétractant autour d'un bouton. Bon Dieu... Elle aime l'idée d'être attachée. Je le sens dans l'air. Dans le bourdonnement des protons et des électrons. Dans l'énergie sexuelle qui irradie de son corps.

Je prends une inspiration.

Ça sent l'alchimie.

Et je ne sais absolument pas quoi en penser.

Je ne sais même pas pourquoi je viens de dire ça, puisque je ne suis pas censé penser à la sauter,

encore moins à l'attacher.

Heureusement, Nina revient peu après avec la bague.

— Un réglage en urgence pour mes clients les plus chers ! s'exclame-t-elle avec un sourire.

Charlotte tend la main, et je glisse le diamant sur son annulaire, croisant son regard l'espace d'une seconde. Je tente de lire dans ses yeux si elle trouve elle aussi cet instant absolument surréaliste – moi, le play-boy de New York, passant une bague au doigt d'une femme.

Même si ce n'est que temporaire.

Peut-être que c'est bizarre pour elle aussi.

Face à l'expression sérieuse de son visage, je n'arrive d'abord pas à deviner ce qu'elle ressent à l'idée de porter pour la première fois une bague de fiançailles. Puis je le vois dans ses grands yeux marron, alors qu'une lueur de tristesse les traverse. Mon cœur vacille ; elle se rappelle probablement que, dix mois plus tôt, elle était sur le point de se fiancer à un homme qui a fini par lui briser le cœur.

Dieu merci, jamais je ne serai la cause de cette expression sur son visage. Je n'ai pas le pouvoir de la blesser ainsi.

Je dépose un rapide baiser sur sa joue, puis tends ma carte platine et dépense près de dix mille dollars pour une bague. Quand nous partons travailler ce soir-là, Charlotte ne la porte pas.

4. Jeu en ligne de paris sportifs, très populaire aux États-Unis, dans lequel on forme une équipe virtuelle composée de vrais joueurs. Les participants s'affrontent en utilisant les statistiques réelles de ces joueurs pour marquer des points.

DIX

Le lendemain après-midi, j’observe une petite balle blanche s’élever dans les airs, puis atterrir avec un bruit sourd sur du faux gazon, environ quatre mètres et demi plus loin.

— Mec, tu crains, dis-je à Nick.

— Je suis au courant !

Il attrape une autre balle, la place sur le tee et effectue un mouvement de balancier avec son club. Au moment où il la touche, la balle s’envole si haut qu’elle atteint presque le sommet du filet noir avant de s’écraser sur le long chemin vert qui s’étend en dessous, comme un dock sur l’Hudson. Deux paquebots blancs de dîner-croisière sont amarrés près du practice, et un ciel d’un bleu limpide s’étend au-dessus de nous. Nous nous trouvons à Chelsea Piers, où Nick s’entraîne au golf.

— Ça m’embête de te le dire, mais je doute que tu impressionnes ton nouveau patron avec ton swing. Peut-être que tu pourrais le convaincre de jouer au softball avec nous à la place.

— Ça m’étonnerait, se moque-t-il. Cet homme est obsédé par le golf. Il paraît même qu’il a ses chouchous et qu’il donne les meilleurs créneaux horaires aux scénaristes-réalisateurs qui arrivent à se maintenir à son niveau sur le parcours.

— C’est dingue ! Mais si c’est vrai, tu dois moins utiliser tes épaules. Tout est dans les hanches.

Je me permets de lui donner des conseils, puisque je me suis essayé au golf au lycée. J’en parle rarement. Ça me fait passer pour un snob. Ou un retraité. Mais si ça permet d’aider mon pote, je veux bien faire appel à mes connaissances en la matière.

Nick lève la tête et me dévisage à travers ses lunettes noires de hipster, ses cheveux bruns retombant sur son front.

— T’as pas intérêt à poser tes pattes sur mes hanches pour me faire la démonstration.

J’explose de rire et lève les mains dans un geste de reddition.

— Ça risque pas d’arriver, dis-je en m’écartant du passage alors qu’il tente un nouvel essai.

Cette tentative est plus réussie : la balle décrit un arc de cercle parfait.

— Voilà ! dis-je. Tu pourras insérer cette anecdote dans ton prochain épisode. Le pote de monsieur Orgasme lui sauve les fesses en l’empêchant de se ridiculiser avec son swing devant son nouveau patron.

Nick Hammer est une superstar du monde de la télé. Au lycée, il était le geek silencieux toujours penché sur son cahier, griffonnant des bandes dessinées coquines qu’il publiait sur Internet. Dix ans plus tard, il a transformé son talent et son concept en une série télévisée d’animation : *Les Aventures de M. Orgasme*, une émission hilarante et obscène diffusée tard le soir sur la chaîne câblée Comedy Nation. Le héros est un militant en cape qui procure un plaisir orgasmique à la gent féminine. Je parie que c’était le rêve de Nick au lycée. Aujourd’hui, l’art imite la vie et inversement. Il a toujours ce côté réservé, mais les femmes le remarquent. Après le lycée, il s’est mis à la muscu, a fait tatouer sur ses bras ses propres dessins et a enfin trouvé le courage d’adresser la parole au sexe opposé. Résultat ? De la magie pure. Cet homme couche à droite et à gauche, et je soupçonne que son personnage d’ancien-geek-devenu-star, modeste et portant lunettes, sert sa cause auprès des dames.

— Et je peux savoir comment *la jouissance* entre en jeu dans cette intrigue que tu proposes ? demande-

t-il sèchement.

Je hausse les épaules et lui donne une claque sur l'omoplate.

— Aucune idée. C'est bien pour ça que c'est toi l'écrivain, mon pote. C'est ton boulot de trouver comment les orgasmes avec un grand « O » s'inscrivent dans l'émission. En parlant d'intrigue, j'ai besoin d'aide.

J'arrive enfin au cœur de la raison de mon petit détour pour le rencontrer cet après-midi.

Nick pose son club et recourbe le doigt.

— Ça s'appelle le point G. Il est situé à l'intérieur d'une femme. Quand tu trouves le bon angle pour l'atteindre, elle jouit plus fort que jamais. Besoin d'autre chose ?

Je fais semblant de jouer de la batterie comme bande-son pour sa répartie percutante, avant de lui parler de mon nouvel état matrimonial temporaire.

Après avoir ricané, pouffé et gloussé devant l'exposé de ma situation délicate, il demande :

— C'est ta façon de me proposer d'être ton témoin ? Tu vas préparer un faux mariage, aussi ?

Je ris et secoue la tête.

— Il n'y aura pas de mariage. Jamais. Mais tu dois quand même m'aider. Lors de notre match de softball le week-end prochain, mon père sera présent, ainsi que son acheteur. Tout ce dont j'ai besoin, c'est que tu te comportes comme si tu savais que j'étais à fond sur Charlotte. Si le sujet tombe sur la table, ne prends pas l'air surpris ni méfiant.

Mon père dirige une équipe de softball composée de joueurs de tous âges et sponsorisée par Katharine's. Il a recruté Nick et moi cette année. Les compétences de Nick en softball sont bien supérieures à ses talents en golf.

Mon ami hoche plusieurs fois la tête, comme s'il assimilait mes consignes, puis se caresse le menton.

— Si j'ai bien compris, je devrais me comporter comme si j'étais tout à fait capable de corroborer ta dernière connerie en date. Bien. Je pense que je vais y arriver.

Je lève les yeux au ciel.

— C'est pour ça que je compte sur toi. Le puits sans fond de sarcasme.

— Tu peux parler, réplique-t-il avec un sourire narquois.

— Il faut que j'y aille, vu que j'ai ce fameux dîner ce soir. À plus tard !

Alors que je me dirige vers la sortie, il m'interpelle :

— Ça veut dire que je ne peux pas essayer de choper Charlotte en ce moment, c'est ça ?

Mes épaules se contractent un instant, et une jalousie féroce fond sur moi, comme un faucon à queue rouge descendant du ciel en piqué et brandissant ses énormes griffes. Je me rappelle qu'il plaisante. C'est son truc. Et je ne suis absolument pas jaloux, ni possessif. Le faucon se transforme en colombe.

— Juste pendant la semaine qui arrive, peut-être un peu plus, dis-je. Ensuite, elle est tout à toi.

Mais ces mots sonnent faux lorsqu'ils sortent de ma bouche. Charlotte a beau ne pas m'appartenir, je refuse qu'elle soit à *lui*. Et je n'ai rien d'un oiseau symbole de paix, là !

— J'ai toujours pensé que vous formeriez un couple adorable, plaisante Nick d'une voix mielleuse.

Alors que je m'éloigne, il émet de faux bruits de baiser. Je crois bien l'entendre siffler la marche nuptiale. Hors de question que je reste là une seconde de plus.

Et puis, j'ai besoin d'entrer dans mon personnage pour ce soir.

Parce que tout cela n'est qu'un numéro.

Rien de plus.

ONZE

Le steak est délicieux, la salade César, savoureuse, le vin rouge, moelleux.

Comme la conversation. Jusqu'ici, tout va bien. On a parlé joaillerie, écoles privées, ligues de softball, douceur de la météo. L'affaire est dans le sac !

Dès notre arrivée au restaurant, la famille Offerman a adressé les félicitations requises à ma fiancée et moi-même, tandis que Charlotte montrait sa bague, sous les oh ! et les ah ! des femmes de l'assemblée. Dont ma sœur. Ses félicitations ont été les plus intenses, tout comme son étreinte ; les bras serrés autour de moi tel un étau tendre et fraternel, elle a soufflé dans mon oreille les mots suivants, quasiment inaudibles :

— Si tu crois que je suis tombée dans le panneau ! Mais t'inquiète, j'assure tes arrières.

Impossible de duper une magicienne, on dirait. Entraînée à détecter les tours de passe-passe, elle a repéré le mien en quelques secondes.

— Merci. Je t'en dois une.

— Oh que oui ! Surtout que je ne t'ai toujours pas pardonné pour l'incident du père Noël quand j'avais dix ans, a-t-elle sifflé avant de s'écarter de moi et d'afficher un sourire pour l'appareil photo.

Mais le reporter de *Metropolis Life and Times* n'a pas semblé remarquer quoi que ce soit, tout comme il ne s'est pas éternisé ici, dans le salon privé de McCoy's. Je le soupçonne d'être un stagiaire, ce qui confirme qu'il s'agira d'un article élogieux sans intérêt. Le jeune homme a lancé quelques questions à mon père et M. Offerman sur la cession de l'affaire familiale, puis a pris plusieurs photos du clan et s'est sauvé. Probablement pour ne pas se coucher trop tard.

Simple comme bonjour.

Nous finissons notre dîner dans ce restaurant de viande du centre-ville qui respire l'élégance avec ses nappes blanches comme neige, ses tables en chêne, son éclairage tamisé et ses serveurs en costume. Alors que je glisse mon couteau dans le filet mignon, j'aperçois du coin de l'œil quelque chose qui attire mon attention. L'aînée des filles de M. Offerman, Emily, est assise en face. Les yeux rivés sur moi, elle fait tourner une mèche de ses longs cheveux noirs autour de son doigt.

Oh, oh !

Je connais ce regard. C'est celui qu'affichent les femmes lorsqu'elles flirtent depuis l'autre côté du bar. Mon corps vibre d'inquiétude. Je rêve ou elle papillonne des cils ?

Détournant la tête, je prends une bouchée de viande, la mastique et déglutit avec difficulté. J'attrape mon verre de vin et en descends une partie. Quelque chose glisse sur le bout de ma chaussure.

Quelque chose qui m'a tout l'air d'être le pied d'une jeune demoiselle.

Non !

Impossible.

Emily n'est pas en train de me faire du pied, quand même ?

Ma poitrine se serre.

Je ramène sèchement ma jambe vers moi.

Ma sœur éclate de rire.

Cette sale petite farceuse ! Elle est assise à côté d'Emily.

Ma mère se tourne vers Harper et lui adresse un sourire rayonnant :

— Quelque chose te fait rire ?

Sa queue de cheval rousse rebondit lorsque Harper hoche la tête tout en s'efforçant de retenir un large sourire.

— Je viens de me rappeler une blague marrante qu'on m'a racontée.

— Veux-tu nous la faire partager ? Ou est-elle inappropriée ? demande ma mère, d'une voix empreinte de politesse.

Elle aussi désire que ce dîner se déroule bien pour mon père. Elle est loin d'être vieux-jeu. Si Harper connaît une bonne blague convenable, ma mère voudra l'entendre. C'est une femme qui adore rire.

Ma sœur pose sa fourchette.

— Elle est complètement inappropriée. En fait, elle convient parfaitement bien à la situation de Spencer, déclare-t-elle, les yeux rivés sur moi.

Elle s'éclaircit la gorge. L'attention de toute la tablée est tournée vers elle. Je me tiens droit comme un piquet, les nerfs en pelote, parce que je n'ai aucune idée de ce qu'elle s'apprête à sortir. Elle a affirmé qu'elle garderait mon secret, mais elle cherche également un moyen de me faire souffrir depuis que je lui ai dit que le père Noël n'existait pas et qu'elle avait passé l'âge, en CM2, d'y croire encore. Les yeux humides, le visage baigné de larmes, elle avait juré de se venger, car j'avais détruit son plus grand rêve.

Harper n'a pas intérêt à prendre sa revanche aujourd'hui. Si c'est le cas, je la pendrai la tête à l'envers par-dessus la rampe jusqu'à ce qu'elle demande grâce. Euh, une seconde... Ça, c'était la façon dont réagissait Spencer à l'âge de dix ans. Mais j'ai mûri ; *jamais* je ne referais une chose pareille. Je me contenterai plutôt de sortir le vieil album de famille la prochaine fois qu'elle ramènera un mec à la maison. J'exhiberai sa coupe de cheveux de CE1. Qu'elle s'était faite elle-même.

— J'ai hâte de l'entendre, dis-je en m'enfonçant dans ma chaise.

Balance, sœurlette.

Harper lève le menton et se lance :

— Pourquoi Ray Charles ne voit-il pas ses potes ?

— Pourquoi ? demande Mme Offerman avec curiosité, les sourcils froncés.

Elle articule silencieusement pour elle-même « Parce qu'il est aveugle » et semble ravie d'avoir trouvé la réponse en avance.

Ma sœur marque une pause, penche la tête sur le côté et me regarde droit dans les yeux.

— Parce qu'il est marié.

Sa plaisanterie fait rire toute la tablée. Enfin, tous ceux de plus de vingt ans. Les filles de M. Offerman gloussent à peine, mais ce n'est pas elles que Harper doit faire rire. Elle se les est mises dans la poche plus tôt dans la soirée lorsqu'elle parlait de musique pop et donnait des conseils sur l'art du selfie, notamment – imaginez un peu – sur les selfies vidéo.

— Tu penses que ce sera bientôt ton cas, Spencer ? demande ma sœur en battant des cils dans ma direction, le menton posé sur ses mains.

C'est le diable en personne, ma parole.

— Nan, Charlotte est une fille cool.

Je glisse ma chaussure sous la table en direction de Harper pour tenter de lui donner un coup de pied. Enfin, de tapoter doucement sa chaussure. Manque de bol, c'est Emily qui pousse un cri perçant.

— Aïe ! ça fait mal ! pleurniche-t-elle.

Zut ! J'ai raté ma cible.

— Que s'est-il passé, ma chérie ?

Mme Offerman détourne rapidement le regard vers sa fille aînée. Cette femme menue a passé la plus grande partie du repas à couvrir les membres de sa famille.

— Quelqu'un vient de me donner un coup de pied sous la table, répond Emily d'un air boudeur.

Vigilante, sa mère tourne ses yeux bleus vers mon côté de la table, scannant l'assemblée à la recherche du coupable frappeur. Je grimace intérieurement. Et dire que j'ai déjà tout fait foirer ! Tout ça, c'est la faute de ma sœur.

Je cherche à toute vitesse une excuse potable, mais avant d'avoir pu en choisir une, Charlotte intervient, une main sur son cœur en signe d'excuse.

— Je suis terriblement désolée, Emily. C'était moi. Chaque fois que Spencer me rend folle, je lui donne un coup de pied sous la table. C'est souvent le cas – c'est un homme, après tout –, mais ça ne m'empêche pas de l'adorer. Cette fois-ci, hélas, j'ai glissé et c'est toi que j'ai touchée. Je te prie de m'excuser, dit-elle avec le plus doux des sourires.

Je pourrais l'embrasser. Bon sang, je pourrais l'embrasser !

Et c'est ce que je fais. Je pose ma main sur sa joue.

— Je l'ai mérité. J'adore ta façon de me discipliner, mon sucre d'orge, dis-je en l'embrassant avec douceur sur les lèvres.

Elle me rend mon baiser l'espace de quelques secondes – un baiser chaste et doux, mais qui suffit presque à me faire oublier que nous ne sommes pas seuls. Je désire plus. Plus de langue, plus de lèvres, plus de dents.

Plus de contact.

Plus d'*elle*.

Précisément ce que je n'ai pas le droit de désirer.

Les applaudissements commencent. Lorsque je mets fin à notre baiser, je vois ma sœur en tête des encouragements.

— Vous formez un couple adorable. À quand le mariage ?

Oh !

Ce détail.

Les yeux de ma mère brillent d'excitation.

— Oh oui ! Est-ce que ce sera un mariage estival ?

— Nous pensons plutôt au printemps, intervient Charlotte, prenant une nouvelle fois les rênes sans difficulté. Peut-être en mai. Pourquoi pas dans une galerie d'art. Ou un musée. Le Museum of Modern Art dispose de très jolis jardins de sculptures pour les mariages.

— Oh ! ce serait un lieu magnifique ! s'exclame Mme Offerman.

L'incident du coup de pied est propulsé dans une galaxie fort, fort lointaine. Elle place une main sur le côté de sa bouche pour empêcher ses filles de lire sur ses lèvres.

— Je suis déjà en train de chercher des lieux de réception pour leurs noces, même si elles ont encore des années devant elles. Mais il n'est jamais trop tôt pour commencer.

M. Offerman pose ses mains par-dessus celles de son épouse.

— C'est un bon passe-temps pour toi, chérie. Ça te fait sortir de la cuisine.

Je me redresse. On est dans les années 1950 ou quoi ?

— De la cuisine ?

Mon père s'éclaircit la gorge, et sa voix retentit par-dessus la mienne.

— Kate, que penses-tu du jardin de sculptures ? demande-t-il à ma mère (c'est le signal pour que je la ferme). Tu as toujours adoré le Museum of Modern Art.

— C'est un lieu exceptionnel. Je pense que le mariage de Charlotte et Spencer sera magnifique, quel que soit l'endroit où ils choisiront de le célébrer. Charlotte, je sais que tu es proche de ta mère, mais je suis là pour t'aider lors des préparatifs, si besoin est. J'adore les mariages !

Plantant son regard dans celui de Charlotte, Mme Offerman intervient à nouveau :

— Votre mère doit être absolument ravie. Va-t-elle se charger de toute l'organisation ?

Perplexe, Charlotte fronce les sourcils.

— Je suis sûre qu'elle m'apportera son aide.

— Bien évidemment, ma chère. Et elle fera bien plus que cela. Habite-t-elle près d'ici ?

— Mes parents vivent dans le Connecticut.

— Que pourrait-elle faire d'autre que vous aider à préparer cette journée exceptionnelle ? demande Mme Offerman en affichant un air profondément surpris, comme si elle n'imaginait pas la mère de Charlotte ne passe pas ses journées à aboyer des ordres aux fleuristes et à transmettre ses instructions à des lieux de réception huppés.

— Elle est très occupée par son travail, explique Charlotte.

— Oh ! Son travail ? s'étonne Mme Offerman. Que fait-elle dans la vie ?

— Elle est chirurgienne dans un hôpital de New Haven.

Les sourcils de Mme Offerman s'envolent jusqu'à la racine de ses cheveux, et ses yeux deviennent aussi gros qu'un ballon de plage.

— Comme c'est intéressant ! Et votre père ?

— Il est infirmier, répond Charlotte d'un ton si sérieux que je commence à pouffer ; heureusement, je parviens à étouffer le bruit en scellant une nouvelle fois mes lèvres.

— Vraiment ? Je croyais qu'il était médecin, lui aussi ! s'exclame ma mère, sincèrement surprise – à juste titre, car Charlotte est bel et bien en train de mentir.

Cette fille me tue ! Je ne vais pas pouvoir retenir mon fou rire très longtemps.

Charlotte se frappe le front.

— Au temps pour moi ! Après avoir débuté comme infirmier, il a grimpé les échelons grâce aux encouragements de ma mère, puis est devenu médecin, lui aussi.

Cette fois, c'est la vérité. L'expression de Mme Offerman est hilarante. On dirait qu'elle n'a jamais entendu parler d'un homme infirmier, et encore moins d'un homme devenu médecin grâce à sa femme. M. Offerman semble encore plus décontenancé.

Le silence s'étire. La tablée reste muette un instant. Dans le salon privé, seuls résonnent le tintement des verres et le cliquetis des couverts sur la porcelaine.

— Portons un toast à l'heureux couple ! s'exclame mon père en levant son verre, sauvant ainsi l'assemblée d'une autre discussion sur le rôle des hommes et des femmes.

— Bien dit, bien dit ! Vive les mariages ! Quelle chose formidable, n'est-ce pas ? lance M. Offerman à mon père avec un clin d'œil signifiant qu'ils sont en train de célébrer l'essence de leur affaire.

Ses filles lèvent leurs sodas, et moi, mon vin, trinquant d'abord avec Charlotte. Un léger bruit se fait entendre sous la table, une sorte de son feutré. Charlotte me sourit furtivement ; une certaine intimité se lit dans son expression, comme si nous partagions un secret. Je comprends alors ce dont il s'agit. Aucun doute cette fois-ci : je sais qui est en train de me toucher. Ce sont ses orteils qui glissent sur le haut de ma

chaussure. Puis sur le bas de ma jambe. Puis plus haut... L'effet que me fait le pied de Charlotte sur ma jambe est absolument incroyable.

C'est le genre de sensation qui me donne envie d'attraper sa main, de l'entraîner dans la salle de bains, de la plaquer contre un mur et de relever sa jupe. Le genre qui me donne envie de découvrir le style de culotte qu'elle porte ce soir, et si elle est déjà mouillée de désir.

Non ! Jamais... de... la... vie.

Mettons ça sur le compte du vin.

— Nous devrions nous rendre au MoMA demain ! lance Mme Offerman à ma mère. Emily prévoit d'étudier l'histoire de l'art à l'université l'année prochaine.

Emily hausse un sourcil, comme si elle n'était pas d'accord avec cette idée.

— Et vous pourrez regarder les jardins, Kate.

— Quelle idée formidable ! dit ma mère, diplomate en toutes circonstances.

Mme Offerman fixe Charlotte dans les yeux.

— Aimeriez-vous nous accompagner ?

— Absolument, répond Charlotte en serrant ma main. Nous serons tous les deux présents.

— Je meurs d'impatience, dis-je, car toute autre réponse me vaudrait d'être démembré.

Alors que je termine mon verre de vin, la conversation se dirige dans une autre direction, tout comme le pied de Charlotte, qu'elle glisse à nouveau dans sa chaussure. Ouf ! Si son seul pied m'excite autant, je devrais peut-être me faire ausculter pour vérifier que je ne suis pas revenu à mon niveau d'excitation prépubère.

Après le dessert et le café, j'entraîne ma sœur loin de la table pour lui dire deux mots.

— Harper, je déconne pas ! Il faut que tu sois de mon côté. T'as failli tout dévoiler, là.

— Oh, pitié ! Bien sûr que non. Je m'amusais, c'est tout. Tu sais que tu peux toujours compter sur moi, dit-elle comme si j'étais fou de penser le contraire.

Mais la folie semble être devenue la norme, ce week-end.

— Je sais. Je te demande juste d'être mon alliée. Pas mon adversaire, dis-je, une goutte de désespoir dans la voix.

Sérieux, j'essaie de tromper qui, là ? Ça n'a rien d'une goutte. C'est un lac tout entier !

Harper se met à rire.

— Tu es tellement pathétique quand tu as besoin d'aide. Où est le Spencer qui m'a pendu par-dessus la rambarde quand j'avais huit ans ?

Je prends un air choqué.

— Je croyais que tu avais six ans, à ce moment-là ?

— Encore pire.

Elle me prend dans ses bras.

— C'est bon ! Je ne vais pas te dénoncer. Mais j'espère que tu sais ce que tu fais.

— T'inquiète pas. Je gère.

— J'espère bien. Et sois prudent.

Sa voix se transforme en un murmure menaçant tandis qu'elle agrippe ma chemise.

— Mais un jour, quand tu t'y attendras le moins, je prendrai ma revanche pour le père Noël.

Resserrant sa prise, elle baisse encore la voix :

— Regarde à dix heures : Emily te fait de l'œil. Elle en pince déjà pour toi.

La jeune fille se lève de table, les yeux rivés sur le téléphone dans sa main.

— Faux, dis-je en brisant notre étreinte. Elle est simplement scotchée à son écran, probablement en train d'écrire des SMS à ses amis.

Mais ma sœur n'a pas tort, finalement. Aucun doute, Emily est bien en train de me regarder. Accrochant mon regard, elle sort la langue et se lèche les lèvres.

Harper rit, puis brandit des griffes imaginaires.

— Miaou ! Les chattes vont sortir leurs griffes.

Je secoue la tête. Charlotte n'est vraiment pas du genre à sortir les griffes.

Ma prétendue fiancée passe devant Emily, et la jeune fille regarde Charlotte de haut en bas, comme si elle l'étudiait, prête à bondir. Propulsant sa main vers l'avant, elle attrape le bras de Charlotte. Mince, Harper avait raison ! Il y a du rififi dans l'air. Je suis momentanément partagé entre la pure fascination curieuse que j'éprouve à voir une telle scène se dérouler devant mes yeux, et l'envie d'empêcher une prise de bec.

— Oh mon Dieu, j'adore tes chaussures ! lâche Emily, un immense sourire adorateur sur le visage. D'où viennent-elles ?

Ouf ! Emily matait seulement les chaussures de Charlotte. Toutes les deux jacassent sur la mode, les fringues et les créateurs, et Charlotte gère cette discussion avec aplomb.

Et dire qu'elle doutait d'elle-même tout à l'heure...

Elle déchire, bon sang ! Je ne pourrais pas rêver meilleure fausse fiancée.

DOUZE

Laissant échapper un profond soupir, Charlotte passe une main sur son front.

— Après une telle performance et une si longue journée, j'ai bien besoin d'un verre, lâche-t-elle lorsque nous nous glissons dans un taxi. Ou deux.

— À qui le dis-tu ! fais-je en tapotant son genou avec mes articulations avant de demander au chauffeur de prendre la direction du centre-ville. Au fait, *le coup de l'infirmier*... La vache, c'était brillant !

Nous tapons nos poings l'un contre l'autre.

— Et ce n'était même pas un mensonge ! C'était simplement un... Comment appeler ça ? Un aveu différé de la vérité.

— Franchement, je t'attribue un A pour le rythme parfait de ton élocution ce soir.

— Eh bien, je te remercie, répond-elle d'un air malicieux. J'attends avec impatience mon bulletin de notes.

Je feins de lui en tendre un.

Elle fait semblant de l'ouvrir, puis de le lire.

— Je vois que je n'ai obtenu que des A.

Je secoue la tête.

— Que des A+. Le commentaire sur l'infirmier compte comme un bonus. Tu vois ? dis-je en tapotant le bulletin imaginaire comme si je le montrais du doigt.

Charlotte rit et attrape mon bras.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher. Ses réflexions étaient tellement vieux-jeu.

Ma mère est restée à la maison lorsque Harper et moi étions petits. Qu'une femme travaille ou qu'elle s'occupe des enfants, peu importe. Ma mère, elle, nous a élevés tout en conseillant mon père sur son travail. Pendant ce temps, il l'a traitée comme une reine à certaines occasions et comme une égale en toute occasion. Cela devrait toujours se passer ainsi, peu importe le choix d'une femme.

— En parlant de vieux-jeu, tu veux essayer le Gin Joint ?

Il s'agit d'un nouveau bar de Chelsea acclamé par la critique, surtout pour ses Old Fashioned⁵ au gin.

— Oui. Je suis debout depuis six heures du matin, dit-elle d'une voix rauque et sexy, en faisant la moue comme une star de cinéma du temps jadis. Mais je suis quand même d'humeur pour un dernier verre.

Peu après, nous traversons une porte rouge donnant sur un bar en rez-de-jardin, avec une musique douce et sensuelle en fond sonore et des canapés en velours rouge vin, bleu roi et violet profond. L'atmosphère du lieu – fastueuse, sombre et atmosphérique – rappelle La Nouvelle-Orléans.

Charlotte s'enfonce dans l'un des fauteuils et laisse tomber son sac à ses côtés ; la décontraction se lit dans sa pose. Je commande pour nous deux et reviens avec son Old Fashioned et mon bourbon sur glaçons.

— À Charlotte la Sincère, dis-je en levant mon verre.

— À Spencer le cocker anglais ! lance-t-elle avant de goûter son cocktail.

Elle gémit dès la première gorgée et tapote son verre.

— C'est divin. Essaie.

Elle me tend la boisson et je m'exécute. Mes papilles gustatives dansent la gigue.

— Waouh ! On peut voler leur recette ?

Charlotte rit.

— Comme lorsqu'on est allés au Speakeasy, dit-elle, les yeux brillants.

Elle fait référence au soir où nous avons décidé de monter une affaire ensemble. Nous fêtions la vente de Perfect Boyfriend lors de l'inauguration d'un nouveau bar au centre-ville. Nous avons commandé le cocktail maison, le Purple Snow Globe, qui a connu le succès en devenant une boisson préemballée vendue en supermarché. C'était tellement délicieux que nous avons tous les deux pointé nos verres en même temps et déclaré :

— Il faut qu'on vole cette recette !

— Chips ! Tu me dois un verre, avons-nous ensuite crié à l'unisson.

C'est ainsi que nous avons scellé l'accord sur notre projet commun. À l'université, nous étions des snobs de la bière ; en soirée, nous plaisantions souvent sur notre envie d'ouvrir un jour un bar qui déchirerait tout parce que nous savions faire la différence entre la bière de qualité et la pisse sortant d'un fût. Bon, c'est pas vraiment une compétence particulière, mais c'est ce qui nous a donné l'impulsion pour nous lancer.

Une fois diplômés, nous prîmes des directions différentes côté travail tout en restant de proches amis. Je lançai mon application, et Charlotte décrocha un boulot en or dans le développement commercial pour une boîte figurant dans la liste « Fortune 500 ». Mais elle ne comptait pas ses heures, l'ambiance était impitoyable et elle n'y prenait pas un brin de plaisir. Malheureuse mais déterminée à ne pas s'apitoyer sur son sort, elle commença à monter un projet qui lui permettrait de faire ce qu'elle aimait : diriger une affaire basée sur le divertissement, la sociabilité et les sorties entre amis. Après avoir donné sa démission, elle me demanda si j'étais prêt à faire ce dont nous avons parlé la nuit où nous nous étions juré de ne jamais boire de la bière en fût.

— J'ai mis de côté mes bonus annuels. Tu veux qu'on ouvre ensemble un bar dans le centre-ville ?

Plein aux as grâce à la vente de mon application et prêt pour une nouvelle aventure, je répondis oui immédiatement.

— Est-ce que le bar pourrait porter le nom des chiens qu'on avait enfants ?

— Carrément !

La suite, vous la connaissez. Le Lucky Spot est rentable, nous en avons ouvert trois autres et c'est l'éclate !

Tandis que le Gin Joint se remplit, Charlotte et moi nous rappelons nos débuts en affaires. Les portes s'ouvrent ; un groupe de demoiselles aussi jolies que sexy, vêtues de jeans moulants et de talons interminables, se déverse à l'intérieur. Quelque part dans un coin de ma tête, une partie de moi m'ordonne de les mater, mais cette réflexion s'évanouit presque aussi rapidement qu'elle est apparue.

Charlotte termine son Old Fashioned au moment où mon bourbon disparaît. Nous passons à un deuxième verre tout en parlant des clients les plus mémorables que nous avons eus ces dernières années. La conversation libre, facile, me rappelle pourquoi notre amitié fonctionne si bien, et pourquoi il est si important que nous ne nous entraîions plus jamais à nous embrasser. Je refuse de dire adieu à tout ça. Charlotte est la personne avec laquelle je peux être moi-même, et j'aime me détendre avec elle. Nous ne faisons pas ça souvent quand Bradley l'Andouille était dans les parages.

Comme si elle pouvait lire dans mon esprit, Charlotte pousse un soupir heureux et lâche :

— Ça m'a manqué de ne plus passer du temps avec toi lorsque je sortais avec ce connard.

— Je pensais la même chose.

Elle penche la tête sur le côté et lève les yeux vers moi.

— Vraiment ?

Son expression est un mélange d'émerveillement et de surprise.

— Ça fonctionne, alors ?

Curieux, je demande :

— Quoi donc ?

Elle passe un doigt sur le côté de ma tête.

— L'appareil que j'ai implanté dans ton cerveau pour lire tes pensées, répond-elle d'un air faussement sérieux.

Je ris et serre son épaule.

— Tu m'as eue. J'offre la prochaine tournée.

— Comme tout le reste de la soirée, j'espère.

— Bien sûr. Et oui, ça m'a manqué aussi... Le fait de ne plus traîner avec toi quand tu sortais avec lui.

— Aller chez toi. Mater pendant des heures des séries télé, s'empiffrer de nounours gélatifiés ou de Lemonheads⁶, et boire de la tequila ou du vin, selon ce qui s'accordait le mieux avec les bonbons.

— On est plutôt balèzes quand il s'agit d'accorder de l'alcool avec des bonbecs.

— C'est vrai.

Charlotte lâche un nouveau soupir de bonheur et se rapproche, presque au point de se blottir contre moi.

— Tu sais, ça va peut-être te sembler bizarre, mais je suis heureuse de l'avoir surpris en train de sauter cette nana. Acheter un appartement avec lui aurait été une terrible erreur. C'est comme si quelqu'un veillait sur moi, d'une façon étrange. Ça te paraît bizarre ?

— Pas du tout.

— Si je sortais encore avec lui – si nous étions fiancés, si nous vivions ensemble –, je ne pourrais pas faire ce genre de choses avec toi.

D'abord, je suis certain qu'elle parle de traîner ensemble. Mais en sentant sa main balayer ma jambe, je me demande si elle a autre chose en tête.

Baissant les yeux, je découvre sa main sur ma cuisse. *Intéressant*. C'est arrivé quand, ça ? Et pourquoi je ne m'en suis pas rendu compte avant ? Sa main est chaude, la sensation est agréable, et je crois que je suis en train de m'habituer à ses caresses. Peut-être que c'est pour ça que je n'ai pas réalisé qu'elle avait ses mains sur moi depuis quelques minutes. Je me suis rapidement habitué à l'effet de ses doigts sur mon corps.

Charlotte interpelle la serveuse qui passe devant nous et commande un gin-tonic. Lorsqu'elle arrive cinq minutes plus tard, la main de Charlotte ne repose plus sur ma cuisse ; elle bouge, caressant les petits plis de mon pantalon. Je n'appelle plus ça avoir les mains baladeuses ! C'est tout à fait autre chose.

Pris au dépourvu, je ne suis absolument pas préparé à cet aspect de la personnalité de Charlotte – la Charlotte version nuit, version après le travail, qui me touche comme si nous étions ensemble alors que nous n'avons plus aucun public.

— Spencer, s'exclame-t-elle d'une voix aérienne remplie de joie, je suis si heureuse d'avoir monté cette affaire avec toi !

Bon, j'ai compris. L'alcool la rend d'humeur insouciant et la fait s'extasier sur la douceur de la vie.

Ça, je peux gérer. Elle reprend une gorgée de sa boisson, pose le verre et se rapproche de moi. Tout comme ses doigts, qui migrent vers le haut de ma cuisse.

Waouh !

Ses mains baladeuses, sa façon d'avancer subtilement... Ça alors, si je m'attendais à ça !

— Ouais. Moi aussi.

Ses doigts effleurent le tissu de mon pantalon, encore plus haut. Charlotte commence à se montrer affectueuse. Bien plus affectueuse. *Ils mettent quoi dans ces boissons, sérieux ?*

— Quand je pense à quel point j'étais malheureuse avant ! Aujourd'hui, j'adore mon métier ! s'exclame-t-elle.

Sa main sur ma cuisse, elle semble soudain obéir à son propre cerveau. Ou à ses propres hormones. Parce qu'elle se trouve sur une voie à sens unique jusqu'à ma queue. Quelqu'un a augmenté la température du bar, ou quoi ?

— Tu sais, il y a une autre raison pour laquelle je suis heureuse de ne plus sortir avec Bradley.

Je demande prudemment :

— Laquelle ?

Ses doigts agiles et gourmands montent doucement le long de ma cuisse. Je suis en *fuego*. Ma nuque est brûlante. Mes cheveux sont sur le point de s'embraser. À cet instant précis, je pourrais faire fondre la calotte glaciaire.

— J'adore faire semblant d'être ta fiancée.

Son sein droit se presse contre mon bras. Elle est si douce ; je meurs d'envie de connaître la sensation de sa poitrine dans mes mains, la façon dont elle répondrait à mes doigts traçant des cercles autour de la chair sensible, les bruits qu'elle émettrait si je suçais l'un de ses tétons.

Le durcissement de ses mamelons sous mes lèvres.

Et me voilà reparti...

Exactement où je ne devrais pas être.

Ses doigts ne sont plus à quelques pouces, ni à quelques centimètres, mais à quelques millimètres de ma queue.

Je sais ce que je dois faire, et, en même temps, je n'en ai pas la moindre idée. Mon instinct me dicte comment passer à l'action, comment toucher, embrasser, baiser. Mais on dirait qu'une page du manuel a disparu. Tout un chapitre, même. Parce qu'il s'agit de Charlotte, et que notre situation est plus que bizarre. Nous sommes amis et associés. Nous sommes de faux amants qui ne baisent pas. Hier, nous étions sobres et nous nous entraînions à nous embrasser ; ce soir, nous nous sommes produits devant un public.

Impossible de dire ce qui va se passer, maintenant. Nous sommes rien que tous les deux ; pourtant, nous continuons à nous toucher.

Aucun de nous deux n'est complètement lucide, par contre. Je suis légèrement ivre, mais elle est complètement pompette. Ce qui explique ces caresses persistantes. On dirait que le bar tente de nous séduire, de tisser un sortilège autour de nous. Dans l'obscurité, tous ceux qui nous entourent se touchent – bras autour de la taille, mains dans les poches, lèvres sur la nuque. Le Gin Joint vibre de pensées obscènes. En son cœur bat la promesse de minuit et d'un corps à corps après le coucher du soleil.

Les doigts de Charlotte effleurent mon érection, me coupant le souffle. Ses yeux s'illuminent, comme si elle ouvrait un cadeau – même si c'est exactement la sensation que je veux donner aux femmes, c'est un sentiment que Charlotte ne devrait absolument pas éprouver.

— Charlotte..., préviens-je d'un ton dur.

— Spencer, murmure-t-elle.

Sa bouche pulpeuse et sexy s'attarde sur la dernière lettre. À ce moment-là, je ne vois plus que ses lèvres sur ma queue, ses cheveux blonds étalés sur mes jambes, les mouvements de va-et-vient de sa tête. Une vision aussi fantastique que foutrement dangereuse.

Le tempo bascule à nouveau lorsqu'elle se contente de poser la tête sur mon épaule et de ramener ses mains sur ses genoux.

Comme si elle avait éteint l'interrupteur.

— J'aime passer du temps avec toi, c'est tout, dit-elle, les paupières papillonnant de fatigue.

— Moi aussi, dis-je d'une voix éraillée. Tu es fatiguée.

— Je sais. Longue journée. Mon oreiller m'appelle.

Super. Vraiment génial. Je suis chaud comme la braise, et voilà qu'elle s'apprête à piquer un somme. Ses mains se sont calmées, son côté tactile a disparu ; je me retrouve avec une énorme érection et le corps de ma meilleure amie diaboliquement séduisante pelotonné contre moi sur un canapé de velours.

Quinze minutes plus tard, nous montons dans un taxi. Je donne au chauffeur l'adresse de Charlotte, parce que je veux m'assurer que mon amie joyeuse, pompette et épuisée rentre chez elle sans encombre. Après avoir prononcé le nom de sa rue, je me tourne pour la regarder, et la suite se déroule dans un éclair sauvage.

5. L'Old Fashioned est un cocktail composé d'un sucre imbibé d'amer auquel on ajoute traditionnellement du whisky. Très populaire dans les années 1960, il est aujourd'hui revenu à la mode, notamment grâce à la série *Mad Men*. *Old fashioned* signifie « vieux-jeu » en français.

6. Bonbons américains ronds aromatisés au citron.

TREIZE

Ses bras entourent mon cou, sa bouche réclame la mienne. Charlotte m'embrasse furieusement, comme un orage, une tempête foudroyante de baisers pleuvant du ciel, dans un éclat de flammes, d'étincelles, d'éclairs. Elle est soûle. Je sens son ivresse dans ses mouvements flous et languides, dans la mollesse de ses membres, dans son souffle haletant. Je sens le gin sur ses lèvres ; jamais la liqueur n'a été aussi savoureuse que mélangée au goût de Charlotte. Tout en elle assaille mes sens : sa saveur, son odeur, son haleine. Sa peau sent le miel : elle a utilisé le lait fleur de miel de sa collection . Le fait de connaître ce petit détail sur elle – l'origine de cette senteur enivrante – fait rugir le sang dans mes veines. Me donne envie de savoir ce qu'elle sentira demain. De connaître son goût, le jour d'après. De découvrir la fragrance dont elle enduira son corps en sortant de la douche, et si elle aussi me fera perdre la tête.

Quelle extase, cette odeur de miel ! Enivrante, envoûtante, elle correspond parfaitement à Charlotte ; quoi qu'elle porte demain et le jour d'après, je sais que son parfum m'enflammera avec la même intensité furieuse. Bon sang, qu'est-ce qu'elle m'excite !

Surtout lorsqu'elle suce ma lèvre de cette façon. Poussant un grognement, j'enroule mes bras autour d'elle et l'attire brusquement vers moi. Grimpant sur mes jambes, elle me chevauche à l'arrière du taxi qui remonte l'avenue, les lumières nocturnes de Manhattan défilant à toute vitesse.

Charlotte prononce à nouveau mon nom dans un gémissement rauque, qui ressemble à un orgasme entre ses lèvres rouges.

— *Spencer*. J'ai envie de toi, murmure-t-elle à mon oreille. Ton baiser d'hier m'a tellement fait mouiller ! Je suis complètement trempée. Le moindre de tes gestes me rend folle.

Bon Dieu. Ayez pitié, donnez-moi la force de résister !

C'est hors de question. Je dois donner un coup de frein ; cette caisse roule bien trop vite. Elle va s'écraser dans une explosion flamboyante. Je dois l'en empêcher.

— Charlotte..., préviens-je.

Je tente de l'éloigner de moi, mais... qu'est-ce qu'elle fiche ? Soulevant sa jupe, elle se positionne sur le bout de ma queue – la torture la plus douce, la plus profane qu'on puisse imaginer. J'expire profondément en la contemplant. Le taxi ralentit à un feu de circulation, mais nous nous fichons tous les deux que le chauffeur se trouve à un mètre de nous. Seule m'importe la pure chaleur qui bouillonne sous ma peau tandis qu'elle se plaque contre moi. Sa culotte trempée frotte contre mon érection, et ses lèvres parcourent mon corps, tel un assaut sensuel à deux doigts de me briser. Sa bouche explore mon cou, mon menton, ma mâchoire et remonte jusqu'à mon oreille. Ses dents glissent sur mon lobe et le mordillent.

Gémissant, j'agrippe ses hanches avec force. Putain, qu'est-ce que j'aime ça ! J'adore tout ce qu'elle me fait. Lorsqu'elle se met à lécher la coquille de mon oreille, il ne me reste qu'à agiter le drapeau blanc et admettre ma défaite ; elle a trouvé mon point faible, et on dirait qu'elle le sait. Elle m'embrasse à cet endroit, et chaque coup de langue me rend plus dur, me donne envie de la porter chez elle, de la jeter sur son lit, de glisser en elle et de lui prouver que, si elle peut me faire tourner la tête avec un baiser, je peux la faire hurler de plaisir avec ma queue.

Charlotte lève les hanches, se plaque à nouveau sur moi et chuchote :

— Quand j'ai senti ton membre sur mon canapé, ça m'a rendue dingue. Complètement dingue.

Glissant sa main entre nous, elle attrape mon sexe.

Un courant électrique me parcourt. Sentir ses doigts par-dessus mon pantalon fait vibrer mon corps traversé par des milliers de watts. Ses yeux brillent d'une ardeur pure et débridée, comme si elle se rendait compte de la taille de mon engin, et, je l'espère, de l'ampleur de son désir pour moi. Bon sang, je veux tout lui donner.

Tout de suite.

— Je veux te sentir à l'intérieur de moi, murmure-t-elle.

Un millier de réponses emplissent ma tête. *Tu n'auras jamais connu un plaisir pareil. Déboutonne mon pantalon, enroule tes mains autour de ma queue et laisse-moi te faire vivre la chevauchée de ta vie. Tu verras des étoiles ; les montagnes vacilleront et la terre tremblera.*

La réponse la plus simple, par contre, est celle que je brûle de prononcer.

Je crève d'envie de te baiser sur-le-champ !

Heureusement, ce ne sont pas les mots qui s'échappent de ma bouche. Tant bien que mal, la partie rationnelle de mon cerveau prend le dessus. Le gentleman en moi lutte pour sortir, parvient à se frayer un chemin et reprend les commandes des mains du queutard.

Charlotte est bourrée ; hors de question que je profite de Charlotte la Sincère sous l'emprise de l'alcool.

— Tu es soûle, Barbamama. Allons te mettre en pyjama et te glisser sous la couette, dis-je en agrippant ses hanches pour la soulever.

Charlotte me prend de vitesse. Elle s'écarte rapidement de moi et s'assoit sur son siège avec plus d'agilité que je ne m'y attendais. Ricanant, elle lâche d'une voix étonnamment cassante et claire :

— Je ne suis pas soûle.

Je ne vais pas me battre sur ce point maintenant. Bourrée ou non, c'était un moment bien trop risqué. Le taxi ralentit au feu suivant, et Charlotte bâille bruyamment, couvrant sa bouche de sa main. Sa tête s'affaisse sur mon épaule. Quelques instants plus tard, je déverrouille sa porte, la porte dans son lit et enlève ses chaussures. Clignant des paupières, elle finit par fermer les yeux et murmure quelque chose.

— De l'eau, dis-je. Il te faut de l'eau.

— Hum. Quel délice ! répond-elle d'une voix endormie.

Je me dirige vers la cuisine, remplis un verre et le lui apporte.

— Assieds-toi, lui dis-je.

Elle parvient à se redresser sur son lit. Je lui tends la boisson, dont elle descend la majeure partie.

— Bois tout. Je te laisse un autre verre sur ta table de nuit. Tu le boiras quand tu te lèveras au milieu de la nuit pour faire pipi.

Hochant la tête, Charlotte pose le récipient. Elle balance ses bras autour de moi et tente de m'attirer dans le lit, à ses côtés.

— Il faut que j'y aille.

— Reste avec moi. Je t'en prie, supplie-t-elle en tapotant le matelas doux et confortable. Dors près de moi. Je ne veux rien de plus.

Dormir près d'elle ? Avec cette gaule ? Avec ses mains déchaînées parcourant mon corps ? Hors de question. Je ne suis pas assez fort. Je ne suis pas assez sage.

— Je dois y aller. Il faut que je nourrisse mon chat.

Ce n'est même pas une excuse bidon, mais la vérité.

Un éclair de peine traverse son regard. Peut-être même de déception. Puis la lueur disparaît, et Charlotte affiche un faible sourire.

— Bonne nuit, capitaine Fiancé. Embrasse le minou pour moi.

Oh ! qu'est-ce que j'en ai envie !

Quelques secondes à peine après que sa tête a touché l'oreiller, Charlotte se met à ronfler. Elle est tellement adorable quand elle fait ces petits bruits. Mignons, des ronflements ? Impossible ! Et pourtant, c'est le cas. Je me lève et l'observe dans le noir, sous les draps quadrillés par la lumière du clair de lune filtrant à travers les stores. Ses cheveux blonds sont étalés sur son oreiller blanc, son chemisier descend sur son épaule, révélant un soutien-gorge rouge cerise, et le bas de sa robe remonte sur ses cuisses. Que faire ? La dévêtir, comme dans les films, ou la laisser dormir tout habillée ?

En la déshabillant, j'aurais l'impression de violer son intimité. Au lieu de ça, je fais ce que j'ai dit : je remplis son verre d'eau et le laisse sur la table de nuit. J'ouvre son armoire à pharmacie, attrape deux aspirines, au cas où, et les dépose à côté du verre. En cherchant du papier, je trouve un bloc de post-It dans la cuisine et un stylo dans le tiroir à ustensiles.

J'écris : Prends deux aspirines ce matin, et appelle-moi à ton réveil. Je dois t'emmener quelque part pour la dernière étape de la prévention contre la gueule de bois.

Je quitte l'appartement – franchement, je mériterais une décoration pour ma retenue exemplaire ! Je vais contacter le Comité des mecs et leur apprendre ce que j'ai accompli ce soir dans la catégorie résistance. J'attends au minimum une médaille d'or ce matin et, pour être honnête, une cérémonie de remise de prix, vu le niveau de difficulté.

Un taxi me dépasse sur Lexington, mais je ne lève pas le bras pour l'arrêter. Je décide plutôt de prendre la direction du sud et de marcher jusque chez moi, même si ce n'est pas la porte à côté. J'ai besoin de mettre du temps, de l'espace et de la distance entre moi et ces cinq minutes de taxi pendant lesquelles j'ai voulu baiser ma meilleure amie jusqu'à ce qu'elle perde connaissance.

Cette ville devrait pouvoir m'enlever Charlotte de la tête ; alors, je m'en imprègne entièrement : les épiceries de quartier vendant des fruits et des fleurs, les restaurants chinois proposant des nouilles grasses, les pharmacies ouvertes jour et nuit vendant tout et n'importe quoi. Entouré d'une foule de gens encore dehors à cette heure tardive, je coupe à travers la ville.

Mais lorsque je déverrouille ma porte à une heure du matin, l'excitation ne m'a pas quitté. La promenade n'a pas eu l'effet escompté. Je suis chaud comme la braise. J'ai l'impression d'avoir pris du Viagra Charlotte ; cette érection est une punition cruelle et inhabituelle pour le désir intense que je nourris envers ma meilleure amie.

Fido miaule, puis s'étire pour m'accueillir, les pattes sur ma jambe.

— T'as faim ?

Sa queue remue. Je me dirige vers la cuisine, ouvre un sac et en sors de la nourriture pour chats entièrement naturelle, bio et paléo. C'est Harper qui l'a choisie quand j'ai adopté Fido. Selon elle, la bouffe de supermarché n'aurait pas fait l'affaire. Mon pote sur pattes y est accro. Qui sait ? Elle lui donne peut-être l'impression d'être un tigre.

Je pose le bol par terre, et Fido accompagne son repas de miaulements. Et dire que ce gars se satisfait d'un bol de croquettes sèches ! La jalousie me tord le ventre. Formidable. Me voilà jaloux de mon chat parce que sa vie est plus simple que la mienne. *Note à moi-même : aller acheter du recul en magasin demain, parce que j'en manque cruellement.*

Je me rends dans la salle de bains, où je me lave le visage, me brosse les dents et tente de tirer un trait sur cette soirée. Vous savez, c'est facile de repousser une fille bourrée, parce que le contraire serait immoral. Mais pour une espèce de raison que j'ignore, c'était dur de la repousser, *elle*. Ces choses qu'elle me disait... Ces mots coquins, obscènes, sortant de ses lèvres rouges... ont mis le feu à mon corps, remué quelque chose en moi. Une envie. Un désir.

Ce baiser dans la rue était une chose.

Cette séance sur le canapé en était une autre.

Mais ce trajet en taxi n'avait rien à voir. Charlotte s'est simplement embrasée, comme une fusée de luxure ; faisant feu dans toutes les directions, elle m'a sauté dessus, a grimpé sur moi, s'est collée contre mon corps.

Je désirais tout.

Je la désirais, elle.

Je la désire toujours.

Je me déshabille et jette mes vêtements dans le panier à linge du dressing. Nu, j'entre dans mon lit, éteins les lumières et place mes deux mains derrière ma tête. Les bruits étouffés de cette fin de samedi soir à New York filtrent à travers la fenêtre, même du haut du sixième étage. Des chaussures claquant sur les rues pavées, des amis en train de rire, des taxis qui s'arrêtent pour déposer des clients et en reprendre.

Rien à faire ; même en me concentrant sur tous ces sons, je reste incroyablement excité.

Bordel, mais qu'est-ce que je suis censé faire avec cette gaule ? Planter des clous ? Taper sur du bois ? C'est une véritable érection punitive ! On dirait qu'elle dispose de sa propre réserve de sang.

Je ferme les yeux, presse fort mes paupières et écrase mes paumes contre l'arrière de mon crâne, résistant de toutes mes forces.

Parce que je me refuse à faire ça.

Je ne peux pas me branler en pensant à elle. Impossible. Hors de question. Je ne ruinerai pas notre amitié en dépassant cette limite. Nous sommes déjà allés trop loin ; si nous ne mettons pas le holà, nous perdrons tous les bons côtés de notre amitié qu'elle citait au bar hier soir. Charlotte est une amie stable, fiable, fantastique. Elle m'en fait voir de toutes les couleurs, elle me fait rire, et je refuse de prendre le risque de la perdre en me la tapant.

Ou même en imaginant me la taper.

Mais j'en crève, bon sang ! Ma peau est en feu et mon cerveau répète en boucle : *sexe, sexe, sexe*.

Je dois faire quelque chose pour lutter contre cette érection persistante qui a fait des heures supplémentaires aujourd'hui, comme si elle avait signé pour une journée de travail de vingt-quatre heures. Je me rends dans le salon, attrape mon ordinateur et retourne au lit en ouvrant l'écran.

Des femmes. Des tonnes de femmes. Du porno avec des lesbiennes sexy ! Voilà ce dont j'ai besoin. Un truc aux antipodes de ces deux derniers jours de désir torrentiel. Deux filles chaudes portant des bas en train de baiser, par exemple. Les gifs Tumblr, non, merci ! J'ai besoin d'une vidéo, et je sais où la trouver.

Quelques secondes plus tard, une sublime rousse en bas et jarretière noirs entre dans un salon à l'éclairage tamisé. Parfait. Calant l'ordinateur sur les couvertures, j'étire mon corps nu sur mon lit, la tête calée sur deux oreillers pour profiter de cette place aux premières loges. Une brune canon la rejoint, seulement vêtue de bas autofixants blancs et de talons. Voilà qui fera l'affaire. J'empoigne mon sexe et

commence à le caresser. Déplaçant ma main le long de mon membre, je l'effleure d'abord doucement et descends jusqu'à mes couilles, lourdes et douloureuses.

Exactement ce dont j'avais besoin ! Je vais profiter de chaque seconde de cette branlette. Je resserre les doigts. Ma queue palpite dans ma paume, mais je suis ravi d'être en route vers un soulagement imminent. Les deux femmes se déplacent sur le canapé et se mettent au travail.

Ni l'une ni l'autre ne ressemble à Charlotte. Impeccable ! Devant ces deux beautés en plein baiser, ma peau s'embrase. Elles se dévorent la bouche. La rousse prend les nichons pleins et ronds de la brune dans ses mains. Gémissant, celle-ci glisse ses doigts entre les grandes lèvres de l'autre. Mon manche grossit lorsque je regarde la brune caresser cette moiteur.

Le souffle coupé, je me mets à gémir.

Bruyamment.

J'imagine à quel point sa chatte est chaude et mouillée.

Douce, glissante, recouverte de son excitation.

La sensation sur mes doigts.

Décalant mes hanches, je pompe plus fort. Mon autre main remonte sur mon ventre, le bout de mes doigts effleurant mon téton plat. Je suis tellement à fond que le reste du monde n'existe plus. Il n'y a plus que moi, mon corps, les femmes sur l'écran, et je baise mon poing.

Puis la rousse se retrouve à genoux, écartant les cuisses de sa partenaire. La brune s'allonge sur le canapé, sa bouche ouverte laissant échapper un gémissement pendant que la rousse la lèche. De belles caresses, longues et délicieuses.

— Ouais, dis-je dans un grognement, les yeux rivés sur l'écran.

Ces deux bombes me donnent un fantastique coup de main : je suis au paradis. Ma queue est en virée sur la voie rapide menant à la jouissance. L'extase !

Je m'imagine me glissant entre ces deux poulettes, à leur service, dévorant l'une tout en baisant l'autre. Quoi de meilleur au monde ?

Mais tout devient extraordinairement plus excitant lorsqu'une troisième fille entre en scène.

Cheveux blonds, yeux marron, elle est irrésistible. J'ai des œillères, les autres n'existent plus ; je ne vois qu'elle. Sexy, forte, absolument envoûtante. Impossible de détourner le regard. Bientôt, ce n'est plus elle que je vois... C'est ma chérie... C'est Charlotte, nue devant moi ; les autres femmes se sont évanouies, ont disparu de ma nuit. Fermant les yeux, je me branle plus intensément, plus vite. C'est plus fort que moi.

Je perds cette bataille, car c'est Charlotte qui se trouve devant moi.

Ce n'est pas la Charlotte d'hier après-midi, ni même celle de ce soir. C'est une nouvelle Charlotte, en tenue d'Ève, qui grimpe sur mon lit et rampe vers moi à quatre pattes – ses lèvres sexy et pulpeuses, son ventre doux et lisse, ses jambes fortes, sa magnifique chatte excitante et humide.

Qui mouille pour moi.

Qui se languit de moi.

Elle s'enfonce sur mon membre, et ça y est.

Mes couilles se contractent, ma colonne vertébrale s'embrase, et je ferme les yeux, le corps traversé de frissons ; dans un gémissement interminable, je jouis de toutes mes forces en Charlotte. Un orgasme qui pompe toute mon énergie.

Je suis à bout de souffle.

Lorsque j'ouvre les yeux, Fido se tient au pied de mon lit, léchant sa patte. Il la passe sur sa tête poilue,

puis derrière son oreille. Une fois sa toilette d'après-repas terminée, il me dévisage, un air de mépris dans ses yeux jaunes perçants.

Voilà comment se termine mon samedi soir. Mon chat m'a vu me branler devant une vision de ma meilleure amie.

Je lui siffle :

— Pas un mot.

Détournant le regard, il lève le menton d'un air hautain.

Mais il gardera mon secret.

Et je garderai le sien, à ce satané petit voyeur.

QUATORZE

Faisons comme s'il ne s'était rien passé. Imaginons que je suis doué d'une maîtrise de soi à toute épreuve et que je ne me suis pas masturbé en pensant à mon associée hier soir.

Ce matin, tandis que Charlotte commande des œufs brouillés, des pommes de terre, des toasts et du café noir chez Wendy's Diner, je ne peux m'empêcher de me demander si elle sait qu'elle me chevauchait en cavalière dans mes fantasmes, dont elle était la vedette.

Puis dans la position du cheval renversé au milieu de la nuit, ses cheveux répandus sur son dos, mes mains sur son cul.

Et aussi dans la douche à mon réveil. Elle avait un goût paradisiaque lorsqu'elle a joui sur ma langue. Voilà, voilà. C'est le problème des terrains glissants. Vous faites un pas en avant et, une seconde plus tard, vous vous êtes déjà branlé trois fois en pensant à votre meilleure amie.

Mais je suis au régime sec, à présent. Aucun écart. Ces trois parties en solitaire ont fonctionné à merveille : Charlotte m'est sortie de la tête. À cent pour cent. Parole de scout.

Mon amie porte une courte jupe grise, un tee-shirt pourpre, et ses cheveux sont attachés en queue de cheval lâche. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle porte en dessous de sa tenue, et mon esprit ne dérive même pas sur son soutien-gorge et sa culotte. Vous voyez ? Je suis guéri !

— Et pour vous ? demande la serveuse.

— Je prends la même chose. Mais les œufs bien cuits, presque brûlés, dis-je.

Elle hoche la tête et s'éloigne en passant devant la cuisine ouverte.

Le type assis à la table à côté tourne les pages du *New York Post*. Un commis jette du beurre sur le gril en fonte, qui se met à grésiller. Les lumières brillantes font ressortir chaque rayure sur la table en formica vert menthe et chaque éraflure sur le carrelage beige.

La porte s'ouvre dans un tintement de clochette, laissant entrer quatre mecs âgés de quelques années de moins que moi. On lit dans leurs yeux que leur soirée a été longue et qu'ils souffrent d'une terrible gueule de bois.

Nous sommes le lendemain matin ; Wendy's offre un contraste saisissant avec l'enchantement nocturne du Gin Joint. L'atmosphère du *diner* est alourdie par le parfum du regret. Difficile de dire s'il émane des autres clients ou de Charlotte.

Elle tripote sa serviette.

Devant son silence, je demande :

— Toujours mal au crâne ?

Elle secoue la tête.

— En pleine forme.

— L'eau t'a fait du bien ?

— Comme toujours, répond-elle avec un hochement de tête.

— Bien. Par sécurité, il nous faut la totalité du pack de prévention anti-gueule de bois.

Et c'est exactement pour cela que je l'ai emmenée ici.

— Après une nuit de beuverie, rien de tel que la nourriture d'un *diner* pour repartir du bon pied. C'est

médicalement prouvé !

Charlotte parvient à m'adresser un faible sourire, et la serveuse revient bientôt avec la cafetière pour servir nos deux tasses. Charlotte entoure la sienne de ses mains.

— C'est vrai, ça ? Je n'ai pas beaucoup bu, de toute façon, lâche-t-elle d'un ton morne.

Il en faut plus pour me décourager. Plus je parle, plus nous plaisantons et plus nous avons de chances de retrouver notre relation habituelle.

— Pas plus tard que la semaine dernière, il y avait une étude dans le journal...

— À propos d'hier soir..., commence-t-elle.

Ces quatre mots redoutés bloquent dans un grincement les roues de la conversation.

Mais je suis rapide comme l'éclair. L'esquive n'a aucun secret pour moi. Secouant la tête, je tends la main pour l'interrompre.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Tout va bien.

— Je veux simplement dire que...

— Charlotte, nous avons tous les deux bu plusieurs cocktails. Et puis, je comprends ! Tu me trouves plus attirant à travers les lunettes déformantes de la bière, dis-je en lui adressant un clin d'œil.

Je choisis l'autodérision, car je ne veux surtout pas qu'elle se sente coupable après ce qui s'est presque passé.

Le coin de ses lèvres se relève en un rictus, mais c'est tout. Charlotte ne porte pas de rouge à lèvres ce matin ; elle n'est presque pas maquillée. Qu'est-ce qu'elle est jolie, pourtant ! Comme d'habitude, de nuit comme de jour, qu'il pleuve ou qu'il vente.

— C'étaient les lunettes déformantes du gin, mais même sans ça...

Je tends le bras, prends sa main dans la mienne et la serre d'un geste gentil, amical. Il faut que je la rassure.

— Nous sommes amis. Rien ne peut changer ça. Rien ne se mettra jamais en travers de notre amitié. Enfin, sauf si un jour tu épouses un crétin de première. Ne fais pas ça, dis-je en lui adressant le sourire qui fait mon charme, dans l'espoir désespéré d'éloigner cette conversation de *nous*, et de peur qu'elle comprenne ce que ma main a fait à trois reprises ces douze dernières heures.

— Et toi, n'épouse pas une crétine de première, répond-elle en plissant les yeux.

La voilà, ma Charlotte ! Je la reconnais bien, là ; elle me ressemble comme deux gouttes d'eau. Elle ne va pas laisser la gêne d'hier soir mettre en péril la meilleure relation du monde. Mais « gêne » n'est peut-être pas le bon mot. C'était plutôt de la « fermeté », de l'« humidité », de la « passion »... Exactement les mots que je ne devrais pas utiliser quand je pense à elle.

— Mais je voulais justement parler de nous, en tant qu'amis.

Avec beaucoup trop d'enthousiasme, je m'exclame :

— Moi aussi !

Elle vient de sortir les mots magiques ! *Nous. Amis.* Je dois m'y raccrocher afin de ne pas perdre de vue ce que nous sommes.

— Notre amitié est la chose qui compte le plus pour moi ; alors, contentons-nous de rester amis.

Ses traits se figent, comme si elle avait enfilé un masque. Alors que je la regarde jouer avec sa bague, mon cœur semble battre plus vite. Bizarre. Elle n'est pas obligée de la porter ce matin, et pourtant...

— Oui. Amis. C'est le plus important, dit-elle d'une voix monocorde.

— On en a parlé hier soir, pas vrai ?

Je le lui rappelle, au cas où le gin aurait provoqué une absence dans son cerveau.

— Mâter pendant des heures des séries télé, s'empiffrer de nounours gélatifiés ou de Lemonheads, boire de la tequila ou du vin.

Charlotte hoche la tête.

— Oui. Absolument, assure-t-elle en m'adressant un sourire qui semble faux.

— On devrait recommencer à faire ça. Puisque rien ne nous en empêche.

J'ai l'impression d'être un joueur de cartes mettant des jetons dans le pot pour parier que je peux rester seulement pote avec elle.

— Bien sûr.

— Ce soir, par exemple ?

Et voilà que je fais à nouveau monter les enchères ! Je vais m'en mettre plein la vue en prouvant que je suis capable d'être simplement son ami.

— D'accord.

— Chez moi ?

Je double la mise. Je n'ai peur de rien.

— Vraiment ? demande-t-elle en haussant un sourcil. Tu veux vraiment qu'on traîne ensemble, rien de plus ?

— Bien sûr. On disait hier soir qu'on devrait faire ça plus souvent.

Charlotte secoue la tête – avec amusement ou résignation ? Elle prend une inspiration, ajuste sa queue de cheval et hausse les épaules.

— Très bien, dit-elle. Les vrais amis ne laissent pas leurs potes manger des nounours gélatifiés tout seuls. J'apporte les bonbons.

— Je mangerai les verts à ta place.

— Je déteste les verts, frissonne-t-elle.

— Moi, je m'occupe du vin. Si ma mémoire est bonne, tu préfères un chardonnay avec tes nounours ?

— C'est vrai. Mais on pourrait peut-être boire des *virgin margaritas* ce soir, non ?

Je jette ma serviette sur la table dans un grand geste.

— *Touched for the very first time*⁷, touchée pour la toute première fois.

Une fois de plus, j'aurais dû tourner ma langue sept fois dans ma bouche avant de parler. Heureusement, la serveuse arrive.

— Voilà vos œufs, annonce-t-elle en déposant les assiettes. Bien cuits, comme vous l'avez demandé.

Ces derniers mots résonnent haut et fort tandis que je réfléchis à ce que je viens de faire. À ce que j'ai demandé avec ma grande gueule. Mes grandes idées. Mon attitude de casse-cou prétentieux.

Je viens d'inviter Charlotte chez moi ce soir. Il n'y a pas assez de joueurs de basket en sueur dans tout l'univers pour me permettre de faire face à cette situation périlleuse.

* * *

Nous passons le reste du repas à préparer la semaine du Lucky Spot. Aucun de nous deux ne souffle mot de ce soir, ni d'hier soir, ni de notre prétendue relation. En passant au Lucky Spot pour travailler quelques heures avant que Jenny prenne son poste du dimanche après-midi – et avant de nous rendre au musée –, nous reprenons si facilement nos rôles d'amis et d'associés que la soirée d'hier semble n'avoir jamais existé.

Mais une fois dans le musée, ce n'est plus la même limonade.

Charlotte la tactile a disparu. Certes, elle joue toujours le rôle de ma fiancée, mais elle n'est pas aussi investie qu'hier soir. Pourvu que ma mère et Mme Offerman ne remarquent rien ! Devant un tableau d'Edward Hopper, je fais de mon mieux pour que ce changement d'attitude passe inaperçu.

— Ce tableau est magnifique, dit Mme Offerman.

— En effet, intervient-je.

Je passe un bras autour de ma prétendue fiancée, plante un rapide baiser sur sa joue et lance :

— Comme toi ! Au fait, est-ce que je t'ai dit combien tu étais jolie aujourd'hui ?

Charlotte se crispe, mais parvient à articuler un merci.

Ma mère nous jette un coup d'œil et sourit.

Pas Emily. La jeune fille semble ne pas s'intéresser le moins du monde au tableau, même si l'art est sa matière principale.

Mais ce n'est pas grave. Je me remets dans le bain. Je me donne à fond. Au fil de notre déambulation au milieu des Chagall et des Matisse, je lâche des commentaires amusants qui font s'esclaffer les femmes, même Charlotte. Une fois dans le jardin de sculptures, je crois dur comme fer que Charlotte et moi sommes en terrain connu et que nous sommes plutôt doués pour faire semblant.

Jusqu'au moment où Emily se tourne vers Charlotte.

— Depuis quand es-tu amoureuse de Spencer ?

Charlotte se raidit, et une éruption de rouge éclabousse ses joues.

— Enfin, est-ce que tu étais attirée par lui avant que vous ne sortiez ensemble ? continue Emily. Parce que vous êtes amis depuis toujours, pas vrai ? Est-ce qu'il s'agissait seulement de...

— Emily, ma chérie. Certains détails appartiennent à la sphère du privé, intervient Mme Offerman.

L'adolescente hausse les épaules comme si cela n'avait pas d'importance.

— Je suis simplement curieuse. Ils sont allés à l'université ensemble. Ça n'a rien de bizarre de demander s'ils étaient déjà attirés l'un par l'autre, à l'époque.

Charlotte lève le menton.

— Nous avons toujours été amis, dit-elle avant de presser sa main sur son front. Excusez-moi.

Elle se sauve.

Ma mère me lance un regard scrutateur. Bon sang, elle sait ! Elle suit des yeux Charlotte ; à peine celle-ci a-t-elle passé les portes en verre du musée qu'elle me fait signe d'approcher. Je m'avance vers elle.

— Elle semble bouleversée. Rejoins-la. Réconforte-la.

Bonne idée. Super Fiancé à la rescousse ! Il faut toujours écouter sa mère.

Je cours après Charlotte, passe les portes vitrées et traverse le hall, la rattrapant lorsqu'elle atteint les toilettes. Je crie son nom, mais elle a la main sur la poignée et pousse la porte. Lorsqu'elle se referme, je m'arrête.

Juste une seconde.

Le calme règne dans le hall, qui est très éloigné du flux de circulation du musée. J'entre dans les toilettes à la suite de Charlotte. Debout devant le lavabo, elle se passe de l'eau sur le visage.

M'avançant vers elle, je demande d'un ton hésitant :

— Est-ce que ça va ?

Il y a trois cabinets, tous vides. Des bruits de pas résonnent dans le hall avant de s'évanouir.

Charlotte secoue la tête. Je la rejoins, pose une main au bas de son dos et le masse doucement. Tressaillant, elle s'écarte de moi.

— Ça ne va pas ? Tu as mal à la tête à cause d’hier soir, peut-être ?

En entendant la porte grincer, nous nous figeons sur place. Elle se referme, mais je n’entends personne entrer. Le silence règne dans les toilettes pour dames ; nous sommes seuls.

Charlotte pivote sur ses talons, m’attrape par la chemise et me tire dans l’un des cabinets.

— Je ne peux plus faire semblant.

Mes épaules s’affaissent. Mes membres s’alourdissent. Je l’ai poussée au-delà de ses limites.

— Pour les fiançailles ?

— Non. Ça va. Ce ne sont pas les fausses fiançailles qui posent problème, dit-elle en me regardant droit dans les yeux.

Je n’ai jamais vu une telle intensité dans ses yeux marron – comme si elle était sur le point d’escalader une falaise à pic. Il n’y a pas une seule trace d’hésitation en eux.

Je fronce les sourcils.

— Quel est le problème, alors ?

Je suis sincèrement curieux. Dans quel domaine est-elle incapable de faire semblant, si elle ne parle pas de notre prétendue relation ?

Sa prise se resserre sur ma chemise. Sa mâchoire se durcit. Elle souffle par le nez. Je n’ai jamais vu Charlotte dans cet état.

— Qu’est-ce que j’ai fait de mal ?

— Hier... soir, lâche-t-elle d’un air furax.

Son souffle pourrait remplir une pièce entière à chaque mot prononcé.

— Quoi, hier soir ?

Ses paupières papillonnent jusqu’à se fermer, mais elle semble peinée. Prenant une profonde inspiration, elle ouvre les yeux. Son air dur semble s’adoucir un peu.

— Tu fais comme s’il ne s’était rien passé.

— Non, dis-je rapidement, tentant de me défendre. C’est faux.

Bon, d’accord, elle a raison. C’est précisément l’objectif que je cherche à atteindre.

— C’est la vérité. C’est ce que tu as fait au petit-déjeuner. Nous nous sommes contentés de balayer le problème sous le tapis, mais ça ne me ressemble pas, dit-elle d’un ton féroce.

Voilà l’une des nombreuses choses que j’admire chez Charlotte : sa force, sa ténacité.

— Tu ne m’as pas laissé parler, mais j’ai besoin de savoir. Quand je t’ai dit que j’étais une menteuse pitoyable, je le pensais vraiment. Le mensonge, c’est pas mon point fort. Même quand j’ai raconté hier soir que mon père était infirmier, il y avait une part de vérité.

Encore une qualité que j’admire chez elle : sa franchise.

— Très bien. Alors, qu’est-ce que tu veux savoir ?

Le stress ne se contente pas de voleter sur ma peau. En fait, il me tombe dessus comme une nuée de singes volants.

Du genre méchants.

Comme s’il en existait une autre variété !

Charlotte lève les yeux au ciel.

— T’es vraiment si stupide que ça, Spencer ?

J’écarte les mains.

— Apparemment, oui. Crache le morceau ! Qu’est-ce que tu veux savoir ?

Elle tortille le tissu de ma chemise entre ses mains, m’attirant à elle ; en une seconde, l’écart entre nous

se réduit. Nous étions à trente centimètres de distance – assez éloignés pour ignorer nos hormones. Mais voilà qu’elles font leur grand retour. Elles tournoient. Tourbillonnent. S’accrochent. La température monte encore d’un cran.

— Tu n’es pas attiré par moi ?

Ma mâchoire se décroche. Mon crâne bourdonne. Elle a perdu la boule !

— T’es sérieuse ?

Charlotte hoche la tête.

— Réponds à la question, Holiday. Est-ce que c’est pour cette raison que tu insistes tant sur notre amitié ?

— Tu es splendide. Tu es magnifique. Tu es renversante, dis-je, débitant les compliments comme un vendeur de rue. Mais je n’ai pas envie de gâcher notre amitié. Elle compte trop pour moi.

Elle secoue la tête.

— Tu n’as toujours pas répondu à la question.

— J’ai dit que tu étais belle.

— Tu as dit la même chose à propos du tableau de Hopper. Est-ce que tu es attiré par cette peinture ?

Je déglutis. Je tente de construire une phrase, mais mon cerveau est occupé par les images du film d’hier soir. Par ce que j’ai imaginé lorsque je me suis retrouvé seul chez moi avec ma main, par mes fantasmes, par toutes les « choses » que je veux faire avec ma meilleure amie. Parce que Charlotte m’attire furieusement, comme je l’ai découvert pendant ces dernières quarante-huit heures. Je parle d’un niveau d’attirance stratosphérique. Aussi puissant qu’un avion qui fait le tour du monde.

D’une voix forcée, je demande :

— Est-ce que j’ai l’air dingue ?

Sa question me contrarie et me plaît à la fois. La vache, je suis tendu comme un string ! Et dire que cette journée était censée se focaliser sur notre amitié.

— Tu es sûre de vouloir ma réponse ?

— Oui.

— Non. Tu n’as pas l’air dingue. Tu as l’air fâché. Exactement comme moi. On est tous les deux en colère, si je comprends bien.

— Non. Je ne suis pas en colère, dis-je en prenant sa main dans la mienne et en dépliant ses doigts avant d’écraser son corps contre le mien. Je ne suis pas fâché. Je suis fou de désir, bon sang ! Je devrais être dingue pour ne pas être attiré par toi, lui dis-je dans un murmure féroce.

Ses yeux s’illuminent comme des cierges magiques. Comme si j’avais dit exactement ce qu’il fallait. Ses iris dansent de malice et de joie.

— Ah oui ?

Toute trace de colère a disparu de son ton. Sa voix de la douceur d’une plume me submerge, exacerbant mon envie d’elle. Je veux l’entendre dire autre chose de cette voix.

— Oui, fais-je, les dents serrées.

La main autour de sa taille, je parviens à la rapprocher encore de moi et promène un doigt sur sa mâchoire.

— Mais ma meilleure amie n’est pas censée m’attirer autant. Ce n’est pas comme ça que ça marche. Je vais probablement devoir me rendre à l’hôpital pour gérer le degré d’attirance que j’éprouve pour toi. Quand je demanderai aux médecins de m’en débarrasser, on me répondra : « Désolé, monsieur, mais c’est impossible : c’est tout votre corps qui est touché. »

Le sourire de Charlotte s'élargit.

— Vraiment ? demande-t-elle.

Il s'agit plus d'une déclaration émerveillée que d'une question, cependant.

Maintenant que je suis sur ma lancée, je ne vais pas reculer. Ce n'est pas dans ma nature.

— Ne me force pas à te le prouver, dis-je pour l'encourager.

Ses yeux étincellent.

— Prouve-le.

— Défi accepté.

Quelques secondes plus tard, mes mains remontent sous sa jupe ; Charlotte pousse une exclamation de surprise lorsqu'elle comprend ce que je suis en train de faire. Le bout de mes doigts escalade la douce chair de ses cuisses. Atteignant sa culotte, je glisse mon index contre le voile de coton, qui est humide. Ma queue se lance dans sa plus belle imitation de l'Empire State Building. Je pousse un grognement. Sans jamais la quitter des yeux, je passe un doigt sous sa culotte. Ses épaules se mettent à trembler, et mon sang, à bouillonner tandis que je promène mon index sur sa chatte mouillée, chaude et glissante. L'approchant de mes lèvres, je suce son humidité. Elle a le goût de tous mes fantasmes. Cette fois, mon grognement trouve un écho. Il résonne dans les toilettes pour femmes tandis que Charlotte frissonne dans mes bras.

Elle me regarde lécher sa moiteur sur mon doigt ; à ce moment-là, il n'y a plus aucun doute. Tout est clair. Écartant les lèvres, elle déclare :

— Moi aussi, je veux te prouver quelque chose. Ce soir.

— Quoi donc ?

Avant qu'elle puisse répondre, la porte grince. Je m'écarte d'elle, qui se met à lisser son chemisier et sa jupe du plat de la main. Juste pour qu'elle comprenne bien, pour qu'il n'y ait aucun doute possible, je ramène mon doigt dans ma bouche et le lèche une nouvelle fois. Les yeux rivés aux siens, je murmure :

— *Tellement sexy...*

Charlotte frémit ; sa bouche tremble. J'effleure sa lèvre inférieure de mon index et le glisse entre ses dents. Elle le prend immédiatement dans sa bouche et se met à sucer.

Je la dévisage, le corps brûlant. Enlevant mon doigt, je mords le coin de sa bouche, déverrouille la porte et recule. J'adresse un rapide signe de la main à Mme Offerman.

Elle cligne des yeux, puis accroche un sourire à ses lèvres et agite la main en retour.

En rejoignant le reste du groupe, je suis certain d'une chose : je n'ai aucune idée de ce qui va se passer lors de ma soirée avec Charlotte.

QUINZE

Lorsque j'ouvre la porte, je tends à Charlotte un *virgin margarita*. Elle me remercie et boit une gorgée en entrant dans mon appartement. Elle porte un jean, des chaussures plates noires et un élégant débardeur gris avec une sorte de décolleté en dentelle.

Bon sang. Elle s'est camouflée ! Impossible de deviner ses intentions à partir de sa tenue. Bon, je simplifie peut-être les choses, mais si elle portait une robe noire courte et des escarpins de strip-teaseuse, je saurais à quoi m'en tenir. Cela dit, je porte un jean et un tee-shirt noir ; pas sûr que mes vêtements annoncent que je suis chaud bouillant, mais j'espère que oui.

Charlotte agite un sachet de nounours gélifiés pour fins gourmets.

— Arrivée directe du producteur, dit-elle.

— Ils poussent dans le coin, j'espère ?

— Bien sûr. Pas plus de quatre-vingt-dix kilomètres entre la ferme et la table.

— Excellent. J'espère aussi qu'ils sont issus d'une petite production, dis-je pour me moquer des puristes alimentaires et pour montrer que je peux toujours plaisanter avec ma meilleure amie.

Baissant la voix, elle répond dans un murmure de conspiratrice :

— Ils viennent de Brooklyn. Bien sûr qu'ils sont issus d'une petite production. Par contre, je pige toujours pas qu'on vive dans un monde où l'on peut envoyer un homme sur la Lune, mais pas retirer les nounours verts d'un sachet.

— C'est l'un des grands mystères de la vie.

Fermant la porte, j'agite le bras en direction du salon. Elle ouvre la marche. C'est plus fort que moi : je mate ses fesses lorsqu'elle traverse la pièce jusqu'à mon canapé. Moi, j'ai compris qu'elle m'avait donné l'autorisation de la reluquer, cet après-midi.

— Tout comme l'existence des asperges géantes ! lance-t-elle malicieusement.

— Je ne comprendrai jamais le besoin de légumes surdimensionnés. Attends, tu es vraiment allée à Brooklyn pour acheter des nounours gélifiés ? dis-je tandis qu'elle s'installe sur mon canapé beige.

Les vitres coulissantes en verre qui mènent à ma terrasse sont ouvertes, laissant entrer la douceur de cette soirée de juin.

Elle secoue la tête en se déchaussant et replie ses pieds sous elle.

— La boutique de Brooklyn qui les fabrique a ouvert un autre magasin à Murray Hill. Mais ils proviennent *vraiment* de source locale et ne contiennent pas de gélatine.

— Le minimum requis pour un nounours gélifié.

Je la rejoins sur le canapé, répétant ce qu'elle dit depuis des années : elle refuse de toucher à des bonbons contenant de la gélatine, car cette substance vient du bœuf. Si elle voulait du bœuf dans ses sucreries, elle mangerait des bonbecs au bœuf, et ce n'est pas le cas. Parce que c'est absolument dégueulasse.

C'est bien pour ça que les bonbons au bœuf, ça n'existe pas.

Je pointe mon ordinateur du doigt.

— Alors, qu'est-ce qu'on choisit ? Netflix ? Hulu ? *Castle* ? Le dernier film de Will Ferrell ? Une

comédie romantique ? Un film d'espionnage ? Sports Center pour rattraper ton retard sur tes statistiques de base-ball ?

Éventrant le sachet, elle balance un nounours jaune dans sa bouche. Il se glisse entre ses dents. Quel veinard !

— Et si on regardait *Castle* ? L'épisode avec le gangster irlandais.

Je vois exactement celui dont elle parle, puisque nous avons maté presque tous les épisodes ensemble. Je le trouve rapidement, envoie un remerciement silencieux à... Eh bien, à moi-même, pour ne pas avoir oublié de fermer mon porno d'hier soir. Fido entre d'un pas nonchalant, lève un sourcil et se met à miauler. Il est sûrement en train de raconter à Charlotte ce que j'ai fait. Dieu merci, personne n'a encore créé de dictionnaire Berlitz pour chats.

Nous nous plongeons dans le rythme que nous avons perfectionné au cours des années. Charlotte est installée à un bout du canapé, enfouie dans les coussins. Je suis de l'autre côté ; l'ordinateur, qui se trouve sur la table basse, projette la série sur l'écran de télévision. Nous ingurgitons péniblement la moitié du sachet de nounours, Charlotte triant les couleurs. Pour elle, je me jette sur les grenades vertes. Nous descendons nos boissons sans alcool. À un moment, elle pose ses pieds sur mes cuisses, les croisant au niveau des chevilles.

Un éclair traverse mon corps à ce simple contact. Je me remémore la soirée d'hier, au restaurant, lorsqu'elle a glissé son pied le long de ma jambe. Je ne serais pas fétichiste, quand même ? L'idée ne m'avait jamais traversé l'esprit. Mais alors que mon regard dérive vers ses pieds et vers le vernis rose sur ses orteils, que je ne cesse de fixer, je me rends compte que j'ai loupé presque l'intégralité de la discussion entre Castle et Beckett sur le mobile du meurtre.

Je me concentre à nouveau sur l'écran, mais ma sensibilité à sa présence est montée d'un cran, comme si j'avais pris un shot de caféine et que mes sens se trouvaient en « alerte Charlotte ». Lorsqu'elle déplace ses épaules sur le coussin, je lui jette un regard : je me demande si elle aime qu'on l'embrasse à cet endroit. Elle écarte une mèche de son visage – est-ce qu'elle aime se faire tirer les cheveux ? Si oui, à quel point ? Castle et Beckett sont à deux doigts de trouver le tueur quand Charlotte mord dans un nounours rouge. Je crève d'envie de savoir quel goût prend la cerise dans sa bouche.

Elle me donne un petit coup dans le ventre avec son gros orteil. Je me tends pendant une brève seconde : elle lit dans mon esprit ou quoi ? Mais le sien est de toute évidence entièrement concentré sur l'écran, puisqu'elle ne détourne pas la tête de nos intrépides héros.

Je pige rien, bon sang. J'étais persuadé qu'à cette heure-là, on serait déjà à poil. Mais bon, j'ai perdu mon baromètre pour lire cette femme. Sauf qu'en me basant sur mes subtiles capacités d'observation, je parierais qu'elle veut un massage des pieds. Je tends la main et commence à la masser, comme je l'ai déjà fait tant de fois.

En remontant de sa voûte plantaire à son talon, je tente d'éviter les pensées les plus coquines impliquant ses pieds. Non, je ne rêve pas de sucer ses orteils – je ne suis pas ce genre de fétichiste. Mais je m'imagine bien tenir ses chevilles dans mes mains, écarter ses jambes et la pilonner.

Mon engin se transforme en planche de bois. Le traître ! Sérieux, si mon membre était une personne, il serait un flic des stups, toujours en train de dévoiler mes secrets.

Je marmonne entre mes dents :

— Putain...

Elle tourne son regard vers moi.

— Tout va bien ?

— Ouais. Ça va. J'ai fini ma boisson, dis-je en attrapant mon verre sur la table afin d'avoir une excuse pour prendre l'air. Continue à regarder. Je reviens tout de suite.

— C'est bon. Je t'attends, affirme-t-elle en appuyant sur le bouton PAUSE.

Comme si j'avais besoin de ça ! Voilà qu'elle me scrute pendant que je vais dans la cuisine me resservir un cocktail dont je n'ai aucune envie. Passant une main dans mes cheveux foncés, je fixe le pichet de margarita, dont l'innocence me nargue. Et puis mince ! J'attrape une bouteille de tequila dans le placard et déflore ma boisson. Je me penche en avant, ouvre grand le congélateur et cherche d'autres glaçons.

Pour mon visage.

Après quelques secondes dans le freezer, je suis refroidi.

Je me retourne vers Charlotte et lève mon verre.

— J'ai ajouté quelque chose dans le mien ! admets-je avant de prendre une grande gorgée d'homme assoiffé.

Levant la main, elle me signifie qu'elle veut goûter. Je lui passe ma boisson, dont elle boit une gorgée.

— Mmm, gémit-elle.

Je pose le verre sur la table, et nous reprenons l'épisode, qui s'apprête à dévoiler la résolution du meurtre. À ce moment précis, je m'en balance comme de ma première chaussette. Je ne sais pas quoi penser du mo-

ment passionné que nous avons vécu cet après-midi dans les toilettes du MoMA, mais je commence à accepter que beaucoup de choses m'échappent sur mes rapports avec Charlotte, ces derniers temps. Si seulement j'avais une machine pour lire dans ses pensées ! Qu'est-ce qu'elle veut me prouver ?

Au moment du générique, elle se tourne vers moi.

— Tu veux regarder la série de Nick ?

Non ! Je ne veux pas regarder la télé ! Je veux te déshabiller et lécher chaque centimètre de ton corps. Mais tu te comportes de façon si normale que ça me déstabilise.

Je hausse les épaules.

— Pourquoi pas ? Je n'ai vu les épisodes que vingt fois chacun, après tout. Tu veux voir lequel ?

— Je vais le chercher, dit-elle en se penchant sur mes jambes pour attraper l'ordinateur et farfouiller sur l'application de streaming de Comedy Nation, où l'on peut trouver *Les Aventures de M. Orgasme*. Peu après, la musique familière du générique commence. Je ferme les yeux et laisse retomber ma tête sur les coussins du canapé en voyant quelles aventures elle a choisies.

L'épisode raconte l'histoire d'une femme qui a égaré son orgasme. N'en ayant pas connu depuis un an, elle doit recruter M. Orgasme pour retrouver sa jouissance disparue.

C'est à mourir de rire. Charlotte se bidonne pendant tout l'épisode. J'ai la vague impression qu'elle veut prou-

ver quelque chose en faisant comme si nous étions seulement amis, alors qu'il est évident que nous crevons d'envie de passer à la vitesse supérieure – elle est aussi partante que moi. Les preuves se trouvent sous mes yeux depuis le début. J'ai peut-être été stupide jusqu'à maintenant, mais c'est terminé. Hors de question d'attendre une seconde de plus pour savoir si j'ai raison.

Tendant la main, je mets l'épisode en pause. On entend le vacarme d'une sirène, mêlé à la musique du bar en bas de la rue. Mon appart émet ses propres bruits. Le murmure du possible. Nous sommes sur le point de basculer dans quelque chose. Quelque chose que je ne devrais pas désirer. Quelque chose que je veux désespérément.

— Qu'est-ce que tu cherches à prouver ? Au musée, tu as dit que tu voulais me prouver quelque chose.

Se redressant sur le canapé, Charlotte croise les jambes.

— Qu'on peut être amis, répond-elle d'un ton détaché.

— D'accord. Et c'est ce qu'on a prouvé ce soir, à ton avis ?

Elle hoche la tête, l'air ravi.

— Oui. On a mangé des nounours géliifiés, bu des margaritas et maté la télé. On a fait tous les trucs habituels.

— Pourquoi cherchais-tu à prouver ça ?

— Parce que je vais te faire des avances, annonce-t-elle d'un ton aussi direct que si elle allait me proposer un emploi. Comme tu le sais peut-être, il ne s'est rien passé de mon côté depuis longtemps.

Marquant une pause, elle croise mon regard pour que je saisisse ce qu'elle veut dire. Oh que oui, je comprends ! Je hoche la tête.

— Et il faut croire que je suis plutôt attirée par toi. Va comprendre ! s'exclame-t-elle en haussant les épaules, comme si c'était une grosse surprise.

Je ris.

— Ouais, va comprendre.

Je fais un geste avec ma main pour l'inciter à reprendre.

— Continue.

Elle désigne l'ordinateur.

— J'ai besoin de ton aide.

— Sois plus précise. Fais comme si j'étais un mec complètement stupide et que tu devais tout m'expliquer en détail, dis-je en faisant de mon mieux pour rester calme.

— De même que tu m'as demandé de jouer ta fiancée pendant une semaine, j'ai une proposition à te faire. Est-ce que tu accepterais de me rendre la pareille pendant la semaine qui arrive, d'une façon légèrement différente ? D'une façon où tu termines ce qu'on a commencé hier soir.

Je me doutais qu'on allait dans cette direction, mais je n'étais absolument pas préparé à la réaction de mon corps. Je suis électrisé. On a tourné la clé du contact, et je fonce maintenant à toute allure sur la route menant à la reconstitution de mes fantasmes de la nuit dernière.

— Bon, je sais ce que tu penses.

Pourvu que non, car je suis en train de l'imaginer nue, jouissant sur ma queue.

— Tu t'inquiètes pour notre amitié. C'est pour ça que je cherchais à te prouver qu'on pouvait rester amis. Aucune gêne en vue.

Oh ! Bien sûr. Ouais. On ne peut pas dire que ce soit à ça que je pensais à l'instant, mais j'y ai déjà réfléchi ; donc, faisons comme si.

— Oui, ça m'a effleuré l'esprit.

Tout petit bobard.

— Mais on s'est embrassés au moins trois fois déjà, et ça n'a rien changé à notre amitié. Pas vrai ? s'exclame-t-elle d'un ton ultra-détendu et convaincant.

En fait, elle m'a gagné à sa cause dès qu'elle a prononcé « Arrivée directe du producteur » en entrant dans l'appartement ce soir.

— Tout à fait, fais-je d'un ton fort et affirmé, comme si je frappais un marteau de juge.

Je suis foutrement convaincu qu'on devrait baiser.

Immédiatement. Et encore plusieurs fois ce soir.

— Alors, qu'est-ce que tu dirais de passer à l'étape supérieure, cette semaine ? demande-t-elle avant de m'envoyer un léger coup de pied.

J'en dis que c'est une idée de génie ! Je suis prêt à bondir sur elle et à la déshabiller. Pour satisfaire tous mes fantasmes de la nuit dernière, et tous les siens. Pour lui donner un orgasme fantastique, et même vingt, afin de rattraper les mois où elle n'a connu que ceux en solitaire. Mais pour conclure une affaire, mieux vaut que les deux parties sachent à quoi s'attendre. J'annonce :

— Il nous faut juste quelques règles de base.

— Oui. Des règles de base. Du genre, pas de sexe anal, c'est ça ?

— Hum. Ce n'était pas vraiment sur ma liste, mais je peux supporter cette restriction, dis-je en riant.

— Bien.

Elle hoche la tête, puis fronce les sourcils.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu avais en tête, comme règles de base ?

— Déterminer la durée, par exemple.

— Une semaine. Jusqu'à notre rupture.

Visiblement, elle y a beaucoup réfléchi.

— Pigé. C'est logique.

— Ensuite, on redevient amis. Promis ?

— Absolument.

Ce n'est pas mon genre de sceller une promesse en croisant le petit doigt (je suis un mec, après tout), mais ça me semble être le bon moment pour commencer. Je lui présente mon auriculaire, autour duquel elle enroule le sien.

— C'est vital, affirme-t-elle avec emphase lorsque nous lions nos doigts, puis les séparons. On redevient juste des bons copains à la fin de la semaine.

— Et puis, interdiction de passer la nuit ensemble, dis-je. Ça crée des moments gênants.

— D'accord. Pas de moments de gêne, voilà une autre règle.

Je hoche la tête avec véhémence en fendant l'air de la main.

— Je déteste les moments de malaise. Hors de question que ça devienne gênant entre nous.

— Et puis, pas de mensonges.

— Totalement d'accord.

Charlotte compte sur ses doigts.

— Bon. Pas de sexe anal, pas de nuits ensemble, pas de moments gênants, pas de mensonges. Après une semaine, on redevient amis.

— Autre chose ?

Elle me regarde comme si j'étais dingue.

— Ben, ouais. On a oublié un truc.

— Balance. C'est quoi ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Interdiction de tomber amoureux, évidemment, dit-elle avec un mépris total pour le concept.

Je ne peux pas m'empêcher d'émettre un son dédaigneux.

— Bien sûr. Comme si c'était possible !

— Absolument impossible.

— Y a pas moyen ! Zéro chance que ça arrive.

Sur la même longueur d'onde, nous hochons tous les deux la tête une nouvelle fois. Puis elle saisit le

bas de son débardeur, comme si elle s'apprêtait à se déshabiller.

Je tends la main.

— Holà !

— Tu n'es pas prêt ?

— Déjà, je suis né prêt. Ensuite, je suis gonflé à bloc à tout instant.

Je baisse les yeux sur mon entrejambe pour qu'elle comprenne ce que je veux dire.

— Et j'ai été terriblement d'attaque ces quarante-huit dernières heures.

Cela la fait sourire.

— Mais bon, mettons un peu de musique et tout le tintouin.

Charlotte se frappe le front.

— Bien sûr ! L'ambiance. Mettons-nous dans l'ambiance.

— Je suis déjà dans l'ambiance. Mais appelle ça comme tu veux.

Elle se lève et tend l'index.

— Je dois juste aller faire pipi, dit-elle avant de se précipiter dans le couloir.

Elle se dirige vers la salle de bains attenante à ma chambre plutôt que vers celle près de la cuisine. Je hausse les épaules. Peu importe.

Je clique sur mon application de musique en streaming, lance des titres lascifs, sensuels, qui me rappellent l'atmosphère du bar hier soir, sors mon portefeuille de ma poche et en extrais un préservatif.

C'est alors que je réalise que mes paumes sont moites.

Bordel !

Je suis nerveux.

Je stresse comme un fou : c'est inacceptable. Je ne suis jamais nerveux avant le sexe. Je suis une rock star sous les draps. Je ne suis que confiance et talent, et toute ma concentration est tournée vers la femme. Pour Charlotte, je donnerai le meilleur de moi-même. Bon sang, je serai à mon paroxysme ! Je prends une profonde inspiration, gonfle mes poumons d'air. Redressant les épaules, je me rappelle que j'excelle dans ce domaine. C'est ma spécialité. Je vais donner à Charlotte le plaisir le plus époustouflant qu'elle ait jamais connu.

Je m'approche de l'interrupteur, réduis légèrement l'éclairage ; lorsque je me retourne, Charlotte est dans le salon, adossée au mur.

Elle porte l'une de mes chemises et rien d'autre, d'après ce que je vois.

Je me fige.

Je ne peux plus respirer. Je ne peux plus ciller. Je ne peux rien faire d'autre que fixer sa silhouette de rêve. Ses boucles blondes sur le devant de ma chemise. Ses mains fébriles sur les boutons, comme si elle ne savait pas quoi en faire.

Ses jambes musclées, nues et sublimes. Les pans de la chemise qui la recouvrent. Je ne sais pas si elle porte toujours sa culotte, mais je vais me faire un plaisir de le découvrir.

Chaque atome de mon corps vibre à l'intérieur de moi. J'ai besoin de toucher chaque parcelle de son corps magnifique. D'embrasser chaque centimètre de sa peau. De la lécher, la goûter, la baiser.

La *satisfaire*.

— Est-ce que tu essaies de me séduire ? dis-je en m'avançant vers elle.

— Oui, murmure-t-elle, la voix légère comme une plume. Ça fonctionne ?

Je hoche la tête.

— Mais ce n'est pas comme ça que ça marche.

Fini, le temps où elle dictait les règles. Fini, celui où elle prenait les décisions. C'est mon fief. Je la déshabille du regard des pieds à la tête et observe sa réaction. Elle respire profondément, et ses yeux brillent de désir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce n'est pas toi qui dois le faire.

Prenant les rênes, j'effleure sa joue du dos de mes doigts. Elle frissonne sous mon toucher.

— C'est à moi de te séduire.

SEIZE

Un grand pouvoir impose une grande responsabilité.

Ce n'est pas une info classifiée, j'ai été gâté par la nature. Charlotte n'a même pas eu besoin de me déshabiller pour le comprendre ! Mais voilà le secret de la réussite lorsqu'on possède un engin de dimension bien supérieure à la moyenne. On ne peut pas se contenter de le brandir comme une grosse batte. Il faut le traiter comme un entraîneur de base-ball traite un stoppeur. Votre arme secrète, c'est la puissance de feu de votre canon, qui vaut son pesant d'or si vous savez quoi faire avec le reste des joueurs sélectionnés. En bref, la verge ne doit jamais être la star du spectacle.

C'est le nom de la femme qui doit être en haut de l'affiche, et il faut lui donner cette impression du début à la fin. La stimuler de la bonne façon. Utiliser tous les outils à votre disposition : mains, doigts, bouche, langue, mots.

Heureusement, les domaines susnommés n'ont aucun secret pour moi. J'ai bien l'intention de montrer à Charlotte l'étendue de mes talents.

D'abord, les mots...

— J'ai un aveu à te faire, dis-je.

— Oui ?

— Je sais que tout à l'heure, devant la télé, tu essayais de prouver qu'on était capables de rester amis. Mais je n'étais pas dans des dispositions très amicales avec toi.

— Ah non ? s'étonne-t-elle, une pointe d'inquiétude dans les yeux.

Secouant la tête, je murmure :

— Je n'étais pas dans des dispositions amicales lorsque je me demandais quel goût avaient tes lèvres ce soir.

L'inquiétude dans ses yeux se transforme en étincelle d'excitation. Sa poitrine se soulève et s'abaisse, comme si chacune de ses respirations attendait avec impatience la suite des événements.

Je prends son visage dans mes mains, penche ma bouche vers la sienne et l'embrasse.

Un simple amuse-bouche. Un amuse-bouche doux, lent et languissant, qui aura exactement l'effet que je lui ai promis hier. J'effleure sa bouche de la mienne, la goûte, la réclame avant de glisser ma langue entre ses lèvres rouges et avides.

Je gémis lorsque sa langue se précipite à ma rencontre.

Ce n'est pas notre premier baiser, mais c'est le premier qui ne va pas s'arrêter là. Celui-là ira jusqu'au bout.

Bientôt, très bientôt, je vais découvrir ses seins qui se pressent contre le tissu de ma chemise. Je vais faire connaissance avec ses splendides nichons avant de prendre tout mon temps pour savourer chaque centimètre de son corps.

C'est ainsi que je l'embrasse. Comme une promesse de ce qui va suivre.

Sa jouissance.

Plusieurs fois.

En mettant fin à notre baiser, je promène mon pouce sur sa lèvre supérieure, comme si je marquais mon

territoire. Elle laisse échapper un halètement implorant.

— Tu as le goût des bonbons à la cerise, de la tequila et du désir, lui dis-je tout en descendant ma main jusqu'à sa nuque, caressant la peau douce et tendre de sa gorge. Et maintenant que je t'ai goûtée, je veux voir le reste de ton corps. Je veux te découvrir nue. Ça fait des jours que j'imagine ce moment.

— Alors, déshabille-moi, supplie-t-elle.

— Puisque c'est demandé si gentiment.

Ma phrase s'achève dans un soupir tandis que je glisse le premier bouton de la chemise hors de son trou, puis le suivant. Tout mon corps vibre dans l'attente de voir ses seins, mais aussi de les toucher, les caresser, les embrasser. L'impatience forme une présence à part entière, palpitante, à nos côtés. Je voudrais inscrire ce moment dans ma mémoire permanente. Pour ne jamais oublier ce que je ressens en retirant ma chemise du corps de Charlotte.

Frissonnante, elle passe sa langue sur ses lèvres. Ses yeux flambent. On dirait un magnifique oiseau dans une cage, les ailes frémissantes, le cœur battant à tout rompre, mourant d'envie de se libérer.

C'est moi qui vais le lui permettre. Je vais la laisser s'envoler et faire l'expérience de tout son être.

Je libère un autre bouton de sa prison et effleure le renflement de ses seins du bout de mes doigts.

Charlotte retient sa respiration ; je pousse un grognement. Nous sourions tous les deux de cette prise de conscience commune – pas besoin d'avoir des dons de voyance pour comprendre qu'elle aime que je la touche autant que j'aime la toucher. Même si j'ai dépassé sa poitrine, je n'écarte pas encore les pans de sa chemise. J'attends d'avoir défait le dernier bouton. Bon sang, je veux que ce moment dévoile la beauté de son corps nu, car je devine déjà que nue, elle est sublime.

En descendant vers la dernière attache, mon doigt caresse sa peau douce, ce qui la fait murmurer.

Je glisse le bouton à travers le trou et recule d'un pas pour la contempler. Je reste bouche bée devant la femme qui me fait face. Charlotte a toujours été belle, mais ici, ce soir, illuminée par la lumière du clair de lune venue de la terrasse, debout contre le mur blanc de mon salon, elle est plus que cela.

C'est un ange venu commettre un péché avec moi.

La chemise à moitié ouverte laisse apparaître une longue ligne sensuelle depuis le creux de sa gorge, par-delà son décolleté et jusqu'à son nombril. Elle porte une culotte rose en dentelle qui tombe bas sur ses hanches. La main tendue vers le col de la chemise, je glisse le tissu sur ses épaules – en m'arrêtant brièvement pour déposer un baiser sur sa clavicule –, puis le long de ses bras – en faisant une pause pour l'embrasser au creux de son coude –, jusqu'à ses poignets.

D'un coup d'épaule, elle se débarrasse du tissu avec un soupir heureux. Il tombe sur le sol, et ma poitrine s'embrase telle une supernova tandis que je me délecte de cette vision. Mon Dieu ! La déshabiller, c'est comme déballer un cadeau à Noël. Défaire le nœud, ouvrir la boîte et découvrir que ce qu'il y a à l'intérieur, c'est encore mieux que rêver de ce qu'il peut contenir.

Charlotte est d'une beauté divine.

Ses seins ronds et pleins, ses tétons tels de petits pics durcis, pointant en l'air. Son ventre plat et doux, ses hanches qui supplient ma main de les agripper alors que je plonge vers elle. Je m'imagine tenir sa croupe et glisser dans cet abri. Ma queue se transforme en pur acier.

Mais ses seins sont en première ligne, à présent ; c'est vers eux que se dirige d'abord toute mon attention. Mes mains surgissent et les prennent en coupe. Charlotte se met à gémir à la seconde où je la touche, puis laisse sa tête retomber contre le mur.

Tout en effleurant la douce chair autour de ses tétons, je murmure d'une voix rauque à son oreille :

— Tu veux savoir quelle autre pensée peu amicale m'a effleuré l'esprit ?

— Quelle pensée ? demande-t-elle, sa voix partant dans les aigus sous mes caresses.

— Je me demandais si tu apprécierais autant que moi la sensation de ma bouche sur tes seins.

Je rejette la tête en arrière pour la regarder dans les yeux.

— Tu crois que ça sera le cas ?

Elle hoche rapidement la tête. Son air éperdu envoie des étincelles brûlantes dans ma colonne vertébrale. Sa réaction ressemble à un rêve. Voilà ce que je veux lui faire ressentir : que cette nuit avec moi sera meilleure que tout ce qu'elle a jamais pu imaginer.

Je veux que la réalité surpasse tous ses fantasmes.

D'autant plus que la Charlotte de ces derniers jours a disparu. Celle qui voulait me taquiner, qui grimpait sur moi dans un taxi, qui murmurait des choses salaces et cochonnes à mon oreille, a quitté les lieux. Oh ! elle n'est pas très loin, j'en suis sûr ! Mais à sa place se trouve une Charlotte plus douce, plus vulnérable, et c'est elle dont j'ai envie ce soir.

Pour pouvoir la diriger.

Pour pouvoir lui montrer.

Pour pouvoir la prendre.

Descendant la bouche jusqu'à l'un de ces sublimes globes, j'attrape ce pic de diamant entre mes lèvres. Charlotte laisse échapper un petit cri, ses mains se frayent un chemin jusqu'à mon crâne, ses doigts se glissant fermement dans mes cheveux tandis que je suce son sein absolument délicieux, puis tire doucement sur son téton avec mes dents. Alors que je pétris sa douce chair, plusieurs images clignotent rapidement dans mon esprit. Qu'est-ce que j'aimerais glisser un jour ma queue entre ses seins ! Ils sont terriblement excitants, et je sens Charlotte tellement sensible rien que sous ma langue.

Je pourrais passer des heures à baiser ces beautés, à jouir partout sur sa peau. Mais pas ce soir, parce que ça serait pour mon plaisir. Ce soir, c'est le sien qui compte.

Je déplace ma bouche jusqu'à son autre sein et lui procure le même traitement langoureux avec ma langue. Ses gémissements répondent à la dernière question que je lui ai posée. J'entends son « oui » dans la façon dont elle retient son souffle chaque fois que je pose ma langue et mes lèvres sur elle.

— On dirait que tu aimes ça autant que moi, dis-je.

— Ouiiiiiiiii...

Elle tient la note très longtemps ; on croirait entendre une chanson. Une chanson très coquine.

Je descends doucement le long de son corps, embrasse son ventre, promène ma langue sur ses hanches. Elle se balance et gémit au passage de ma bouche, le souffle précipité, tandis que je goûte chaque centimètre de sa peau.

Tout en dessinant une ligne délicieuse autour de son nombril, je suis profondément conscient de mon désir de rendre cette nuit incroyable pour elle. Je veux qu'elle se sente à la fois vénérée et baisée. Le long de sa descente, ma bouche explore le bout de sa culotte rose quasiment inexistante ; elle frémit lorsque je passe le bout de ma langue sous l'élastique de la taille. Je m'approche de sa chatte, le seul endroit de l'univers où j'ai envie de me trouver à cet instant. Je ne voudrais être nulle part ailleurs ! Je glisse mes pouces derrière la fine ceinture de dentelle rose, lorsqu'elle prononce mon nom.

— Spencer...

Je lève les yeux.

— Et si tu enlevais ton haut ?

En un geste, mon tee-shirt a disparu, et ses mains se promènent sur mes épaules nues. C'est une sensation fantastique, même si je lui sers seulement de point d'ancrage. Je n'en demande pas plus – je

veux être celui auquel elle se raccroche pendant que je fais basculer son univers avec ma bouche. Baissant sa culotte sur ses cuisses, je savoure chaque seconde de cette révélation, me délectant pour la première fois de sa nudité. Je déglutis difficilement en apercevant son mont de Vénus et les douces boucles de poils le recouvrant.

Une blonde naturelle.

Je presse mon nez contre les poils et respire son odeur. Je suis sur le point de la goûter. Je m'apprête à glisser ma langue entre les cuisses de ma meilleure amie et je n'ai jamais été aussi excité.

— Tu me crois, maintenant ?

— Croire quoi ?

Sa voix semble flotter dans l'air.

— Que je suis attiré par toi.

— Oui, répond-elle dans un halètement.

— C'est au-delà de l'attraction, Charlotte. Je crève d'envie de te goûter, bon sang ! Ne doute jamais de l'ampleur de mon désir, alors que je suis à genoux en train d'enlever ta culotte pour pouvoir enfoncez mon visage entre tes cuisses.

Ses hanches se rapprochent de moi.

— Je n'en doute plus. Je te le jure, affirme-t-elle d'une voix qui révèle son besoin désespéré d'être touchée.

Je dépose un baiser juste au-dessus de son clitoris. À ses gémissements, je comprends qu'elle s'est transformée en brasier.

Exactement comme moi.

Je descends le bout de dentelle jusqu'à ses chevilles ; les mains toujours sur mes épaules, elle soulève un pied, puis l'autre, pour l'enlever. Levant la tête, je rencontre ses yeux foncés qui flamboient d'un désir égal au mien. Finis, les mots. Finies, les taquineries. Finie, l'attente.

Je presse mes mains à l'intérieur de ses cuisses pour les écarter et laisse échapper un grognement profond, émerveillé par la vue qui s'offre à moi : la chatte luisante, magnifique et désirable de Charlotte.

Et ce sublime clitoris, déjà dressé et palpitant pour moi.

Sortant ma langue, je la glisse sur son sexe gonflé ; Charlotte libère le plus splendide gémissement que j'aie jamais entendu de ma vie. Je saisis ses cuisses et les tiens fermement tout en embrassant sa chatte humide. Je pourrais me mettre à table immédiatement. Je pourrais la laper comme un fou affamé. Mais j'ai beau brûler d'envie de la dévorer, je dois d'abord régler mon allure sur elle, découvrir si elle préfère quelque chose de rapide, de vorace, ou si elle a besoin de plus de préparation. Par petits coups de langue sur son clitoris, je la lèche où elle le désire le plus. À en juger par la façon dont ses doigts se replient sur mes épaules, le bout de ma langue lui suffit.

Charlotte a le goût du sexe, des rêves et du désir ; elle inonde ma bouche à chacun de mes coups de langue. Plus qu'un brasier, mon corps est un volcan. Dans mes veines coule de la lave, et c'est la luxure qui fait battre mon poulx. Pressée contre la braguette de mon jean, ma queue bat des records mondiaux de fermeté.

Je dois m'imprégner de cette femme. En être recouvert. Je veux que sa moiteur couvre ma barbe de trois jours, ma mâchoire, mon visage. Je veux cette chaleur humide jusque sur mon nez, bordel !

Avec mes doigts, je l'ouvre et lèche ses plis glissants. Elle gémit de plaisir.

— Oh mon Dieu !...

Elle ne prononce rien d'autre pendant les quelques minutes suivantes où je dévore sa chatte

diaboliquement douce, découvrant ce qu'elle préfère. Elle se balance vers moi, ses hanches roulant avec une sauvagerie qui fait écho à la vitesse saccadée de son souffle irrégulier. Lorsque ma langue glisse à l'intérieur d'elle, elle enfonce ses ongles dans mes épaules. Lorsque ma bouche retrouve son clitoris, elle se cambre contre moi. Lorsque mon doigt pénètre entre ses parois serrées, elle chante.

Elle chante, bon sang !

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu...

Elle n'a presque rien prononcé d'autre pendant l'acte, et c'est incroyable. J'aime son incapacité à formuler des mots. J'aime qu'elle soit incapable de parler et que seuls des gémissements sortent de sa bouche pendant que ma langue la fait grimper au rideau.

Atteignant la note la plus haute que j'aie jamais entendue, elle baise frénétiquement mon visage. Ses mains montent à toute vitesse de mes épaules à mon crâne. Elle chevauche ma tête ; je lape jusqu'à la dernière goutte de sa douceur tandis qu'elle jouit dans ma bouche.

Elle a meilleur goût que sous la douche.

Meilleur goût que dans mes fantasmes.

Elle est là, en chair et en os, et son orgasme s'étale sur mes lèvres et sur mon menton.

Je suis profondément heureux et incroyablement excité.

Je me lève et passe un bras derrière sa tête. Elle tremble. Son corps entier est parcouru de frissons.

C'est alors que je lui dis ce que je ne pouvais pas lui avouer hier dans le taxi.

— Bon Dieu, je crève d'envie de te baiser sur-le-champ !

Elle me répond avec les quatre meilleurs mots qu'un homme puisse jamais entendre :

— J'ai envie de toi.

Attendez ! J'ai mal compté. Les cinq meilleurs mots, parce qu'elle en rajoute un :

— J'ai tellement envie de toi.

DIX-SEPT

Soulevant son corps chaud et souple, je porte Charlotte jusqu'à la table du salon. Ça n'a rien d'un coup de tête, vous pouvez me croire !

Après avoir passé en revue toutes les positions possibles, j'ai choisi celle-là.

Pour notre grande première, la position du missionnaire – bien que fantastique – ne va pas lui en mettre plein la vue. Il ne faut pas non plus qu'elle me chevauche, car je dois être aux commandes. Et il est hors de question que je la prenne par-derrière ou à quatre pattes la première fois que je m'enfonce en elle. Je veux voir son visage pendant que je la baise. Je veux regarder ses lèvres s'écarter lorsqu'elle s'envolera au septième ciel, je veux voir son regard lorsqu'elle sombrera dans la jouissance.

Je dépose en douceur ses fesses nues au bord de la table en bois ; ses yeux s'écarquillent lorsqu'elle réalise ce qui va suivre. L'espace d'une seconde, j'ai envie de lui demander si Bradley et elle l'ont déjà fait hors de la chambre, mais cette idée s'évanouit aussi rapidement qu'elle est apparue, parce que je m'en tape. Charlotte est à moi, maintenant, et Bradley ne posera plus jamais les mains sur cette sublime, cette incroyable femme. Il a tout gâché ; c'est à moi de la posséder désormais.

— Reste là, lui dis-je d'un ton brusque en retournant vers la table basse pour prendre le préservatif.

— Je n'avais pas prévu de bouger, dit-elle d'un ton monotone.

Je souris. Son humour caustique n'est jamais très loin, et j'adore ça.

À mon retour, je déboutonne mon jean, baisse ma braguette, repousse le pantalon en bas de mes jambes et le retire. Une seconde plus tard, Charlotte pose ses mains fiévreuses sur moi, tirant d'un coup sec sur mon boxer tout en mordillant le coin de sa lèvre.

Lorsqu'elle libère mon engin, il la salue. Les yeux de Charlotte ne se contentent pas de s'écarquiller. Ils deviennent ronds comme des soucoupes.

— Bon Dieu, murmure-t-elle en portant une main à ses lèvres.

Je lâche un petit rire avant d'enlever ses doigts de sa bouche un par un.

En réponse à la question qui se trouve – je le sais – sur le bout de sa langue, j'affirme :

— Oui, ça va entrer.

— Comment tu sais que j'allais te demander ça ?

Je ne lui réponds pas. Déposant l'emballage du préservatif près d'elle sur la table, je lui pose une autre question :

— Tu veux savoir pourquoi j'en suis certain ?

— Pourquoi ?

Je glisse mes doigts le long de sa chaleur moite.

— Parce que tu es si trempée que je vais te pénétrer sans aucune difficulté.

Je tends ensuite ma main vers la sienne.

— Maintenant, touche ma queue.

Laissant échapper un soupir d'excitation, Charlotte m'empoigne ; je grogne, emporté par un plaisir décadent. Elle glisse sa main le long de ma queue, et son toucher m'enflamme. Je m'embrase tout entier sous sa caresse. Chaque centimètre de mon corps irradie d'un désir incroyablement intense. Je me tiens

entre ses jambes ; perchée sur le bord de ma table, Charlotte est nue, déjà rayonnante de son premier orgasme. Comment imaginer moment plus parfait ?

Elle joue avec moi pendant encore une minute, ses doigts agiles explorant mon membre. La friction douce et délicieuse de ses mains fait remonter de ma poitrine un puissant grondement. Elle étale une goutte de liquide sur mon gland. Bordel, j'en peux plus !

— J'ai besoin d'être en toi.

Parcourant ses cuisses de mes mains, j'écarte ses jambes pour moi. Je tends la main vers le préservatif, déchire doucement l'emballage et l'enfile.

Utilisant mes hanches, j'encourage ses cuisses à s'ouvrir plus largement, puis glisse mon gland contre son humidité. Ses yeux roulent en arrière, et elle se balance contre moi, avide de mon corps.

Je passe les doigts dans ses cheveux et pose l'arrière de sa tête dans ma main.

— Fais-la entrer, lui dis-je d'une voix rugueuse qui ne laisse aucune place à la discussion.

Enroulant sa main autour de la base, elle frotte l'extrémité de ma verge sur sa chatte, puis la glisse à l'intérieur, centimètre après centimètre. Je la laisse diriger. La laisse me prendre tant qu'elle le peut. Tout à coup, elle inspire brusquement.

— Ça fait mal ?

Elle secoue la tête, lâche mon sexe et enroule ses bras autour de ma nuque.

— Non. C'est tellement bon.

Le voilà, mon signal. Je finis de la pénétrer et me fige une fois à l'intérieur.

Parce que... la vache !

Le paradis.

L'extase.

J'y suis.

Moi. À ce moment précis. Cet instant de l'histoire.

Sa chaleur humide est intense. Tout, tout, *absolument tout* dans cet instant est incroyablement bon.

Ses doigts se faufilent jusqu'à mes cheveux. Saisissant ses hanches, je commence à me mouvoir tout en lui laissant le temps de s'adapter. J'observe son expression, la concentration dans ses yeux marron tandis qu'elle s'habitue à moi. À l'écoute de ses signaux, je donne des coups de reins lents, prolongés, jusqu'à ce qu'elle se relâche complètement, me laissant la remplir. Elle écarte ses genoux, décontracte sa bouche et hoche la tête.

Enfin, elle verrouille ses yeux aux miens et chuchote :

— Prends-moi.

Deux mots qui enflamment chaque centimètre de mon corps.

Je la baise, et elle me baise en retour. Je la pénètre plus profondément, et elle suit mon mouvement, se soulevant pour venir à ma rencontre. Nous trouvons notre rythme. Nous ne sommes pas seulement synchro ; nous sommes en harmonie.

Je tente d'assimiler chacune des sensations qui me traversent lors de cette première fois. La rougeur qui assombrit la peau de sa poitrine. L'odeur de vanille du lait pour le corps sur ses épaules. Ses bruits – ceux d'une femme déchaînée.

Ses lèvres gonflées et entrouvertes réclament un baiser. Penchant la tête vers sa bouche, je les capture tout en donnant des coups de reins. Nous nous embrassons avec force, violence, désordre ; ses gémissements m'indiquent qu'elle se trouve dans un autre monde, mais que ce monde est ici, à mes côtés.

Je glisse mes mains sous ses cuisses, et elle lève ses jambes plus haut.

— Enroule-les autour de moi, lui dis-je.

Elle accroche ses chevilles derrière mon dos.

— Comme ça ?

— Exactement comme ça.

Je ferme les yeux lorsque la pression devient presque trop importante.

Mes quadriceps se tendent, et je ne peux qu'imaginer l'incroyable sensation que j'éprouverai en jouissant en elle. Mais je repousse cette idée tandis qu'elle oscille vers moi.

Je pousse plus fort, plus loin, atteignant un point en elle qui déclenche un interrupteur. Tremblante, elle halète. À l'aide de ses chevilles croisées, elle me serre plus fort contre elle. On y est. C'est de cette façon que je vais la faire basculer, confortablement calée contre moi. Au-dessous de moi. Sous moi. Elle se tortille et, sur le point de perdre le contrôle, donne une ruade.

— Mon Dieu, mon Dieu, gémit-elle.

Retentissant dans mes oreilles, ses gémissements se font féroces. Son corps est comme l'eau, comme le feu. Concentrant en elle tous les éléments, Charlotte est l'essence de la féminité : vulnérable, douce, forte.

Elle crie – un cri long, grave, infini, magnifique. Levant la tête vers moi, elle se cramponne à mon cou ; elle est en pleine chasse, en pleine quête. Exaltée, elle approche ses lèvres de mon oreille et murmure, comme si j'avais besoin d'une confirmation :

— Je jouis, je jouis, je jouis !

Une véritable mélodie.

Bon sang, et dire que je pensais que ce moment ne pouvait pas devenir plus excitant ! J'avais tort. C'est le cas. L'entendre me dire ça à l'oreille, l'entendre m'avouer qu'elle est proche de l'orgasme, même si je le sais déjà... Il n'y a rien de plus sexy au monde. Parce qu'il *fallait* qu'elle l'exprime à voix haute.

Je me joins à elle et la pilonne avec force jusqu'à me libérer à l'intérieur d'elle, enfin.

Une minute plus tard, alors que nos respirations se calment, je me prépare à affronter le moment de gêne qui va suivre. Mais rien de tel. Rien lorsque je me retire, attrape le préservatif et le jette dans la poubelle. Rien lorsque je me retourne vers elle pour embrasser ses paupières. Rien lorsqu'elle se dirige vers la salle de bains pour se nettoyer. Et rien lorsque je lui demande si elle veut regarder un autre épisode à son retour dans le salon.

Toujours nue.

Nous regardons Castle et Beckett tenter de résoudre un autre meurtre.

Reprenant nos rôles, nous nous gavons de nounours gélatifiés, nous versons des margaritas et imaginons des retournements de situation, jusqu'au moment où je l'attire contre moi, provoquant le retour en force du Viagra Charlotte. Très vite, nous repartons pour un deuxième round, cette fois sur mon canapé. Je n'ai pas eu à attendre longtemps pour entendre ma nouvelle chanson fa-

vorite : elle approche bientôt ses lèvres de mon oreille pour m'annoncer qu'elle va jouir.

Puis nous nous écroulons. À mon réveil, Fido est en train de pianoter sur ma tête pour me faire comprendre qu'il a faim ; pelotonnée dans mes bras, Charlotte est profondément endormie, et le soleil du matin entre à flots depuis la terrasse.

Nous avons déjà enfreint notre première règle.

DIX-HUIT

Je reçois le Bat-Signal en début de soirée après deux glorieux jours de baise presque sans interruption, avec des pauses occasionnelles pour travailler, et le strict minimum de sommeil.

L'alerte arrive par SMS alors que je cours le long de la West Side Highway.

À la salle de gym dans mon immeuble. L' Andouille est là. Il fixe ma bague.

Tel un chien, je renifle l'opportunité. Bradley est la raison pour laquelle Charlotte a accepté de jouer ma prétendue fiancée. Il fallait qu'elle puisse repousser ses détestables attaques de cadeaux et prendre sa revanche intelligemment. Dieu merci, Bradley a perdu Charlotte. Mais bon, il reste une ordure, et j'ai enfin l'occasion de remuer le couteau dans la plaie.

Je tourne immédiatement à droite et sprinte à travers la ville, esquivant les piétons, les types en costume, les femmes en robe, les ouvriers du bâtiment et toute la foule de New York, en ce mardi soir, tandis que je me dirige vers Murray Hill. Arrivé devant son immeuble, essoufflé et la poitrine ruisselante, j'annonce au portier que je suis là pour voir Charlotte. Comme je figure sur sa liste de visiteurs acceptés à toute heure, il me fait signe d'entrer. Je me dirige vers l'ascenseur et descends jusqu'à la salle de gym.

Il me suffit de quelques secondes pour trouver Charlotte. Elle court à petite vitesse sur un tapis roulant et Bradley, qui pédale sur le vélo d'entraînement, ne la quitte pas des yeux.

Je le regarde droit dans les yeux, lui fais un rapide signe de la tête et me dirige d'un pas déterminé vers Charlotte. Après avoir mis sa machine en pause, je l'embrasse sauvagement. Elle ne s'attendait pas à me voir débarquer, mais ne remet pas mon geste en question. Suivant le mouvement, elle se fond dans mon baiser, qui passe rapidement de la catégorie « déconseillé aux enfants » à celle « interdit aux moins de douze ans ». Il est en train de dévier vers la zone « interdit aux mineurs » lorsqu'elle saute du tapis de course, enroule ses bras autour de moi et me demande de monter dans son appartement pour un petit coup rapide, avant de se rendre au Lucky Spot.

Et voilà ! Capitaine Fiancé, à votre service.

Sur le chemin de la sortie, je jette un coup d'œil à Bradley. L'air fou de rage, il souffle comme un bœuf.

Je redresse les épaules.

J'y peux rien si cette femme a envie de moi.

* * *

Plus tard ce soir-là, alors que je travaille dans le petit bureau derrière notre bar, entouré de boîtes de serviettes de cocktail et de vitrines où nous entreposons nos alcools de qualité supérieure, je reçois un deuxième Bat-Signal, de ma mère cette fois-ci.

À première vue, ça ressemble à une invitation par SMS. *Salut, mon chéri ! Nous avons des billets pour la reprise d'Un violon sur le toit demain soir. Deux supplémentaires. Pourrez-vous y assister, Charlotte et toi ? On pourrait tous aller dîner chez Sardi's avant.*

Dire que je ne suis pas fan de comédie musicale serait un grossier euphémisme. En fait, je suis surpris que ma mère pose la question, parce que je suis connu dans le cercle familial pour ma panoplie d'excuses éhontées destinées à éviter toute forme de spectacle impliquant des numéros de chant et de danse, allant

de *Je regarde les mouches voler, Je suis occupé à réorganiser mes cravates à J'ai rendez-vous chez le dentiste pour des soins facultatifs.*

Mais aucune de ces excuses ne passe de mon cerveau à mes doigts, car ma première pensée est que Charlotte adore Broadway. En sortant du bureau, je la trouve en train de s'occuper des robinets à un bout du comptoir.

— Question bizarre, dis-je en la rejoignant. Tu voudrais venir voir *Un violon sur le toit* demain ? Avec moi ?

Elle étudie mon visage, puis place sa main sur mon front.

— Tu n'as pas de température.

— Je suis sérieux.

— La fièvre n'est peut-être pas encore arrivée.

— Je le pense vraiment.

— Dois-je t'emmener aux urgences maintenant pour te faire ausculter, ou attendre l'arrivée des frissons ?

Je tapote ma montre.

— L'invitation expire dans cinq secondes. Cinq, quatre, trois...

Elle tape dans ses mains.

— Oui ! Oui, je veux venir. J'adore les reprises ! Ça serait fantastique. Je ne vais même pas demander où se trouve ton sac d'excuses. Je vais me contenter de m'amuser.

— Bien.

Je fais un pas en avant, prêt à déposer un rapide bisou sur sa joue, mais je m'arrête juste à temps.

Un éclair de panique traverse les yeux de Charlotte, qui fait un petit mouvement brusque de la tête. Jenny est présente dans le bar, tout comme les serveurs et serveuses de ce soir, qui sont en train de prendre les commandes.

Mince !

J'étais à deux doigts de l'embrasser ! J'y crois pas. Je n'ai rien contre les démonstrations publiques d'affection, mais elles n'ont pas leur place ici, au travail, avec des clients, notre directeur et notre personnel autour de nous.

Je marmonne :

— Désolé.

De sa place où elle mélange une vodka-tonic, la brune Jenny hausse un sourcil bien épilé sans dire un mot. Charlotte ne porte pas sa bague au travail, mais vu la réaction de Jenny, je me demande si nos employés sentent que quelque chose a changé. Savent-ils, tels des animaux flairant la tempête, que leurs patrons couchent ensemble ? Et se rendent-ils compte qu'il s'agit d'un truc temporaire ? Les questions se bousculent dans mon cerveau. Est-ce que je me tiens trop près de Charlotte ? Est-ce que je la dévisage trop ? Est-ce qu'on lit dans mon regard que je suis en train d'imaginer mon associée nue, me baisant le visage ?

Je secoue la tête, me débarrassant de ces pensées cochonnes. Je tente de prendre ma gaffe à la légère.

— Nous avons presque brisé une autre règle, dis-je à Charlotte en aparté.

— Laquelle ?

— Celle sur les moments de gêne.

Elle rit et me tapote l'épaule.

— T'inquiète pas, Holiday. Ce moment était loin d'être gênant.

Baissant la voix, elle murmure à mon intention :

— C'était plutôt adorable, pour te dire la vérité.

Bon sang, voilà que je me mets à rougir ! Parce que...

Attendez.

C'est quoi, ce bordel ?

Je couve une fièvre, c'est sûr. Non seulement je me suis porté volontaire pour endurer la douleur et la souffrance d'une comédie musicale, mais on vient de qualifier mon geste d'adorable. Je ne suis pas d'accord. C'est inacceptable. Ce soir, quand je prendrai Charlotte par-derrière, elle va comprendre qu'il n'y a rien d'adorable en moi !

Je suis viril et sauvage, rien de plus.

— Génial, dis-je en pianotant nonchalamment sur le bar, comme si ma nouvelle attitude détendue pouvait ressusciter mon image de mec cool. On y va, alors. C'est juste parce que t'en as envie.

Mon téléphone vibre une nouvelle fois. Je l'attrape, et mes épaules s'affaissent lorsque je lis : *Les Offerman seront également présents. :)*

Je me tourne vers Charlotte.

— C'était une embuscade, dis-je avant de lui faire part des détails.

Son sourire ne vacille jamais.

— C'est pas grave. Ça ne me dérange pas d'y aller avec eux.

Elle se penche vers moi et murmure :

— En fait, c'est plus facile de jouer ta fiancée depuis quelques jours.

— Pourquoi ça ?

Sa voix baisse encore d'un ton.

— Parce que tu me baises toute la nuit.

Un éclair de désir me frappe de plein fouet, et je suis prêt à la traîner jusqu'au bureau, à claquer la porte et à la baiser ici, au boulot.

Mais Jenny l'interpelle et je retourne à l'ordinateur avec une nouvelle gaule.

Tout en répondant aux mails des fournisseurs, je comprends soudain que je devrais me sentir mal à l'aise suite au commentaire de Charlotte sur mon geste adorable. Mais je ne ressens aucune gêne. Je me demande bien pourquoi.

Peut-être parce que Charlotte avait l'air si heureuse à l'idée de voir le spectacle. Bon sang, l'emmener à Broadway est la moindre des choses que je puisse faire pour elle, vu qu'elle joue à merveille son rôle cette semaine. Tout ça pour donner un coup de pouce à la vente de mon père.

Mystère résolu. J'aime rendre Charlotte heureuse parce qu'elle est mon amie, et que les amis s'entraident.

Voilà. Je n'étais pas loin, mais j'ai évité de briser une autre règle de base.

DIX-NEUF

Le reporter nous retrouve chez Sardi's. Il s'appelle Abe, sa tête ressemble vaguement à celle d'un cheval, et il a probablement emprunté ses vêtements à un frère plus âgé, vu qu'ils semblent deux tailles trop grandes. Et puis, je doute qu'il ait déjà son permis de conduire, ou même qu'il ait commencé à se raser.

Abe prend des photos des deux familles portant un toast et grignotant des amuse-gueules. Je suis abasourdi : cet article n'aura vraiment aucun intérêt ! C'est sûrement pour ça que le magazine a envoyé un gamin pour traiter ce sujet. Mais bon, il est de notoriété publique que *Metropolis Life and Time* est le plus gros fayot du monde du journalisme. Un vrai pro de la lèche.

Techniquement, les photos sont prises sur le vif, mais nous sommes tous profondément conscients de la présence de l'objectif lorsque nous commandons, discutons et levons nos verres sous les caricatures noir et blanc de stars du spectacle sur les murs de Broadway. Seuls les couples sont présents cette fois-ci : M. Offerman et sa femme, mon père et ma mère, Charlotte et moi. En temps normal, je taquinerais Harper sur son absence à cette soirée, mais elle est probablement ravie de ne pas participer à cet événement obligatoire et d'échapper à cette conversation bidon, durant laquelle nous faisons tous semblant de ne pas remarquer la présence du reporter.

Mais je comprends pourquoi M. Offerman a mis cette histoire sur pied. Les articles de ce genre facilitent les transitions commerciales. Montrer l'achat d'une grande et célèbre maison de bijouterie par un groupe ami rassurera les clients. Il faut l'avouer, nous avons l'air raffinés et tirés à quatre épingles pour le magazine. Je porte une chemise vert clair et une cravate jaune pâle avec des pandas dessinés dessus ; Charlotte, elle, est sublime dans sa robe noire à manches courtes avec un ruban rose passé à travers de minces boucles de ceinture.

— Vous n'avez pas emmené vos filles, ce soir, fais-je remarquer à M. Offerman en finissant une olive. Elles sont trop occupées en cette fin d'année scolaire, j'imagine ? À moins qu'elles ne soient pas fans de comédies musicales ?

L'homme agite la main d'un geste dédaigneux.

— Nous n'avons que six billets, et c'était plus important d'inviter les hommes.

Je manque de m'étouffer avec le noyau de l'olive.

— Pardon ?

— Mes filles ne sont pas impliquées dans les affaires commerciales, explique-t-il en descendant une partie de son scotch, avant de faire signe au serveur de lui en apporter un autre.

— Je ne suis pas impliqué dans les affaires de mon père, et, pourtant, vous m'avez invité, dis-je, soulignant la faille dans sa logique.

— C'est vrai, mais je suis sûr que votre opinion est plus vitale que, disons, celle de votre...

Sa remarque est interrompue lorsque le reporter me donne une petite tape sur l'épaule.

— Une photo de Charlotte et vous devant le bar ? Notre page société aimerait un cliché de l'heureux couple.

Mes entrailles se tordent lorsque je me lève, car nous nous apprêtons à faire une photo bidon. Soit elle

sera publiée demain et ne sera plus d'actualité d'ici quelques jours. Soit elle ne sortira jamais, car..., eh bien, car nous ne resterons plus « l'heureux couple » très longtemps.

Alors que nous nous éloignons de la table, Charlotte me lance un regard signifiant qu'elle pense la même chose. Nous effleurons la limite. Au départ, notre comédie semblait être la bonne solution – une façon assez plausible de m'assurer que mes imbroglios romantiques n'allaient pas faire capoter la transaction commerciale de mon père –, même si je mentais à ma famille. À présent, cette histoire frôle la manipulation pure et simple, puisque je mens à..., eh bien, à tout le monde. J'ai l'estomac noué.

En me dirigeant vers le bar, je me rappelle que la fin justifie les moyens. Ce matin, mon père m'a dit qu'il s'attendait à signer l'accord d'ici ce week-end, une fois les formalités bancaires terminées. Quand je pense que M. Offerman aurait pu couper court au projet si je ne m'étais pas coulé dans le moule qu'il désirait ! Et pourtant, j'ai l'impression d'être un charlatan, ce qui ne me plaît pas du tout.

Le bon côté des choses, c'est que je n'aurai plus à mentir d'ici quelques jours.

Le mauvais côté, c'est qu'il ne me reste plus que quelques jours à jouer la comédie.

— Souriez pour la photo ! lance Abe lorsque nous atteignons le bar.

Derrière nous sont accrochés les croquis de Tom Hanks et Ed Asner.

Passant mon bras autour de Charlotte, j'affiche un grand sourire, puis hume rapidement l'odeur de son cou. Elle sent la pêche. Je dépose un petit baiser sur la joue de ma meilleure amie, qui retient sa respiration. Elle se rapproche de moi. Alors, ce qui semblait faux redevient vrai, et la sensation tenace qui me tirillait s'évanouit. Entre nous, c'est chaud ! Bouillant, même. Les étincelles vont sûrement finir gravées sur pellicule.

En relâchant Charlotte, j'adresse un sourire penaud au reporter.

— Désolé. C'est plus fort que moi. Elle est tellement adorable !

— Vous l'aimez beaucoup, ça saute aux yeux, affirme-t-il avant de baisser son appareil photo et de tirer un carnet de sa poche. Mais je ne peux m'empêcher de m'interroger : quand êtes-vous devenus un couple exclusif ?

— Pardon ? dis-je en fronçant les sourcils.

— C'est nouveau, n'est-ce pas ? L'exclusivité dans votre relation ?

— Bien sûr que notre relation est exclusive. Nous sommes fiancés ! s'exclame Charlotte pour détourner la question.

Elle passe une main autour de mon bras d'un air possessif.

— Je le vois bien, dit le reporter en pointant le caillou de Charlotte du doigt. Mais ce que je voulais savoir, c'est quand est-ce que c'est devenu exclusif entre vous.

Une pointe de rouge flamboie sur les joues de Charlotte.

— Les fiançailles sont relativement récentes, si c'est ce que vous voulez savoir, intervient-je.

— Forcément, lâche Abe comme un chien refusant de lâcher un os. Vous êtes apparus dans le magazine *South Beach Life* du mois dernier en compagnie d'une cheffe de Miami, et, il y a seulement quelques semaines, vous avez été aperçu aux côtés d'une coach sportive pour célébrités.

Ah ! moi et mes manières de play-boy ! Je me tends, mes muscles se contractent. La voilà, la situation que mon père souhaitait désespérément éviter.

— Ce ne sont que des rumeurs, dis-je en continuant à sourire de toutes mes dents. Vous savez ce que c'est.

— Avec Cassidy, vous voulez dire ? Ce n'était qu'un simple flirt avec Cassidy Winters ?

Il fait exprès d'utiliser ce mot-là. Comme si j'allais laisser passer ça !

— Non, je ne voulais pas dire que c'était un simple flirt. Je disais qu'il s'agissait de rumeurs. Ce qui signifie qu'il ne s'est rien passé entre nous, dis-je vivement, corrigeant l'effronté.

Abe hoche la tête et se caresse le menton.

— Pigé. Mais ce n'est pas le cas avec la cheffe. Parce que vous avez été tagué sur une photo Facebook datant du mois dernier et prise à Miami, où l'on vous voit lui faire un bisou sur la joue.

Il attrape son téléphone, glisse son pouce gras sur l'écran et me montre la photo. Il avait bien tout préparé, tout prévu, et attendait le bon moment pour bondir. Je hausse les épaules, mon cerveau passant rapidement en revue différents scénarios. Puis, je me lance. Arrondissant les lèvres en cul de poule, je donne à Abe un rapide bisou aérien sur la joue. Je lutte contre mon sentiment de dégoût lorsque mes lèvres s'approchent à quelques millimètres de son visage poupin, car il faut que ça semble crédible.

— Vous voyez ? Je suis juste un mec affectueux.

Le reporter passe sa paume sur sa joue.

— Alors, il ne s'est rien passé avec la cheffe ?

Hochant la tête, je désigne son visage d'un geste.

— Rien de plus qu'à l'instant.

Ah ! qu'est-ce que j'aimerais lui donner la balayette qu'il mérite ! Mais si je m'éloigne ou que je réponds « sans commentaire », ça ne fera que nourrir sa motivation. C'est en répondant calmement que j'ai le plus de chances de désamorcer cette bombe.

Abe reporte son attention sur Charlotte.

— Il y a de cela quelques semaines, Spencer Holiday était encore présenté dans les journaux comme un célèbre play-boy new-yorkais. Ça ne vous dérange pas ?

Secouant la tête, ma meilleure amie affiche un doux sourire.

— Non. Je sais qui il retrouve tous les soirs.

— Pas tous les soirs, marmonne le reporter.

La colère déferle en moi. M. Bonne Poire, c'est terminé !

Je demande sèchement :

— Pardon ? Qu'est-ce que vous venez de dire, Abe ?

C'est une chose d'insister – c'en est une autre d'être un connard.

Il lève le menton.

— J'ai dit : « Alors, chaque soir, vous dirigerez le Lucky Spot comme mari et femme ? »

Menteur.

Mais ce menteur marque un point. Sa remarque me rappelle que Charlotte et moi allons devoir penser à un plan pour gérer ces prétendues fiançailles au travail pendant les prochains jours. Ou peut-être pas, puisque la fin approche.

Une nouvelle fois, mon estomac se noue à cette idée.

Avant que je puisse répondre à la question d'Abe sur la gestion de notre entreprise, Mme Offerman nous rejoint, s'incrutant dans cette interview impromptue.

— Tout se passe bien ?

Je n'aurais jamais cru penser ça un jour, mais bon sang, qu'est-ce que je suis heureux de la voir !

— Je posais simplement une question sur l'exclusivité de la relation entre Charlotte et Spencer, lâche le reporter à l'intention de Mme Offerman. C'est arrivé si rapidement !

Elle hausse un sourcil ; visiblement, la remarque d'Abe a excité sa curiosité.

— Vraiment ? Je savais que c'était rapide, mais je ne pensais pas que c'était *aussi récent*.

Je retire ce que j'ai dit : je ne suis pas ravi de la voir. Pas du tout. Surtout qu'elle a prononcé ces mots comme si c'était du poison.

Charlotte s'éclaircit la gorge, pousse une mèche de cheveux derrière son oreille et croise le regard de Mme Offerman, puis d'Abe.

— C'est récent, comme nous l'avons dit plusieurs fois. Tout est allé très vite. Mais parfois, c'est comme ça lorsqu'on tombe amoureux. N'est-ce pas ?

Charlotte promène le bout de ses doigts sur la manche de ma chemise. Bien qu'une couche de coton nous sépare, je jure que ma peau s'embrase sous sa caresse, qui laisse une traînée d'étincelles dans son sillage. Penchant la tête, elle croise mon regard. Lorsqu'elle verrouille ses yeux aux miens, j'en ai le souffle coupé. L'espace d'un instant, le reste du restaurant cesse d'exister.

Je hoche la tête en déglutissant avec difficulté. Je ne sais pas vraiment à qui ma réponse est destinée — elle, eux ou nous.

Mais au moins, mon oui *semble* sincère, et c'est ce qui compte pour moi.

Charlotte se redresse sur la pointe des pieds et dépose un doux baiser sur mes lèvres. Lorsqu'elle s'écarte, elle passe son bras autour du mien et fixe le reporter dans les yeux.

— Peu importe qu'il ait été vu avec une autre il y a quelques semaines. Ça ne change rien. Mes sentiments restent les mêmes.

Abe est à court de questions. Ce soir, Charlotte est parvenue à brouiller les pistes. C'est toujours ça de pris !

Je me remémore notre vengeance espiègle sur Bradley, à la salle de gym de son immeuble l'autre soir. Bien sûr, Charlotte s'est éclatée à jouer à ce petit jeu devant son ex, mais le baiser sur le tapis de course n'était rien en regard de ce qu'elle vient de faire pour moi ici. Elle ne cesse de me sauver, encore et encore.

Mon cœur trébuche sur lui-même dans sa course pour se rapprocher d'elle. Il se passe quelque chose. Quelque chose d'étrange et de totalement inconnu. Mon cœur essaie de se jeter sur Charlotte tout en parlant une langue que je ne comprends pas.

Formidable ! Maintenant, c'est contre deux organes que je vais devoir me battre tous les jours.

* * *

À l'heure du spectacle, nous traversons la 44^e Rue jusqu'à l'entrée du Shubert Theater, courte marche durant laquelle mon père réquisitionne mon attention.

— Tout va bien ?

— Parfaitement bien, dis-je.

S'il y a bien une chose que je ne veux pas, c'est qu'il s'inquiète. Un taxi passe à côté de nous dans un crissement de pneus, crachant des gaz d'échappement, avant de piler au feu rouge.

— Le reporter était casse-pieds, mais je suis habitué.

Mon père secoue la tête.

— Avec Charlotte, je veux dire. Tout se passe bien avec elle ?

— Elle va bien, dis-je avec un sourire, heureux que mon père s'intéresse plus à la femme qu'à l'article.

Il pointe du doigt ma meilleure amie, qui marche à quelques mètres devant nous avec les autres.

— Vous êtes parfaits l'un pour l'autre. Comment n'ai-je pas pu le remarquer avant ? Maintenant que je

vous vois ensemble, c'est comme une évidence.

Tel un faucon descendant du ciel en piqué, la culpabilité revient. Cette fois-ci, elle plante ses griffes dans ma poitrine, s'installant pour un long moment. Je fourre ma main dans mes cheveux noirs. Mon père sera tellement déçu lorsque nous nous séparerons.

— Tu es vraiment un indémodable romantique, dis-je.

Il rit tandis que nous ralentissons le pas en voyant la foule qui grouille devant le fronton éclairé.

— C'est bien pour ça que je tiens une bijouterie.

— Mais plus pour très longtemps, fais-je remarquer malicieusement. Bientôt, tu seras un homme libre.

— Je sais, soupire-t-il, une pointe de nostalgie dans la voix. Ça va me manquer.

— Tu seras heureux d'être à la retraite, quand même.

Il hoche la tête plusieurs fois, comme pour se donner du courage.

— Je serai heureux de passer plus de temps avec ta mère. Elle est le centre de mon univers. Comme Charlotte l'est pour toi, affirme-t-il en me donnant une tape dans le dos.

Ah ! le moment de gêne... Nous voilà en plein dedans.

VINGT

Nous sommes placés par l'ouvreuse.

Charlotte croise les bras et lâche un soupir.

— Tu vas bien ?

Elle hoche la tête. Ses lèvres forment une ligne mince.

— T'es sûre ? Parce que si j'étais joueur, je parierais que t'es en colère.

— C'est bon.

Je hausse un sourcil sceptique.

— Quelque chose ne va pas ?

— Tout va bien.

Elle décroise les bras, attrape la manche de ma chemise et change immédiatement d'attitude.

— Quand est-ce qu'on fabrique une poupée vaudou pour ce reporter ?

Je fais semblant de regarder au loin d'un air pensif.

— Voyons voir. Selon mon agenda, c'est prévu pour demain à quinze heures. C'est toujours bon ?

Elle hoche vigoureusement la tête.

— Prends les aiguilles, j'apporte le tissu.

— Excellent. Je vais trouver une vidéo sur YouTube pour qu'on fasse les choses bien.

Charlotte affiche un sourire radieux. Alors que l'ouverture débute, elle murmure :

— J'ai détesté ses questions.

— Il a tenté de jouer au plus malin. C'est un sujet tellement futile. Mais tu as assuré !

— C'était embarrassant, dit-elle avant de me faire signe d'approcher, tandis que les notes du violon se répandent dans le public. Tu crois qu'il se doute de quelque chose ?

— J'ai eu cette impression, mais je pense qu'il s'est contenté de balancer des questions pour voir laquelle nous gênait le plus.

— Tu as apprécié ma dernière réponse ?

Si j'ai apprécié ? J'ai adoré lorsqu'elle a affirmé que tout était allé très vite entre nous. Plus que je n'aurais dû.

— C'était fantastique.

— J'ai géré, pas vrai ? dit-elle en soufflant sur ses doigts d'un air suffisant.

Mon cœur plonge, puis s'écrase sur le sol. L'estomac noué, je me rends compte que j'espérais que ses paroles étaient en partie sincères. Qu'elles contenaient une part de vérité.

— C'était totalement crédible.

Je parviens à afficher un sourire de façade. Même si, pour une raison inconnue, je n'ai pas envie que cette comédie prenne fin, la réponse de Charlotte me rappelle que, pour elle, tout se termine dans quatre jours.

Elle en aura fini, mais j'aurai envie que ça continue.

Le premier numéro débute. Je crois – non, je suis sûr – qu'il s'agit officiellement du moment que je déteste le plus dans une comédie musicale. Au point que c'en est douloureux.

Charlotte garde le silence pendant que nous errons dans Times Square après avoir dit au revoir à mes parents et aux Offerman. Nous nous frayons un chemin à travers une foule insensée, sous les néons clinquants de la célèbre boîte de Manhattan, sorte de fosse de concert mélangée à un zoo d'êtres humains dans une ville comptant des millions d'habitants. Un homme peint en robot argenté effectue des gestes saccadés près d'un chapeau haut de forme contenant quelques pièces. Un type vendant des porte-clés de la statue de la Liberté bouscule Charlotte et la frappe avec son coude.

— Oh ! marmonne-t-elle.

— Ça va ? dis-je en tendant la main pour frotter l'endroit douloureux.

Un réflexe, j'imagine – celui de prendre soin d'elle. Mais je retire ma main. Elle n'en veut pas, n'en a pas besoin. Elle est capable de s'occuper d'elle-même.

— Ouais, ça ira, répond-elle en haussant les épaules. Eh ! On a survécu à une autre représentation !

— Du *Violon* ?

Elle secoue la tête.

— Non.

Adoptant le ton d'une présentatrice radio, elle s'exclame :

— Rendez-vous ce soir à vingt heures pour une nouvelle interprétation du *Couple d'heureux fiancés* !

Je grimace.

— Ah oui. Celle-là.

C'est le moment où je devrais faire une blague. Où je devrais la rassurer. Où je devrais la remercier encore une fois.

Je ne prononce pas un mot. Je n'ai rien à dire. Un homme chauve arborant deux dents en or aboie des offres pour une comédie où les acteurs sont à moitié dénudés.

— Moitié nu, moitié prix !

Quelqu'un crie :

— Tout nu, tout gratuit ?

Nous passons devant un théâtre, puis une boutique de tee-shirts, et contournons un couple en shorts kaki, baskets blanches et tee-shirts FDNY⁸. Je n'ai aucune idée de notre destination. Franchement, je ne sais même pas pourquoi nous marchons dans Broadway. Je crois que nous tournons en rond. C'est quoi, mon problème ? Je n'arrive même plus à retrouver mon chemin dans ma propre ville !

Nous atteignons le coin de la 43^e Rue et nous arrêtons sur le béton. Un bus remonte lentement la 8^e Avenue. Nous nous tenons debout, face à face, l'air embarrassé. Les touristes nous contournent. J'ai toujours su quoi faire, comment avancer, comment gérer ma vie à chaque tournant. Ce soir, je suis perdu, et je comprends à peine comment mettre un pied devant l'autre.

Je me gratte la tête.

— Euh... On va où, Spencer ? demande Charlotte.

— J'en sais rien, dis-je en haussant les épaules.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demande-t-elle en pressant ses mains l'une contre l'autre, comme si elle ne savait pas comment les occuper.

— Ce que tu veux, dis-je en fourrant mes pouces dans les poches de mon jean.

— Tu as envie d'aller quelque part ?

— Si t'en as envie.

Elle soupire.

— Peut-être que je devrais rentrer chez moi en taxi ?

— Tu veux prendre un taxi ?

Bon sang, je pourrais me donner un coup de pied ! Je ne supporte plus ce mec indécis, incertain, démoralisé, qui essaie de prendre possession de moi-même. Je ne le connais pas. Je le déteste. Et je ne lui ai pas donné le droit de squatter mon corps. Il va tâter de mes muscles ! Je lève la main.

— Laisse tomber, dis-je d'un air confiant.

Cette prétendue liaison se termine peut-être dans quelques jours, mais je ne vais pas me morfondre et gâcher les meilleures parties de jambes en l'air de ma vie. Je vais me montrer à la hauteur.

— Laisse tomber quoi ? Le taxi ?

Secouant la tête, je pose mes mains sur ses épaules.

— Voilà ce que j'ai envie de faire maintenant. Je veux te ramener chez moi. Te déshabiller. Promener ma langue sur chaque centimètre de ta peau et te faire ce que je t'ai promis l'autre jour chez Katharine's.

Ses yeux étincellent, puis brillent de désir. Elle hoche la tête avec enthousiasme.

— Oui.

Et voilà ! Magnifique. Je prends mon téléphone dans ma poche arrière pour commander un Uber, puisque c'est impossible d'attraper un taxi ici. Alors que j'entre les détails dans l'application, Charlotte place sa main sur mon bras.

— Mais, euh... Je voulais te dire quelque chose d'abord.

Mince ! Mon cœur tambourine dans ma poitrine. Elle va mettre fin à cette histoire. Elle en a eu assez. Ce qu'on a vécu lui suffit. Ce soir, elle monte en selle pour une toute dernière chevauchée, puis me ramène à la prairie.

La gorge nouée, je demande :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu te souviens qu'on s'est promis de ne pas se mentir ?

— Oui.

Je déglutis et me prépare. La tension forme des nœuds dans ma poitrine. Je déteste ça ! Je ne veux plus jamais éprouver cette sensation. Une sensation de besoin, de dépendance. Quelque chose que je connais à peine.

Je crache :

— Tu vas le faire ?

— Faire quoi ?

Je ne peux plus le supporter ; je dois poser la question.

— Arrêter ça ?

Charlotte rit.

— Ce n'est pas drôle, dis-je.

— Si, c'est drôle.

— Pourquoi ?

Elle secoue la tête.

— Idiot !

Attrapant ma chemise, elle m'attire vers elle. Mon cœur se rue contre ma cage thoracique.

— Voilà ce que je voulais te dire. Au début du spectacle, tu m'as demandé si quelque chose n'allait

pas, et j'ai répondu « Rien ». C'était un mensonge. J'étais jalouse. Terriblement jalouse.

Je revois Charlotte les bras croisés ; blaguant sur le reporter ; fière d'avoir réussi à rattraper le coup.

— T'étais jalouse ?

— J'essayais désespérément de ne pas l'être ! C'est pour ça que j'ai essayé de passer à autre chose en faisant la blague sur la poupée vaudou.

— Pourquoi t'étais jalouse ?

Elle lève les yeux au ciel.

— À cause de toutes ces femmes citées par le reporter. Ça m'a rendue jalouse d'en entendre parler.

— Pourquoi ?

— Tu ne comprends pas ?

— Non. Mais nous avons déjà déterminé qu'il fallait que tu expliques les choses clairement avec moi.

Alors, vas-y. Balance, dis-je en me tapotant la tempe et en articulant silencieusement : « Stupide. »

Elle rougit, puis se met à parler doucement. Sa voix est à peine audible par-dessus les bruits de la rue, le son de la foule, le rugissement du trafic. Mais chacun de ses mots est une musique.

— Parce qu'elles étaient avec toi.

Je relève les lèvres en un rictus.

— Comme ce que je ressentais pour Bradley quand tu étais avec lui, admets-je.

Quelle sensation de libération !

C'est encore plus libérateur d'exprimer quelque chose que j'ai ressenti, mais à peine compris à cette époque.

— Tu ressentais la même chose quand j'étais en couple avec lui ?

— Parfois, oui, dis-je en me remémorant l'époque où elle sortait avec ce parfait crétin

Certains soirs, elle quittait le Lucky Spot plus tôt pour rentrer avec lui, et mon esprit s'égarait jusqu'à elle. Les femmes qui me tenaient compagnie ne suffisaient pas à empêcher le monstre aux yeux verts de me rendre visite de temps en temps. Mais j'aurais l'air vraiment nunuche si je lui avouais ça. Je dois protéger certains de mes secrets. Je lève les mains.

— Va comprendre !

— Spencer ? murmure-t-elle.

— Oui ?

— Je crois qu'on a brisé une autre règle ce soir.

Je hausse un sourcil.

— Laquelle ? Celle sur le mensonge ?

— Oui, mais aussi...

— ... les moments gênants, lâchons-nous en chœur.

Nous éclatons de rire. Ensemble.

— De la façon dont tu m'as proposé d'aller au spectacle, jusqu'à ma jalousie, en passant par cette poule mouillée de reporter. Tout était gênant, dit-elle.

Elle me lance un regard de connivence.

— Il n'y a qu'un remède contre le malaise.

— La sodomie ?

Elle me frappe l'épaule.

— On ne brisera pas cette règle. Jamais, insiste-t-elle, le regard dérivant sur mon entrejambe. Je pensais plutôt à la levrette.

— C'est ce que je voulais dire.

Je l'embrasse jusqu'à l'arrivée de la voiture.

Puis durant le trajet en taxi.

Tout au long de la montée de l'ascenseur.

En ouvrant la porte.

Et sur mon lit, tandis que je la déshabille et l'allonge sur le ventre.

8. « Fire Department of the City of New York », corps des pompiers de la ville de New York.

VINGT ET UN

Je dépose des baisers le long de son corps depuis sa nuque. Descendant sa colonne vertébrale, je trace un chemin avec ma langue sur son dos magnifique et sexy. Charlotte soupire et se tortille sur le lit. Elle tourne la tête pour me regarder lorsque je m'approche de ses fesses. Je dépose un baiser sur l'une d'entre elles.

— Ne t'inquiète pas. Je ne briserai pas la règle. Pour ta gouverne, je suis ravi de me contenter de toutes les autres parties de ton corps. Je te taquine, c'est tout.

Elle me remercie d'un sourire.

— Par contre, j'aime la douce chair de ton arrière-train. Je vais devoir passer quelque temps par ici, dis-je en dessinant un trait sous sa fesse droite.

Elle se cabre, m'invitant à l'embrasser. Je lèche la courbe de ses fesses, l'une après l'autre. Elle se tortille contre moi ; un doux petit gémissement tombe de ses lèvres. Pressant mes dents contre sa chair, je la mordille. Son gémissement augmente en volume. Le désir bat dans mes veines. Je suis ferme, prêt et impatient ; hors de question de précipiter les choses, pourtant, parce que j'apprécie chaque seconde de ce moment. Un pouce sur chacune de ses fesses, je la soulève et la surprends avec un long et lent coup de langue sur sa chatte humide.

Elle pousse un cri de surprise.

— Je ne m'y attendais pas !

— Je vois ça. Mais je sens que tu apprécies.

— En effet, lâche-t-elle, à bout de souffle.

C'est tout ce que je lui donne avec ma bouche pour l'instant. Je retourne à ses jambes avec l'intention de la préparer, de la rendre chaude et humide grâce à des baisers sur tout son corps. Je promène ma langue sur l'arrière de sa cuisse.

— Chaque centimètre de toi, dis-je doucement contre sa peau. Je veux avoir marqué, embrassé, touché chaque centimètre de ton corps.

— Je veux la même chose, affirme-t-elle dans un gémissement, la voix haletante, comme toujours lorsqu'elle s'enflamme.

Après seulement quelques jours, je connais déjà ses expressions, ses signes, sa façon de réagir à mes caresses. J'adore connaître son corps, ses goûts.

Par exemple, je sais que l'arrière de son genou est une zone érogène. Lorsque mes lèvres l'effleurent, elle lâche un tout petit bruit excitant.

Je descends le long de son mollet avant d'embrasser son autre jambe jusqu'à ses fesses. Puis je les agrippe, incline ses hanches et enfouis mon visage entre ses cuisses. Je sens sa douceur soyeuse lorsque le liquide de son excitation inonde ma langue, et que son odeur emplit mes narines.

Elle ondule contre moi, et mon désir pour elle enfle jusqu'à ce besoin profond, cette serre dans ma poitrine, dans mes os. Je ne veux qu'une chose : Charlotte dans son intégralité. J'embrasse sa douce chatte jusqu'à ce qu'elle jouisse sur mes lèvres.

Lorsque je m'écarte pour me déshabiller, elle se retourne. Ses lèvres sont entrouvertes, ses yeux,

brillants. Sa peau luit.

— Waouh ! lâche-t-elle.

En réponse, j'agite un sourcil tout en ôtant ma chemise.

— Je crois que je suis accro à ta bouche, dit-elle doucement.

— Tant mieux. Parce que ma bouche est accro à toi.

Lorsque j'atteins mon jean, elle se redresse et prend le contrôle en baissant la fermeture éclair.

— Je veux le faire.

Elle tire sur mon slip, et ma queue la salue. Charlotte émet un bruit qui ressemble à un ronronnement.

— Je suis ravie de te voir, moi aussi.

Sortant sa langue, elle la fait tourner autour de mon gland ; avant de me perdre dans l'univers magique de ses lèvres diablement merveilleuses, je change rapidement de place. Attrapant ses hanches, je la retourne.

— À quatre pattes, comme une gentille petite coquine, lui dis-je.

— Une coquine, moi ?

— Avec moi, toujours, dis-je en allant chercher un préservatif.

Je m'arrête pourtant pour admirer la magnifique vue qui s'offre à moi : Charlotte à quatre pattes, son magnifique cul relevé. Je lui donne une fessée, un petit claquement sur le côté de son arrière-train. Elle sursaute, mais laisse échapper un petit cri sexy.

— Oh mon Dieu ! gémit-elle.

Ce son. Ses mots. Ses bruits. Cette femme est un rêve ! Elle découvre à quel point elle aime tout ce que je lui fais, et j'apprends à quel point j'adore la prendre. Baissant la tête vers ses fesses, je dépose un baiser sur l'endroit que j'ai giflé. Puis, très rapidement, j'attrape ses poignets et les pousse en avant sur le lit.

— J'ai changé d'avis. Sur tes coudes. Le cul relevé.

Obéissante, elle se courbe comme une danseuse. Je promène mon gland sur sa moiteur. Elle gémit et se rapproche de moi ; elle me désire, m'invite, m'implore. Je la fesse une nouvelle fois, ce qui lui fait pousser un petit cri aigu de plaisir. Je déroule le préservatif et plonge en elle. Des étincelles incandescentes irradiant dans mes veines. Cette étroitesse, cette chaleur... Quelle sensation incroyable ! Je pousse un grognement bas et guttural, comme un animal.

— *Toi*, gémis-je. T'es tellement sexy ! Je crois que c'est ici que je vais établir mon camp pour la nuit.

Elle rit tout en gémissant.

— Tu es fou.

— Non, je suis juste excité comme je ne l'ai jamais été, dis-je d'une voix rauque en commençant à la pi-
lonner.

Charlotte devient tout à coup muette. Plus de gémissements, de cris, de halètements sauvages. D'une voix basse mais claire, elle demande :

— Vraiment ?

Elle tend le cou pour me regarder. Bon sang, elle est tellement vulnérable avec ses yeux pleins de confiance, son dos en pente douce !

— Oui, dis-je en m'enfonçant brusquement en elle, dans toute ma longueur, mes mains agrippant fermement ses hanches. Je te jure, Charlotte. Tu me fais quelque chose, putain !

Je me retire, laissant seulement mon gland à l'intérieur d'elle. Elle se tortille pour essayer de me faire

revenir.

— Tu me rends fou. Tu me rends dingue.

Je donne un profond coup de reins, et son souffle se déverse dans un gémissement glorieux.

— Je n'en ai jamais assez de toi.

— Oh mon Dieu ! Je ressens la même chose, répond-elle.

Elle se cambre plus profondément, soulève ses fesses plus haut, m'offre plus d'elle.

Je ne veux qu'elle. Tout d'elle. Je continue à la baiser jusqu'à ce qu'elle jouisse dans une frénésie de sons et de cris passionnés. Mes muscles se contractent, ma vision devient floue et mon propre orgasme s'empare de mon corps ; un plaisir chaud, éclatant, me percute de plein fouet. Je m'affale sur le lit, et elle s'avachit à mes côtés. Posant sa tête dans le creux de mon bras, elle reste ainsi : chaude, en sueur et nue. Je glisse mes doigts dans ses cheveux d'un air absent. Elle effleure mon ventre de sa main.

— C'était incroyable, murmure-t-elle. Je crois que c'était notre meilleure partie de jambes en l'air depuis le début. Je vais t'attribuer un bon point pour excellence en livraison d'orgasme. Une statue, même.

— Je voudrais remercier l'Académie..., dis-je pour la taquiner.

Elle me frappe la poitrine.

— Alors, tu faisais semblant ? Parfait, moi aussi, lâche-t-elle, froissée.

Une seconde plus tard, je suis à quatre pattes au-dessus d'elle.

— Non, tu ne simulais pas.

Ses yeux me narguent.

— Si. Si, je faisais semblant.

— C'est faux. Mais rien que pour ce commentaire, tu vas me montrer à quel point tu aimes quand je te baise.

D'un geste, je brandis ses poignets au-dessus de sa tête et passe mon bras le long du lit, sur le sol, à la recherche de sa robe. Je l'attrape et retire d'une seule main le ruban des pans de la ceinture.

Je l'enroule autour de ses poignets fins, puis autour de l'une des colonnes du lit. Ses yeux suivent mes mains pendant que je serre le tissu rose.

— Le rose te va bien, dis-je dans un murmure avant de passer le bout de mon doigt sur ses lèvres.

Je trouve un deuxième préservatif et l'enroule sur ma queue. Oui, je suis à nouveau ferme. Comment ne pas l'être ? Charlotte est attachée à mon lit, encore humide de ses deux premiers orgasmes. Bien sûr que je suis en érection... J'écarte ses cuisses, savourant la vue qui s'offre à moi : ses jambes en V, ses mains attachées, ses yeux écarquillés.

Je me cale entre ses cuisses.

— Maintenant, tu vas me supplier.

— Ah oui ?

— Oh oui ! dis-je d'un ton brutal. Parce que tu n'auras pas tout de moi tant que tu ne l'auras pas fait.

Je la pénètre de quelques centimètres seulement. Je me baisse sur mes coudes pour me rapprocher d'elle et me mets à la baiser doucement pendant plusieurs minutes, me contentant de la taquiner sans jamais m'introduire en entier. Elle gémit, se tortille, se balance sous moi, chaque coup de reins suscitant un nouveau murmure sexy de sa part.

— Dis-le. Dis à quel point tu as envie de moi.

— Je ne simulais pas. C'était pour plaisanter, halète-t-elle.

— Dis-moi à quel point tu la désires en entier. Dis-moi à quel point tu veux toute ma queue en toi.

Ses hanches se relèvent à toute vitesse.

— J'ai envie de toi. Tellement envie. Baise-moi pro-fondément. Je t'en supplie ! s'écrie-t-elle.

Charlotte est *vraiment* en train de me supplier ! Elle est tellement sexy quand elle est aussi désespérée.

Quel délice de la voir comme ça !

Je la baise durement et profondément, jusqu'à lui faire perdre la tête de plaisir. Jusqu'à ce que ses cris deviennent rauques. Jusqu'à ce que ses yeux se ferment. Jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus s'arrêter de prononcer mon nom lorsqu'elle sombre à nouveau. Comme les orgasmes multiples me plaisent aussi beaucoup, je la rejoins et jouis une deuxième fois, le corps entier secoué par un frisson.

Lorsque je la détache, elle lève une main, la glisse dans mes cheveux et m'embrasse.

— J'ai menti. Notre meilleure partie de jambes en l'air, c'était *celle-là*.

— C'est de mieux en mieux chaque fois, dis-je doucement.

Peu après, elle se lève et se met à rassembler ses vêtements. Tournant en rond, elle cherche quelque chose sur le sol.

Curieux, je demande :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je m'habille.

— *Pourquoi ?*

— Pour m'en aller. C'est bien notre accord, non ?

Je rampe jusqu'au bord du lit et l'attrape par surprise, les bras autour de sa taille.

— Et *toi*, qu'est-ce que tu fais ? s'étonne-t-elle.

La jetant sur le matelas, je me mets à la chatouiller.

Elle éclate de rire.

— Arrête !

Je ne cède pas. Elle se tortille sous mes doigts qui titillent ses côtes.

— J'arrête si tu restes ici cette nuit.

— Pitié, pitié ! s'écrie-t-elle en affichant un sourire aussi large que la mer d'étoiles dans le ciel.

Je l'attire vers moi, écarte ses cheveux de son oreille et murmure :

— Alors, tu restes ?

Charlotte retient son souffle.

— Oui. Ça ne te dérange pas qu'on brise une autre règle de base ?

— On est encore larges. Enfin, je m'en fiche, tant que tu n'essaies pas de m'embrasser à la seconde où tu te réveilles.

— À cause de l'haleine du matin, c'est ça ?

Je hoche la tête.

— Pas forcément la tienne. Je parle en général.

Elle fronce le nez.

— L'haleine du matin, c'est une excellente nouvelle règle de base. Je déteste l'haleine du matin.

— Moi aussi.

— Je n'ai pas de brosse à dents, par contre.

— J'en ai une en plus. Jamais utilisée, lui dis-je.

Elle place son index sur ses lèvres comme si elle soupesait ses options.

— Mais quel goût a ton dentifrice ?

Une rougeur s'étend sur mes joues.

Charlotte le remarque et me pointe du doigt.

— Me dis pas que tu utilises le Crest parfum barbe à papa !

Je secoue la tête.

— Non. J'ai acheté celui que tu aimes : le Crest à la menthe.

Ses yeux étincellent, et elle porte une main à sa poitrine. C'est adorable.

— Tu m'as acheté du dentifrice !

Elle semble plus heureuse que lorsque je lui ai offert la bague. Mon cœur bat plus fort, et des mots commencent à se former sur ma langue. Des mots qui révèlent d'étranges sentiments nouveaux à l'intérieur de moi. J'écarte les lèvres pour avouer quelque chose. Lui dire à quel point je commence à avoir des sentiments pour elle. À quel point cette relation devient réelle pour moi.

Je m'arrête lorsqu'elle baisse sa bouche vers la mienne et murmure :

— Tu es vraiment mon meilleur ami.

Ami.

Voilà. Pour elle, je ne suis rien de plus.

VINGT-DEUX

Harper lèche un cône de glace au citron.

— Ce n'est pas avec ça que je vais te pardonner pour le coup du père Noël, dit-elle en pointant du doigt sa friandise alors que nous nous éloignons de son vendeur de glaces favori. Mais c'est un bon début, et tu as acheté mon silence pour encore quelques jours.

— Parfait. C'est tout ce dont j'ai besoin.

— J'ai vu la photo de Charlotte et toi ce matin, dit-elle en me donnant un petit coup de coude.

Nous longeons Central Park, en route vers un court entraînement de softball avec le batteur-vedette de notre équipe, Nick. Nous avons réussi à choper le terrain pour trente minutes ce vendredi après-midi avant le vrai match de demain. J'ai mon gant et ma batte, et Harper porte son gant dans sa main libre.

— Tu ne peux vraiment pas t'empêcher de suivre mes moindres faits et gestes en ligne, pas vrai ? dis-je pour la taquiner.

— Je sais. Je suis accro aux ragots, c'est une terrible addiction.

— Alors, elle a été mise en ligne ? Celle de Sardi's ?

— Ouaip, répond-elle, confirmant mes soupçons sur Abe.

— Ce journaliste de *Metropolis* est un vrai crétin.

Harper fronce les sourcils tout en léchant son goûter glacé.

— C'était pas dans *Metropolis*.

Alors que nous tournons pour entrer dans le parc, je demande :

— Dans ce cas, c'était où ?

Elle secoue la tête, perplexe.

— J'arrive vraiment pas à croire que tu ne cherches pas ces choses-là sur toi.

— Crois-le. Je ne le fais pas. Je ne l'ai jamais fait. Accouche !

— C'était dans *Page Six*.

J'écarquille les yeux. *Page Six* est LE magazine de ragots new-yorkais. J'essaie de l'éviter.

— Comment c'est possible ? Je croyais qu'il travaillait pour *Metropolis Life and Times*.

— Il fait un stage chez eux, explique Harper. Abe Kaufman. J'ai cherché des infos sur Internet. Comme il étudie le journalisme à Columbia, il travaille en free-lance pour *Metropolis Life and Times* ainsi que pour *Page Six*. On dirait qu'il a vendu la photo de vous deux à celui qui était le plus intéressé par les ragots.

Il est coriace, l'abruti !

Je réfléchis aux avantages. Si je suis vu dans *Page Six* avec mon adorable fiancée, cela pourrait être un placement-clé pour la vente de mon père. M. Offerman ferait dans son froc si j'apparaissais comme le gentil fils fiable, bientôt marié, de l'homme d'affaires respecté à qui il achète la boutique.

Plein d'espoir, je demande :

— Que dit l'article ?

Harper s'arrête en plein milieu du chemin, me balance son gant et dégaine son téléphone. S'éclaircissant la gorge, elle lit :

— Hm-hm. *Spencer Holiday*, fils du fondateur de la bijouterie *Katharine's* et créateur de l'application de rencontres *Perfect Boyfriend*, célèbre pour avoir interdit aux utilisateurs d'envoyer leurs photos d'une certaine partie de l'anatomie masculine, s'est fiancé à son associée et copropriétaire des bars *Lucky Spot*. *Charlotte Rhodes*, également diplômée de Yale, arbore une bague aussi grosse que le carnet de conquêtes de *Holiday*. S'il veut honorer sa promesse, l'ancien play-boy célibataire va devoir rapidement supprimer sa liste de numéros... qu'il utilisait encore il y a quelques semaines. Il est encore temps de la rentrer dans le pantalon, *Holiday* ! Revenez dimanche pour des photos encore plus juteuses et l'histoire complète des fiançailles.

De la fumée me sort des narines. Je veux trouver ce reporter débutant à tête de cheval et l'étrangler. Non ! Je déteste la violence. Je vais plutôt la jouer à la déloyale et inonder sa page Facebook d'une telle quantité de photos de couilles qu'il devra la supprimer.

Pas de mes boules.

De boules, c'est tout. Devant une photo de paysage, si possible.

Je passe ma main dans mes cheveux.

— C'est exactement ce que papa ne voulait pas voir dans les journaux, dis-je en pointant le téléphone du doigt. Et qu'est-ce qu'il va bien pouvoir ajouter à ça, dimanche ? Il n'arrêtait pas d'insister sur le fait que c'était récent et de demander quand est-ce qu'on avait commencé à sortir ensemble. Comme si ça intéressait quelqu'un ! Mais cette critique, c'est vraiment n'importe quoi. Pourquoi un reporter écrirait-il un truc pareil ? Quel est l'intérêt ?

— Ça se vend, voilà pourquoi. Mais ce n'est pas pour cette raison que je t'ai lu l'article.

Je lui tends le téléphone, et nous reprenons notre rythme.

— Alors, *pourquoi* tu me montres ça ?

— Tu ne sais vraiment pas pourquoi je lis ce genre de truc ?

— Parce que tu aimes les ragots ?

— Ne sois pas stupide. Je fais ça pour ton bien. Pour veiller sur toi.

Je m'adoucis l'espace d'une seconde.

— Vraiment ? Tu fais ça pour moi ?

— Oui. Parce que tu ne le fais pas. Je cherche des infos sur toi en ligne pour m'assurer qu'il n'y a rien dont nous devons nous préoccuper ; et ça, il faut qu'on s'en préoccupe.

Je hoche la tête.

— C'est vrai. Nous devons trouver comment retourner la situation en faveur de papa.

Harper secoue la tête.

— Toujours pas.

Elle s'arrête une nouvelle fois, sous un magnolia dont les branches vertes et luxuriantes forment comme une voûte au-dessus de nous.

— Regarde encore, dit-elle en tapotant l'écran. Regarde la photo.

Je fixe l'image. Abe a capté le moment où je respirais le cou de Charlotte. Mon visage n'est qu'à moitié visible, mais Charlotte illumine l'écran, irradiant de joie. Ses yeux brillent, et j'ai l'impression de voir en eux une étincelle de quelque chose, mais mon esprit se remémore brièvement l'odeur de son cou hier soir. Je suis envahi par le souvenir de son parfum : pêche. Elle sentait la pêche et les rêves érotiques.

Le bonheur et le désir tout à la fois.

— Tu comprends ce que je veux dire ?

Tournant la tête vers ma sœur, je réalise que je n'ai pas entendu ce qu'elle me disait. J'avais l'esprit

ailleurs.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Harper enfonce son index dans mon sternum.

— Ne lui brise pas le cœur.

Je la dévisage comme si elle était folle, mais pour une fois, les yeux bleus de Harper sont sérieux. Je n'y lis aucune plaisanterie, aucune provocation.

— J'apprécie Charlotte, ajoute-t-elle tandis que nous longeons le chemin en direction des champs. Je sais que ça a débuté par un mensonge, mais c'est en train de devenir vrai. Pour elle, du moins.

Je m'apprête à répondre que pour moi aussi, mais je suis tellement abasourdi par ses mots que je ne suis pas sûr de pouvoir prononcer les miens. J'étais si sûr que les règles de base de Charlotte étaient sérieuses, que ses intentions n'étaient vraiment que sexuelles, et que son objectif était que nous restions amis après quelques parties de jambes en l'air. Mais les femmes ont de l'intuition, même ma sœur. Elles voient des choses invisibles pour les hommes.

— Vraiment ?

Harper lève les yeux au ciel. Ah ! ma sœur casse-bonbon est de retour en force !

— Je sais que c'est un choc pour toi, puisque ta connaissance de l'amour et des relations est tristement limitée. Tu n'as jamais eu de relation sérieuse.

— C'est faux, dis-je alors que nous reprenons notre chemin à travers le parc. Je suis sorti avec Amanda à l'université.

— Hou là là, pardon ! *Quatre mois*. Waouh ! Faut que j'appelle le livre des records, c'est teeeellement sérieux !

— C'était sérieux, à l'époque.

— Spencer, ça va peut-être te surprendre, vu le sillage destructeur que tu laisses derrière toi, mais parfois (Dieu seul sait pourquoi !), une femme peut développer de véritables sentiments pour toi lorsque tu la tringles. Sois prudent, c'est tout, surtout quand il s'agit de quelqu'un que tu apprécies comme amie, dit-elle alors que nous atteignons le terrain.

Nick est déjà là, en train de pratiquer son swing.

Un million de questions se bousculent dans mon esprit. Je veux parler à ma sœur en tête-à-tête pour la bombarder de ces questions. Lui en demander plus sur Charlotte. Mais tout à coup, Harper me donne un coup de coude. Se léchant les lèvres, elle dévisage Nick d'un air salace.

— La vache, il est trop sexy !

Je laisse tomber ma batte. Elle s'écrase sur mes orteils avant que je puisse m'écartier du chemin.

— Est-ce que des extraterrestres viennent de prendre ton cerveau en otage ?

— Mate... moi... ça.

Elle reluque mon pote, qui porte un short de gym et un tee-shirt.

— Ses bras... Oh mon Dieu ! Ils sont à tomber. Je vais prendre des photos pour les mater plus tard.

Ma sœur se met à photographier mon meilleur ami avec son portable.

— J'appelle l'hôpital psychiatrique. On va t'interner, dis-je en grimaçant de douleur à cause de ce stupide orteil.

Nick surprend son regard et pose sa batte sur le sol, s'appuyant dessus d'un air décontracté, comme s'il était un sportif-vedette.

— Salut, Harper. T'es canon !

Canon ? C'est quoi, cette histoire ? Le bas est en haut, le vrai est faux, et c'est New York qui sombre

dans l'océan plutôt que la Californie, c'est ça ? Parce que c'est impossible que mon meilleur ami drague ma sœur dans ce monde-ci !

Harper décale une hanche de façon sexy. Agitant les doigts en direction de Nick, elle papillonne des cils.

— Toi aussi, beau gosse, dit-elle en clignant de l'œil avant de désigner son tee-shirt du doigt. Tu peux l'enlever ? Histoire que j'en profite encore plus.

— Ouais, carrément ! s'exclame-t-il d'une voix de strip-teaseur en se débarrassant de son haut.

— Miam !

Ma sœur simule un bruit de baiser avec ses lèvres et imite un chat en train de montrer les griffes. Elle se penche vers moi et murmure :

— Je vais totalement fantasmer sur lui lors de mes parties en solitaire ce soir.

Mes yeux sortent de leurs orbites. J'agrippe l'épaule de ma sœur.

— Tu dois arrêter ça tout de suite. On peut te faire soigner. Il existe des centres de traitement pour la folie passagère.

— Impossible de m'arrêter, lâche-t-elle en balançant son gant sur le sol.

Fourrant son cône dans ma main, elle se dirige d'une démarche fière vers Nick, torse nu, sa poitrine et ses abdos à la vue de tous. Harper glisse son ongle sur ses pectoraux, puis enroule ses bras autour de son cou.

Mes poings se contractent, pas parce que je veux frapper Nick, mais à cause d'une sorte d'instinct fraternel primaire couvant en moi.

— Mec. Bas les pattes ! C'est ma sœur.

Harper pivote sur elle-même.

— Ça, c'est pour me venger des Noëls gâchés. J't'ai eu !

VINGT-TROIS

Il me faut un bout de temps pour effacer l'image de ma sœur et de Nick dans les bras l'un de l'autre, même si c'était seulement une blague, mais j'y parviens.

Grâce à ma nouvelle obsession.

Cette photo. Je ne peux arrêter de penser à ce que Harper a dit à propos de Charlotte et je ne peux m'empêcher de regarder ce cliché de *Page Six* comme s'il détenait toutes les réponses aux mystères de l'univers.

Je fixe des yeux la photo, tout en me dirigeant vers la station Columbus Circle, après avoir déposé mon gant et ma batte dans l'appartement de Nick près du parc. La tête penchée sur mon téléphone, je descends les marches à petites foulées, puis me glisse à l'intérieur de la rame pour le sud de la ville. Je m'appuie à une barre métallique tandis qu'une hipster en pantalon vert moulant joue des coudes pour entrer dans la voiture et se faufile entre les portes au moment même où elles se referment. Ses bras sont chargés de sacs.

— Pfiou, lâche-t-elle, soulagée d'avoir réussi.

Hélas, le bord d'un sac en tissu se retrouve coincé dans la porte. Tirant dessus pour le libérer, elle tourne sur elle-même et s'empêtre dans son chargement.

Quelque chose heurte de plein fouet mon coude, me faisant grimacer.

— Aïe !

Sa main vole à sa bouche.

— Est-ce que ça va ? C'est ma mayonnaise ?

— Ta mayonnaise ? dis-je en frottant ma paume sur mon coude, pendant que le train slalome dans le tunnel.

Qu'est-ce que c'est douloureux de prendre un coup sur ce nerf !

— J'ai des pots de mayonnaise au pesto faite maison dans ce sac. Je les offre à des amis. J'espère qu'ils ne sont pas cassés !

Un éclair de terreur dans les yeux, elle fouille dans le sac jaune paille qu'elle porte à l'épaule.

La douleur irradie dans mon avant-bras pendant qu'elle vérifie l'état de ses condiments.

Grimaçant, je marmonne entre mes dents :

— Ne t'inquiète pas pour moi. Ta mayo vient de m'attaquer, mais je ne vais pas porter plainte.

Elle lève les yeux, prenant soudain conscience de l'incident.

— Est-ce que ça va, toi ?

Je hoche la tête.

— Oui. Mon coude fait la paire avec mon orteil, maintenant.

— La mayo t'a écrasé l'orteil ?

— Non. Une batte de base-ball a attaqué mon pied, tout à l'heure. Il faut croire que les objets inanimés veulent ma peau aujourd'hui, dis-je alors que la douleur devient moins aiguë. Est-ce que ta mayonnaise va s'en sortir ?

Hochant la tête, elle m'adresse un sourire radieux lorsque le métro entre en soufflant dans la station suivante.

— Elle survivra. Désolée de t'avoir frappé.

— C'est pas grave. Ça fait partie des dangers de la vie dans une grande ville !

Elle regarde ma main, qui agrippe toujours mon téléphone. La photo s'affiche sur l'écran.

— Joli couple.

— Oh oui ! dis-je en levant mon portable.

— Ils ont l'air très heureux ensemble, ajoute la fille à la mayo.

— Vraiment ?

Elle hoche la tête.

— Sans aucun doute.

— Qu'est-ce qu'il devrait lui dire, à ton avis ?

— Comment ça ? demande-t-elle en penchant la tête de côté.

— Pour qu'elle sache ce qu'il ressent.

Haussant les épaules, elle sourit largement.

— Il devrait simplement lui avouer ses sentiments. S'il l'aime autant que la mayonnaise au pesto, il devrait lui ouvrir son cœur.

— Je lui dirai d'y réfléchir, dis-je à l'instant où la rame s'arrête au centre-ville.

En grimpant les marches pour sortir de la station en ce début de soirée, je me rends compte que cette situation avec Charlotte est loin d'être aussi simple que la mayonnaise – et pas seulement parce que je déteste cette sauce.

* * *

Au Lucky Spot, c'est l'anarchie. Pas le temps de réfléchir. Pas le temps de prévoir. Et certainement pas le temps de penser à toutes ces idées bizarres en train de s'installer dans ma tête.

Il faut que je trouve une stratégie. Mais pour cela, il faudrait déjà que je sache les points que je veux clarifier.

Est-ce qu'on est plus que des amis ?

Est-ce que j'éprouve de véritables sentiments ?

Est-ce qu'elle ressent la même chose ?

Quel est le mot pour décrire cette sensation ? On dirait que mon cœur fait des saltos arrière sur le trampoline qu'est devenue ma poitrine. Sauf que je ne me suis jamais entraîné à en faire ; si je recommence, je risque d'atterrir sur la tête.

Ou sur le derrière.

Ou même sur le visage.

Enfin, bref. Ce n'est probablement pas au milieu du bar, plein à craquer en ce vendredi soir, que je vais réussir à mettre au clair les sentiments « mayonnaise au pesto ».

Pendant le rush de la soirée, j'alterne entre rattraper mon retard sur les bons de commande depuis mon ordinateur, raconter à Charlotte l'agression du métro et apporter mon aide derrière le bar. Pendant ce temps, mon associée réfléchit à une nouvelle campagne marketing dans le bureau.

— Y a plus de Belvédère, fait remarquer Jenny depuis le comptoir en agitant une bouteille vide.

— Je vais en chercher, dis-je en me dirigeant vers le bureau, où Charlotte, en jean et haut à bretelles blanc, est perchée sur une chaise inclinable. Lorsque je la vois, je me fige, envahi par un défilé d'images – la photo de nous deux, le moment au coin de la 43^e, la mayonnaise au pesto, le dentifrice, sa réponse à Abe l'autre soir. Mon cœur cogne contre ma cage thoracique. Est-ce que ce battement fou qui joue les

prolongations est la raison pour laquelle il existe des livres, des films, des chansons, de la poésie sur le fait de tomber... ?

— Salut, toi, dit-elle.

La douceur de sa voix m'enveloppe, mais c'est sa tendresse qui me saisit au plus profond de moi. Une tendresse intime, qui me semble destinée.

Oui.

C'est bien pour cela qu'il existe des livres, des films, des chansons et de la poésie sur le fait de tomber amoureux. Mes yeux errent sur son corps ; même si nous n'avons pas encore baptisé le bureau ni le bar, et même si j'en ai envie, je ne pense pas au sexe. Je pense à elle et à ce méli-mélo de mots qui forme comme une soupe de nouilles alphabet dans ma tête.

— Salut à toi, dis-je doucement.

Je pointe du doigt la vitrine derrière elle.

— J'ai besoin d'un Belvédère.

— Je vais le chercher.

Posant son iPad sur la chaise, elle se lève et tend la main vers la poignée du meuble. Lorsqu'elle s'étire, son tee-shirt se soulève, révélant une petite partie de son dos.

— Tu es superbe, dis-je.

Elle jette un coup d'œil en arrière et sourit.

— Toi aussi. Chez toi ou chez moi, ce soir ?

Peut-être que c'est purement sexuel pour elle. Peut-être qu'elle ne désire rien de plus. Mais même si c'est le cas, j'ai besoin de savoir.

— Ouais, peu importe, dis-je.

Alors qu'elle ouvre le placard, je m'approche pour planter un baiser sur sa nuque nue.

Puis la porte de la vitrine entre en collision avec mon crâne dans un bruit sourd, et la douleur irradie dans mon corps. Elle se réverbère. Elle s'empare de ma tête, de ma poitrine, de chacune de mes cellules.

Je lâche une tempête de jurons. Ça fait un mal de chien !

— Oh mon Dieu, oh mon Dieu ! Est-ce que ça va ? s'écrie Charlotte, paniquée, une main sur mon épaule.

Je couvre mon œil de ma paume droite, alors que ma tête rugit sous le coup qui résonne dans mon crâne, l'épicentre de ma souffrance se localisant dans ma tempe.

— Je crois que tu m'as cogné la tête.

Ce coup m'a visiblement transformé en capitaine Évidence.

— Mon Dieu...

Cette fois, c'est un murmure qui sort de la bouche de Charlotte. Elle me dévisage comme si j'avais perdu un œil.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Même si je suis quasiment certain d'avoir encore mes deux yeux, puisque j'y vois toujours, mais je soupçonne que mon visage n'est pas beau à voir.

— C'est le plus gros œuf de pigeon que j'aie jamais vu.

VINGT-QUATRE

Leçons de la journée... Primo, j'ai vérifié le calendrier. Il s'agit bien de la journée de Maltraitance contre Spencer, et jamais deux blessures sans trois. Mais comme il est minuit passé, j'espère que le niveau de risque est désormais au vert.

Enfin, on ne sait jamais.

Deuzio, cet œuf de pigeon est la plus grosse bosse qu'on ait connue de mémoire d'homme ; heureusement, trois heures d'application de glace sans interruption n'ont pas seulement gelé ma tempe, mais aussi réduit le gonflement à néant. Cependant, l'hématome sur le côté de mon visage est du genre à susciter un commentaire du type : « Waouh ! mec, ça c'est un bleu ! »

C'est ce que le gars de la pharmacie s'est écrié quand je suis allé acheter de l'ibuprofène.

Tertio, l'ibuprofène a fait des merveilles.

Mais le vrai test débute maintenant. J'entends un coup de sonnette près de la porte d'entrée ; c'est Charlotte, puisqu'elle m'a écrit qu'elle arrivait avec des provisions. Je me tourne vers Fido, profondément endormi sur l'oreiller du canapé, la langue sortant de la bouche.

— Tu peux y aller ?

Pas de réponse. Je me lève du sofa et me traîne jusqu'à la porte. J'appuie sur le bouton de l'interphone.

— Oui ? S'agit-il de l'infirmière la plus sexy du monde que j'ai commandée à l'agence d'intérim ?

Le rire de mon amie résonne dans le combiné.

— Eh oui, c'est bien moi ! Je suis là pour vous laver au gant de toilette.

J'appuie sur le bouton pour faire entrer Charlotte, ouvre la porte et attends que l'ascenseur monte en grinçant les six étages et la laisse sortir.

— Doux spectacle pour des yeux fatigués ! dis-je en la regardant marcher vers moi.

— Me dis pas que tu as aussi mal aux yeux, me taquine-t-elle.

— Non, juste là, dis-je en effleurant ma tempe de ma main.

Je ferme la porte derrière elle, qui porte plusieurs sacs, et retourne sur le canapé. Elle dépose ses paquets sur la table basse et m'examine. Levant les doigts, elle les approche de mon ecchymose, sans la toucher.

— Ça fait mal ?

Je hoche la tête.

Elle se penche vers moi et dépose un baiser sur mon front.

Je pousse un gémissement théâtral.

— Terriblement. Ça fait un mal de chien.

Elle secoue la tête, puis s'écarte pour me regarder.

— Sérieusement. Comment tu te sens ?

Je plisse le coin de ma bouche, hésitant entre dire la vérité – ça va mieux – et choisir la compassion et le sexe. Il me suffit d'une nanoseconde pour prendre ma décision.

— Je souffre le martyr, dis-je en marmonnant.

Je gagne ainsi un nouveau baiser. Charlotte se re-

dresse, frotte ses paumes l'une contre l'autre et dit :

— Bien. Je t'ai apporté ta boisson préférée.

Elle tend la main vers un sac et en sort une bouteille de scotch de la taille d'une fiole d'avion.

Je hausse un sourcil admiratif.

— Des nouilles au sésame froides, celles de ton restaurant chinois favori.

Elle attrape le carton blanc et le soulève pour bien l'exposer à mes yeux. Je me lèche les lèvres.

— Ou bien, reprend-elle en plongeant la main dans un autre sac pour en sortir un truc enroulé dans du papier kraft blanc, les paninis grillés de l'épicerie du coin que tu adores. Poulet et provolone, sans mayo. Puisque tu détestes ça.

Oubliez la compassion et le sexe. Voilà ce que je veux ! Elle, ici, avec moi, connaissant tous ces détails. Je pose mes mains sur ses joues.

— Je veux tout, lui dis-je.

Elle m'embrasse, mais ses baisers sont hésitants, ses lèvres, nerveuses.

— Je ne suis pas en sucre, dis-je en m'écartant.

— Je me sens mal. C'est ma faute. Je t'ai frappé avec la porte d'une vitrine.

— Tu n'as pas fait exprès.

Je marque une pause.

— À moins que... ?

Charlotte secoue la tête.

— Bien sûr que non.

— Tu me trouves hideux à ce point ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Pitié ! Tu es sublime, comme toujours.

— Alors, quel est le problème ?

— Je culpabilise de t'avoir blessé, c'est tout. J'ai envie que tu ailles mieux. C'est pour ça je t'ai apporté ce colis de ravitaillement.

Elle désigne les sacs remplis de bonnes choses.

— Et j'apprécie.

— Laisse-moi t'apporter de la glace, dit-elle avant de se diriger vers la cuisine pour sortir une compresse froide du congélateur.

À son retour, elle la presse contre mon front. Doucement, je repousse sa main.

— Charlotte, ça fait des heures que j'applique de la glace dessus. Si tu continues, l'œuf de pigeon va s'inverser et sera aspiré par mon cerveau. C'est une très grave maladie.

Elle plisse les yeux, mais cède et pose la compresse. Elle fait un geste en direction de la bouteille d'ibuprofène.

— Tu en veux encore ?

Je secoue la tête.

— J'en ai pris deux à vingt-deux heures. J'ai l'impression de m'être bourré la gueule avec ce médoc.

— Je suis désolée, chuchote-t-elle en se tordant les mains.

Je repousse ma tête sur l'oreiller.

— Est-ce que je donne, d'une façon ou d'une autre, l'impression de t'en vouloir de m'avoir frappé ? À

moins que cet horrible bleu t'empêche de me baiser maintenant, je n'en ai rien à faire, dis-je d'une voix forte.

Charlotte secoue la tête.

Promenant un doigt sur son cou, je reprends d'une voix plus douce :

— Alors, arrête de me chouchouter. Je ne veux pas d'ibuprofène. Je ne veux pas de glace. Je ne veux même pas de nouilles froides, même s'il s'agit de mon deuxième repas préféré après ces sandwiches que tu m'as apportés, sans mayo s'il vous plaît.

— De quoi as-tu envie ?

J'enroule ma main autour de sa nuque et l'attire vers moi. Ses lèvres se trouvent à quelques centimètres des miennes. Je croyais ne pas avoir envie de sexe et de compassion. J'avais raison de ce côté-là. Mais je veux du sexe et quelque chose d'autre.

Faire l'amour avec elle. Faire l'amour avec des sentiments. Faire l'amour avec la seule femme qui m'ait jamais causé un tel émoi. Je lui murmure à l'oreille :

— De toi.

Elle frissonne contre moi. Puis elle descend doucement le long de mon corps, l'air espiègle.

Lorsqu'elle atteint la ceinture de mon short de basket-ball, elle agite les sourcils. Pressant sa main sur mon érection, elle dit :

— C'est drôle, ton œuf de pigeon est assorti à ton engin, Spencer.

— Ah ouais ? Comment ça ? Pas à cause de la couleur, j'espère.

— Ils explosent tous les deux des records, lâche-t-elle avant de baisser mon short et mon slip.

J'enlève mon tee-shirt.

— Je vais t'aider à te sentir mieux, murmure-t-elle en poussant ma poitrine jusqu'à m'allonger sur le canapé, avant de s'agenouiller entre mes jambes.

Les yeux rivés sur moi, Charlotte prend son temps pour s'installer ; elle se lèche les lèvres, se prépare.

Lorsqu'elle prend mon gland dans sa bouche, je soupire, je grogne, je gémiss.

C'est littéralement la définition du paradis. Vérifiez. Dans le dictionnaire. Juste là. Les lèvres de Charlotte sur ma queue. Elle me taquine en faisant tourner sa langue autour du gland avant de lécher toute la longueur de mon manche. Puis elle remonte en glissant sa langue sur le dessous, et la chaleur inonde mes veines.

Je décale mes jambes. Je veux qu'elle me prenne en entier, mais ses baisers sur ma bite me rendent dingue. Sa façon de me lécher comme si j'étais son bonbon favori enflamme ma colonne vertébrale. Elle crépite.

Ouvrant plus grand la bouche, elle m'aspire en suçant le gland. Mes yeux se ferment tandis que je me balance dans sa bouche fantastique.

Mais je ne garde pas les yeux fermés longtemps. J'ai besoin de la voir. De l'observer. Ses cheveux étalés sur mes cuisses, sa tête qui s'agite entre mes jambes, ses lèvres rouges et enflées entre lesquelles glisse mon sexe.

Il n'y a pas de meilleure vision au monde.

Tout en dévisageant effrontément ma déesse, je prends sa crinière à pleine main, tire sur ses cheveux.

Pour l'encourager, je chuchote :

— Prends-en plus.

Elle obéit, descend sa bouche et prend mes testicules dans sa main.

Je ferme les yeux en sifflant. Ensuite, c'est plus fort que moi. Je commence à bouger, à pomper, à baiser

sa magnifique bouche. La main sur sa nuque, je l'approche de moi ; j'en veux plus. Ma peau s'embrase, et je suis à deux doigts de déclencher l'interrupteur, de jouir fort dans sa bouche.

— Putain, dis-je dans un grognement rauque en l'écartant de moi.

Je ne peux pas jouir dans sa bouche. Pas quand je la désire autant. Pas quand j'ai envie qu'elle jouisse.

— Tu n'aimes pas ? demande-t-elle, l'inquiétude gravée dans ses magnifiques yeux marron.

J'émet un bruit méprisant à cette idée.

— J'adore, mais je veux que tu me chevauches.

Je tends la main vers mon portefeuille pour prendre un préservatif.

— Et je veux que tu me chevauches maintenant. C'est la seule chose qui me permettra d'aller mieux.

Elle se déshabille à la va-vite avant de se mettre à califourchon sur moi. Les mains tendues vers ses hanches, je la fais descendre sur ma queue, grisé que je suis par cette sensation d'étroitesse, de chaleur. Elle retient sa respiration pendant que je la pénètre.

— T'es tellement humide pour moi. C'est sucer ma queue qui te fait mouiller comme ça ? dis-je en la soulevant et en l'abaissant.

Hochant la tête, Charlotte se met à haleter avant de faire un truc incroyablement sexy. On dirait qu'elle le fait sans y penser, ce qui rend la chose terriblement sensuelle. Elle passe sa main sur ses seins pendant que je la pilonne. Mon corps est bouillant. Mon sang atteint la température de Mercure lorsque je la vois me chevaucher telle une amazone sublime et languide. Ses mains glissent sur son ventre, ce ventre plat et doux que je veux lécher, embrasser. Elle gémit, elle halète ; il n'y a rien de plus excitant au monde – elle se touche tout en me baisant.

Charlotte me chevauche, monte et descend sur ma queue, à la recherche de cette friction qui la libérera.

On dirait qu'elle se masturbe avec ma queue.

J'ai envie qu'elle m'utilise. Qu'elle fasse ce qu'elle veut de moi. Qu'elle me prenne de la façon qui lui donne le plus de plaisir. Le souffle coupé, les épaules tremblantes, elle commence à perdre le contrôle. Agrippant ses hanches, je l'encourage.

— Laisse-toi aller pour moi, ma chérie. Tu es tellement belle quand tu jouis.

— Je suis proche, si proche, murmure-t-elle, plaquée sur moi, m'absorbant profondément en elle, ses gémissements se transformant en cris.

Mon sang se met à bouillir pendant que je la regarde. Je ne suis que chaleur. Ses lèvres. Sa bouche. Tout. Elle est tout pour moi.

Sa main s'envole jusqu'à ses cheveux ; elle glisse ses doigts dedans pendant que son autre main joue avec ses tétons. Les paupières closes, elle est complètement perdue dans son propre plaisir. Elle est magnifique, belle à couper le souffle tandis qu'elle me baise jusqu'au point de bascule. Bientôt, elle se met à donner des violents coups de reins ; j'ai besoin de la rejoindre.

— Regarde-moi, lui dis-je d'une voix rauque.

Ses yeux s'ouvrent en papillonnant. Son regard est trouble, plein de désir, de passion et de quelque chose d'autre, quelque chose qui semble incroyablement nouveau et pourtant intensément familier. Doucement, elle referme les paupières.

— Regarde-moi.

Cette fois, c'est un ordre, sévère et ardent.

— Mais je bascule plus vite quand je te regarde, dit-elle dans un murmure de protestation qui ressemble plutôt à un aveu.

Les yeux rivés aux miens, elle approche son visage et enroule ses mains autour de mes épaules.

— Et j'ai envie que ça dure, gémit-elle.

Je sais qu'elle parle de notre partie de baise, mais je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle a également autre chose en tête. Comme moi.

Nous sommes liés l'un à l'autre. Charlotte ne détourne pas le regard ; moi, j'en serais incapable, même si j'essayais. Dans ses yeux, je vois tout ce que je n'ai jamais cru vouloir. Maintenant, j'en ressens le *besoin* féroce. Elle murmure mon nom. On dirait du miel sur sa langue. Je chavire. Mes testicules se contractent ; il faut qu'elle jouisse maintenant, car je suis à quelques secondes de l'orgasme.

— Jouis sur moi, dis-je d'une voix éraillée alors que la jouissance commence à dévaler en moi. Jouis sur moi, maintenant.

Elle le fait, chavirant avec moi dans un cri sauvage. Elle se penche vers moi, sa bouche près de mon oreille. Une mélodie sans fin résonne – une nouvelle, cette fois-ci.

— Je peux pas m'arrêter. Je peux pas. Je peux pas.

Sa façon de le répéter est tellement sexy, tellement sauvage. J'adore. J'adore quand Charlotte jouit. J'adore quand elle est heureuse. J'adore la baiser. J'adore tout en cet instant, même mon œuf de pigeon, même le coup dans le coude, même la batte qui est tombée sur mon orteil.

Charlotte s'effondre sur moi, enfouit son nez dans mon cou, embrasse mon oreille, murmure « Trop bon, trop bon » en boucle.

— C'est si bon, dis-je en écho, bien que cet adjectif semble insuffisant pour qualifier ce moment.

— Tout l'est avec toi, affirme-t-elle.

Je la serre plus fort dans mes bras, et elle se love contre moi.

— Absolument tout, dis-je.

J'aime jusqu'au moindre petit détail de l'univers. Je suis le plus heureux des hommes à cet instant précis, ici, dans cette pièce, avec la femme dont je suis tombé amoureux.

Voilà ce que je ressens. Voilà ce qu'épelle la soupe d'alphabet.

J'ai brisé la règle de base la plus importante.

Je suis tombé amoureux de ma meilleure amie.

VINGT-CINQ

La batte frappe la balle dans un grand coup retentissant ; depuis la troisième base, j'attends, j'attends, j'attends de voir si elle va atterrir dans le gant du joueur de champ extérieur ou me renvoyer à ma base de départ.

Boum ! Par-dessus la clôture.

Le bras plié, je serre le poing en signe de triomphe et pousse un cri.

Nick jette la batte par terre et trotte sur la ligne des bases pendant que je cours jusqu'à ma base de départ. En le voyant faire le tour des bases, mon père hurle de joie depuis l'abri de fortune des joueurs. Le *home run* de Nick place notre équipe en tête au milieu du neuvième tour de batte.

Je lève une main et frappe la paume de notre batteur lorsqu'il s'approche du marbre.

— Bien joué, Grand Chelem, dis-je, car ce n'est pas le premier coup qu'il réussit cette saison.

À peine son pied a-t-il touché le marbre que le refrain de *Beautiful*, de Christina Aguilera, retentit. Choix intéressant. Je n'aurais pas choisi ça pour Nick, mais c'est la fille de M. Offerman, autoproclamée « présentatrice » du match, qui sélectionne les musiques pour les coups sûrs, les coups de circuit et les retraits sur des prises. Emily tient un baffle de poche, bleu et de forme ovale, qui diffuse la musique de son téléphone. Secouant les hanches, elle invite notre équipe à se lâcher avec elle. Ses sœurs l'encouragent depuis les trois rangées de gradins en métal grinçants.

Mon père frappe Nick dans la main à sa sortie du terrain.

— T'es mon champion ! Je t'enverrai ton chèque par courrier, plaisante-t-il tandis que nous nous dirigeons vers le banc de l'équipe près de la tribune.

Charlotte agite la main et sourit. Mon cœur bat plus vite lorsque je la regarde.

Ce soir, me dis-je. J'ai tout prévu. Je l'emmène dans son restaurant italien favori à Chelsea et je vais me mettre à nu. Je lui dirai qu'elle est la seule et l'unique. Pourvu que ce soit la femme de la photo de *Page Six* qui vienne dîner ce soir, et pas celle qui a dit qu'elle n'était que ma meilleure amie ! J'ignore totalement si Charlotte voit notre relation seulement comme une passade amicale, ou si elle désire plus, comme moi. Mais je sais ce que je ressens : je veux qu'elle soit ma meilleure amie, mon amante et ma partenaire. Je veux qu'elle soit tout à moi, et c'est pourquoi ce matin (après nous être brossé les dents, bien sûr), je lui ai proposé un véritable rendez-vous.

Elle a accepté.

À l'idée de ce rancard officiel ce soir avec la seule femme dont je suis jamais tombé amoureux, j'ai les paumes moites. Je vais prendre le plus gros risque de ma vie en me jetant à l'eau : je vais lui avouer qu'à force de faire semblant, j'ai développé de véritables sentiments. Dans mes veines bat l'espoir fou que cet amour soit réciproque.

Bon sang, elle garde mes clés, mon portefeuille et mon téléphone dans son sac pendant le match – il doit bien rester de la place pour ce vieux palpitant, non ? Je m'éloigne de Nick, cours jusqu'à la tribune pour donner un rapide baiser à Charlotte. Ses lèvres glissent sur les miennes, et elle pousse un doux soupir. Quelques secondes plus tard, *Pucker Up*, de Ciara, sort à pleins tubes de l'enceinte d'Emily. Merde alors, cette fille est rapide !

Je descends les gradins.

Un autre joueur de l'équipe Katharine's se met en position sur le marbre, et mon père l'encourage. Il est de bonne humeur aujourd'hui, pas seulement parce qu'on est en train de gagner, mais parce que les papiers ont été signés ce matin. Son avocat les vérifie une dernière fois avant de les déposer auprès des autorités économiques lundi. D'ici là, si tout va bien, Charlotte et moi formeront un vrai couple, et nous n'aurons même pas besoin de rompre. Tout est en train de s'arranger. C'est dingue !

Alors que je prends place sur le banc, Nick me parle à voix basse en faisant semblant de s'adresser à Charlotte.

— Oh ! salut, Char ! Comment ça va ? Tu kiffes tou-jours sortir avec Spencer ? Comment ? Tu adores son gros ego ! Ça oui, il est énorme. Moi aussi, je l'adore.

Il se tourne vers moi et demande d'une voix pince-sans-rire :

— Alors, je me débrouille comment ? Je joue bien le jeu ?

Je fais semblant de le fixer d'un air émerveillé.

— C'est incroyable ! On dirait presque que c'est ton métier, d'inventer des trucs.

Puis j'abandonne le sarcasme.

— Entre parenthèses, j'espère que nous ne ferons bientôt plus semblant.

Il lève un sourcil, surpris.

Haussant joyeusement les épaules, je lui explique tout bas la situation.

— C'était une comédie, mais j'ai développé des sentiments sincères. Elle aussi, j'espère. Je vais lui parler ce soir et voir si elle éprouve la même chose.

Nick offre son poing pour que je tape dedans.

— Fonce ! s'exclame-t-il d'une voix à présent sérieuse, exempte de sarcasme. Vous avez toujours semblé faits l'un pour l'autre.

Avide de recevoir une confirmation de ce que je ressens, je demande :

— Vraiment ? Pourquoi ?

Mais Nick se contente de rire et secoue la tête.

— Mec, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

Il serre ses mains l'une contre l'autre et bat des cils, imitant avec démesure un homme tout feu tout flamme.

— Oh ! comme c'est adorable que vous finissiez mutuellement vos phrases et que vous partagiez la même passion pour les nounours gélifiés !

Il arrête son numéro et hausse les épaules.

— Tout ce que je sais, c'est que je suis de ton côté.

— Merci, mec. J'apprécie.

Marquant une pause, je plisse les yeux.

— Accessoirement, si jamais tu touches à ma sœur, ça sera un motif valable pour que je te rase la tête au milieu de la nuit et te teigne les sourcils en orange.

Les yeux écarquillés, il étreint sa chevelure.

— Pas les cheveux ! C'est de là que vient mon pouvoir.

— Exactement. Alors, fais gaffe.

Nous reprenons nos positions pour la fin du neuvième tour de batte ; l'autre équipe ne marque pas et

*Raise Your Glass*⁹, de P!nk, commémore notre victoire en ce samedi matin. Quittant le terrain à petites foulées, je tape dans les mains de mes coéquipiers.

Je frappe la paume de M. Offerman. Désignant l'équipe d'un geste, je plaisante :

— Elle sera bientôt tout à vous !

— J'ai hâte, affirme-t-il. Tout cela me plaît beaucoup. J'espère que vous resterez dans l'équipe, ainsi que votre ami. Nous aurons besoin d'une bonne batte si nous voulons gagner le championnat la saison prochaine.

Mec, c'est une ligue de softball amateur ! Détends-toi.

— J'espère que vous remporterez tout, dis-je, restant cordial jusqu'au bout.

En fond sonore, P!nk continue sa chanson sur les *outsiders*, et Emily fait semblant de lever un verre pour accompagner les paroles. En fourrant mon gant et mon chapeau dans un sac de sport, je jette un œil à Charlotte qui fête elle aussi notre victoire en cognant sa hanche contre celle de Harper. C'est plutôt cool de voir qu'elles s'entendent bien ! Je sens que ça pourrait devenir une habitude : Charlotte passant du temps avec ma famille comme la femme qui partage ma vie, pas juste comme mon amie. Je m'y vois déjà. Des jours et des nuits avec elle. De la sincérité, plus de faux-semblants.

La musique s'interrompt brusquement, et l'enthousiasme débridé de P!nk pour la fête est remplacé par un écho métallique, comme si quelqu'un s'appêtait à lancer une nouvelle chanson en scratchant un disque. Mais ce n'est pas de la musique qui sort de l'enceinte portable tenue par Emily.

Ce sont des voix.

Ou plutôt, ma voix.

« *Ça ne va pas ? Tu as mal à la tête à cause d'hier soir, peut-être ?* »

Je me fige.

Mon sang se glace dans mes veines lorsque je me rappelle avec une clarté saisissante l'endroit où j'ai prononcé ces mots : les toilettes du MoMA, avec Charlotte. La mâchoire serrée, la poitrine figée, j'attends ce qui va suivre. Mes yeux scannent la foule qui se rassemble près du marbre de la base de départ. Elle est clairsemée, mais tous les acteurs-clés sont là. Le clan Offerman. Mes parents. Moi. Telles des statues, nous écoutons l'enregistrement par Emily de ma conversation privée avec Charlotte.

« *Je ne peux plus faire semblant.* »

Ces mots sont sortis de la bouche de Charlotte il y a une semaine. En moi monte l'adrénaline, l'impulsion de mettre immédiatement un terme à cela. Je fais un pas vers Emily et tends la main vers le baffle au moment où mes paroles d'il y a quelques jours éclatent, amplifiées :

« *Les fiançailles ?* »

Mon père fronce les sourcils. Il croise mon regard, et dans le sien apparaît un éclair de déception, puis de honte.

M. Offerman me dévisage, puis tourne sèchement la tête vers Charlotte dans les gradins. Elle est bouche bée et ses yeux sont remplis de terreur.

Stop. Immédiatement.

Je me précipite vers Emily. J'ai peut-être le temps de lui arracher l'enceinte des mains et d'appuyer sur STOP avant que les prochains mots ne retentissent.

— Arrête ça ! Je t'en prie, fais-je, visant son téléphone, son enceinte, son foutu sens de la vie privée.

Elle secoue la tête et lève le baffle au-dessus d'elle, alors que la phrase suivante de Charlotte résonne haut et bien trop fort.

« *Non. Ça va. Ce ne sont pas les fausses fiançailles qui posent problème.* »

Emily appuie sur STOP ; je m'attends à ce qu'elle se tourne vers moi et me lance : « J't'ai eu ! »

Mais au lieu de ça, c'est Abe qui apparaît, contournant les bords des gradins de fortune pour rejoindre Emily sur le terrain. Je marque un temps d'arrêt, puis le pointe du doigt. Debout près d'Emily, il lui sourit avec la fierté d'un... professeur ?

Emily fixe son père du regard.

— Tu me crois maintenant quand je te dis que je ne veux pas étudier l'art à Columbia ?

Columbia. Emily étudie dans la même université que ce journaliste obstiné. C'est sûrement comme ça qu'elle le connaît.

Les narines de M. Offerman se dilatent. Il s'avance d'un pas.

— Emily, ce n'est pas le moment de discuter du choix de ta matière principale. Qu'est-ce que c'est que cette histoire, bon sang ?

Ouais, je me pose la même question !

Je croyais que Charlotte et moi étions au cœur de cette histoire... Mais ça commence à ressembler à un réglage de comptes entre une fille et son père.

Le regard noir, Emily pose sa main libre sur sa hanche.

— L'art ne m'intéresse pas ! Ça fait des années que je te le dis. Tu ne m'écoutes jamais. Tu n'écoutes jamais ce que je veux. Ce que je veux, c'est étudier le commerce à l'université. Comme toi ! Mais tu crois que le commerce est un univers masculin. Tu as tort, parce que je viens de t'empêcher d'acheter l'entreprise d'un menteur. Dès que je les ai rencontrés, j'ai su que quelque chose clochait, déclare-t-elle en gesticulant furieusement dans ma direction, puis dans celle de Charlotte. Alors, j'ai discuté avec Abe lors du dîner au McCoy's, puisqu'on s'est rendu compte qu'on étudiait dans la même université. Et devine quoi ? L'heureux couple lui avait donné la même impression ! On a décidé de s'associer pour faire la lumière sur cet accord commercial et élucider toute l'affaire. Et voilà le résultat, papa.

Emily pointe l'accusé du doigt – à savoir, moi.

— Pour que tu achètes Katharine's, Spencer Holiday a prétendu être fiancé à Charlotte Rhodes. Il voulait faire passer leur commerce pour l'entreprise familiale et équilibrée que tu recherches. Il voulait qu'elle ne soit plus associée à un homme célèbre pour ses discussions sur des photos de queue ! lance Emily, pieds écartés, mains sur les hanches, regard déterminé. Voilà l'histoire qu'Abe va publier demain ! Qu'est-ce que tu dis de ça ? T'as un commentaire à faire à la presse ?

Abe et Emily nous dévisagent, rayonnants de fierté, mais je me concentre sur la jeune femme.

J'ai envie de rire et d'affirmer qu'elle invente tout, que cette sale menteuse pathologique n'a pas pris ses médocs. Mais une petite partie de moi veut applaudir cette fille pour son courage. Je n'aime pas être la cible de ses tactiques sournoises, mais bon sang, quel cran elle a, cette fille ! Emily a de sacrés roustons, et elle n'hésite pas à s'en prendre à son père, ce porc sexiste. Sans compter qu'elle nous a tous roulés dans la farine : sa façon de flirter avec moi lors du dîner n'avait rien de sincère. Elle se jouait de moi, tentant d'élucider le mensonge qu'elle avait reniflé.

— C'est vrai ?

La question ne vient pas de M. Offerman, mais de mon père. L'homme que j'admire. L'homme que je respecte. Ce n'est pas ainsi qu'il m'a élevé. La honte m'envahit tandis qu'il contourne M. Offerman. Ce n'est pas l'homme à l'autre bout de son accord commercial qu'il regarde. C'est son fils qu'il dévisage.

La chair de sa chair, qui lui a menti. Qui lui a fait honte. Qui a berné toutes les personnes présentes.

Mon visage est en feu. Aucune importance que mes sentiments pour Charlotte soient devenus vrais. Rien de tout cela ne compte. Hochant la tête, je commence à préparer ma réponse.

Mais je suis interrompu par le claquement d'une paire de tongs sur le métal fragile. Charlotte descend à toute vitesse les gradins de fortune et traverse le terrain herbu et boueux. Levant la main, elle s'exclame :

— Arrêtez !

Elle tourne la bague sur son doigt.

— Je suis responsable de ces prétendues fiançailles. Ne rejetez pas la faute sur Spencer.

Fronçant les sourcils, mon père se tourne vers elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'était mon idée, répond-elle d'un ton contrit, les yeux emplis de culpabilité. J'ai demandé à Spencer de se faire passer pour mon fiancé afin que mon ex me laisse enfin tranquille.

Sa voix est pesante. Charlotte tripote la bague, et je grince les dents. Je déteste la voir sortir de son doigt !

— C'est faux, dis-je.

Hors de question de la laisser porter le chapeau. C'est mon bordel, c'est à moi de nettoyer.

Charlotte lève le menton.

— C'est la vérité, déclare-t-elle d'un ton ferme et convaincu.

Elle me fusille du regard, moi et personne d'autre. Ses yeux disent : « T'as pas intérêt à m'interrompre ! » Charlotte tourne la tête vers mon père, puis vers M. Offerman.

— C'est entièrement ma faute. J'avais besoin que Spencer prétende être mon fiancé pour que mon ex me lâche les baskets. Nous vivons dans le même immeuble. Depuis notre rupture, c'est l'horreur ! Tous les résidents savent qu'il m'a trompé, et j'ai dû supporter leurs regards de pitié. Mais lorsqu'il a commencé à me supplier tous les jours de retourner avec lui, il m'a fallu une solution radicale pour l'arrêter.

Mme Offerman hoche imperceptiblement la tête. Ses yeux semblent dire qu'elle comprend la détresse de Charlotte. Ma meilleure amie est tellement convaincante, bon sang ! Mais après tout, ce n'est pas difficile pour elle. Il lui suffit d'être honnête. Presque tout ce qu'elle a avoué jusqu'à présent est la vérité. Même si l'idée initiale est venue de moi, le reste de son histoire tient debout.

Pas comme ma ruse.

— Charlotte, t'es pas obligée de faire ça, lui dis-je doucement, en aparté.

Secouant la tête, elle s'adresse au groupe :

— Si, je dois le faire. Je lui ai demandé de jouer mon fiancé pour que je puisse enfin avoir la paix dans mon immeuble. Mais je vous en prie, n'accusez pas Spencer. C'était entièrement mon choix, et il a accepté, car c'est un mec formidable. Il voulait simplement m'aider. Nous avons tout prévu dans les moindres détails, jusqu'à notre rupture.

Charlotte soupire, mais garde la tête haute.

— Nous devons nous séparer au bout d'une semaine, et la semaine est passée. J'imagine que c'est fini.

Elle enlève la bague. Ses yeux sont plus sombres que jamais. Insondables. Elle tourne la tête vers les autres.

— Ça n'a jamais été sincère, mais pas pour les raisons que vous croyiez.

Elle laisse tomber lourdement la bague dans ma main et enroule mes doigts autour.

— Merci d'avoir joué le jeu pour moi.

Elle me serre dans ses bras.

— Je suis tellement désolée, chuchote-t-elle.

Mes muscles se contractent dans l'espoir fou qu'elle prononce d'autres paroles rien que pour moi, des

mots comme « Je voudrais remercier l'Académie », ou « Est-ce que je vais recevoir un bon point pour cette interprétation ? » Mais rien de tel. Ses excuses semblent aussi sincères que tous les mots qu'elle a jamais prononcés.

Brisant notre étreinte, elle pose les yeux sur le reste de l'assemblée et répète :

— Je suis désolée.

Charlotte part, s'éloignant de moi. Aucun « Je déconne ! » n'arrive jusqu'à mes oreilles. Tout est terriblement réel. Chacun de ses pas m'écrase un peu plus. Comme un idiot, je reste figé sur le marbre, un désordre émotionnel bouillonnant dans mes entrailles, alors que la honte se transforme en quelque chose de pire. *En douleur*. Une épouvantable douleur, comme si mon cœur était couvert de contusions. Elle ne m'aime pas.

Ça n'a jamais été sincère.

Les narines dilatées, le regard dur, M. Offerman se tourne vers mon père.

— Peu importe qui en a eu l'idée. Je ne fais pas af-

faire avec des menteurs. La transaction est annulée, lâche-t-il en tranchant l'air de la main.

Take a Bow, de Rihanna, passe sur l'enceinte d'Emily. Je grimace. M. Offerman rugit en direction de sa fille :

— Assez !

Là-dessus, nous sommes d'accord.

9. *Raise Your Glass* signifie « Lève ton verre ».

VINGT-SIX

J'ai la tête qui tourne et un trou béant dans la poitrine. Ce n'est pas ça qui va arrêter Harper. Elle ne prend aucun gant avec moi.

— Écoute.

La main accrochée à mon épaule, elle me traîne à travers le parc. Nick est également près de moi.

— Ta liste de choses à faire pour aujourd'hui vient de s'allonger considérablement.

Heureusement qu'elle me guide, car je ne sais nullement où je vais ni ce que je suis censé faire. Mon père est parti il y a quinze minutes pour gérer l'effondrement de la plus importante affaire de sa carrière, dont je suis responsable. Et Charlotte n'est plus qu'un souvenir. J'ai tenté de la retrouver, mais elle s'est évanouie dans un nuage de fumée. Je pourrais l'appeler depuis le téléphone de Harper, mais la réalité est en train de s'installer comme un poids mort dans mon cœur, et je ne suis pas vraiment sûr d'être prêt à m'infliger ce genre de torture actuellement. *Salut, Charlotte. C'est vraiment trop bête que t'en pines pas pour moi, mais j'ai eu quelques idées pour notre nouvelle campagne marketing ! — Oh ! tant mieux. Ravi que tu apprécies mon plan pour vendre plus de shots. C'est toi qui offres les nachos ce soir.*

— OK. Qu'est-ce qu'il y a sur cette liste ? dis-je d'une voix caverneuse. Y a des chances que ça me permette de me réveiller de ce cauchemar ?

Ma sœur émet un son méprisant en m'attirant vers elle pour éviter un mec en skateboard.

— Non. Bienvenue dans ta vie, Spencer Holiday ! Ta grande gueule t'a foutu dans un gros pétrin, et tu dois creuser pour sortir de ce trou.

— Sachant qu'il fait à peu près la taille d'un trou noir, plaisante Nick. T'as une pelle assez grande pour ça ?

J'ai envie de rire. Vraiment. Au lieu de ça, je tire la tronche.

— Pendant que tu cherches cette pelle, tu peux peut-être me dire quoi faire avec Charlotte ? Vu que je gère maintenant une entreprise avec une femme qui vient de me larguer sur un terrain de base-ball.

Ma sœur me lance un regard qui pourrait enflammer l'asphalte.

— Charlotte n'est pas en tête de ta liste, Spence.

— Ah non ?

Harper secoue la tête alors que nous serpentons hors du parc et tournons sur la 5^e Avenue. Elle pointe le doigt. Loin devant elle.

— Là. À dix pâtés de maisons d'ici, tu trouveras une bijouterie. Au sixième étage se trouve le bureau de ton père. Tu dois aller le retrouver en rampant.

Mes épaules s'affaissent, et je pousse un profond soupir.

— J'ai vraiment tout niqué.

Nick rit avec compassion.

— Tu l'as dit, mec ! Mais le moment est venu de dénier les choses.

J'écarte les mains. Une calèche tirée par un cheval avance derrière nous dans un bruit de claquement.

— Comment ça marche ? Niquer, je sais ce que c'est. Mais dénier... C'est quand on se retire avant

l'éjaculation ?

Nick secoue la tête.

— Pas vraiment. C'est une nouvelle découverte scientifique, par contre. Comme une osmose inverse, sauf qu'au lieu de filtrer de l'eau, ça élimine ton niquage. Pigé ?

Harper lève les yeux au ciel.

— Les mecs ! Concentrez-vous. C'est pas le moment de faire le concours du plus malin.

Je passe brutalement une main dans mes cheveux.

— Très bien. Allons-y. Quelle est l'étape numéro un ?

Harper prend une profonde inspiration et se tourne vers Nick.

— On le lui dit, ou c'est à lui de trouver tout seul ?

Nick plisse le coin de sa bouche, puis remonte ses lunettes sur son nez.

— Pas sûr que son cerveau fonctionne à plein régime aujourd'hui.

— Me dire quoi ? Vous avez déjà parlé de ça ensemble ?

— Ben, ouais, gros bêta. Quand tu as tenté de t'enfuir pour retrouver Charlotte, dit ma sœur.

Je grimace en me rappelant avoir couru pour la rattraper après l'interruption de la chanson de Rihanna dans un crissement. Mais la beauté blonde avait disparu depuis longtemps, me laissant seul avec mon cœur couvert de bleus. C'est elle qui a mon portable, mes clés et mon portefeuille ; donc, j'avance à l'aveuglette.

Et sans le sou.

— Et vous avez décidé que je devais faire quoi ?

— D'abord, tu dois présenter tes excuses à ton père pour ton mensonge, mon pote. Tu dois expliquer tes raisons : ça venait d'une bonne intention, mais c'était une erreur, et tu es désolé, explique Nick sans passer par quatre chemins.

Je hoche la tête.

— Compris. Je peux le faire.

— Ensuite, tu dois essayer de réparer ce désastre, intervient Harper.

— Comment ?

— Tu devrais demander un entretien avec monsieur Offerman. Voir si tu peux arranger les choses.

Je grimace rien qu'à l'idée de devoir ramper devant cet idiot.

— Il ne veut plus rien avoir à faire avec papa.

— Pour le moment, dit Nick. Les esprits s'échauffent dans le feu de l'action. Va voir s'il s'est calmé. Tu dois essayer.

Conscient qu'ils ont raison, je hoche la tête, assimilant leurs conseils.

— Et si ça ne fonctionne pas ?

Tous les deux échangent un nouveau regard, puis tournent la tête vers moi.

— *Toi*. C'est toi, le seul moyen pour déniquer la situation, dit Harper.

— Zut, dis-je, songeur.

Je saisis tout à coup à quel point je vais devoir bosser pour arranger les choses.

* * *

Harper me donne un billet de dix dollars. J'ai l'impression d'être un gamin de primaire qui touche son argent de poche.

— Écoute-moi bien : tu ne l'utilises que si tu dois prendre le bus pour rentrer à la maison, mon chéri,

plaisante-t-elle en imitant un parent qui sermonne son enfant.

Elle me pousse vers l'entrée de Katharine's.

— Va !

J'entre dans le magasin. Avec mon short de sport et ma casquette de base-ball, je jure dans le décor. Je me dirige vers l'ascenseur et appuie sur le bouton du sixième étage. Après que les portes se sont fermées dans un bruit de souffle, j'inspire et expire, luttant pour me concentrer uniquement sur mon père. Pas sur Charlotte. Pas sur les pires mots que j'aie jamais entendus de ma vie.

Ça n'a jamais été sincère.

Je ne sais pas comment j'ai pu à ce point mal interpréter les choses. J'étais absolument convaincu qu'il y avait bien plus entre nous qu'une incroyable alchimie. Mais ce n'était probablement que le crétin présomptueux en moi qui supposait que la demoiselle me désirait.

Alors que cette femme ne ment pas.

Elle a levé toute ambiguïté dès le départ.

Elle a affirmé être une menteuse déplorable. Tout ce qu'elle a dit sur le terrain était donc vrai.

Bon sang, comment vais-je pouvoir retourner travailler à ses côtés ? Diriger une entreprise avec elle ?

Lorsque l'ascenseur atteint l'étage de mon père, les portes s'ouvrent. Je fais un pas en avant et aperçois un visage familier. Nina se dirige vers moi, vêtue d'une tenue impeccable, même un samedi. Mais ce n'est pas étonnant, puisque les samedis sont les journées les plus chargées du magasin.

— Bonjour, toi ! Tu cherches ton père ?

Je hoche la tête.

— En effet. Il est dans son bureau ?

— Oui. Il travaille sur des contrats.

Une étincelle d'espoir s'allume en moi. Peut-être que la transaction se trouve de nouveau à l'ordre du jour. Peut-être que l'agitation est retombée en quelques minutes seulement. Peut-être qu'il y a des supermarchés Walmart sur Jupiter.

Je dois quand même poser la question.

— Monsieur Offerman est là ?

— Non, répond Nina avec un petit sourire avant de poser doucement la main sur mon bras. Mais va le voir.

Elle s'éloigne. Je prends une profonde inspiration, redresse les épaules et me dirige vers le bureau de mon père. Peu importe ce qui va suivre – colère ou déception –, je le supporterai comme un homme.

Je frappe à la porte, et mon père m'invite à entrer.

Il se trouve à son bureau, toujours vêtu de son maillot de softball, les doigts posés sur le clavier. Son expression est indéchiffrable. Je me lance, les mots se déversant à la suite les uns des autres, comme dans un embouteillage.

— Papa, tout d'abord, je te dois d'énormes excuses. Je t'ai menti et je t'ai dupé. Et j'en suis désolé. Tu ne m'as pas élevé comme ça. Je n'aurais jamais dû prétendre être fiancé, mais pour ma défense, je pensais – bêtement – que ta transaction ne pourrait pas se faire autrement. Lors de ma première rencontre avec monsieur Offerman, il était si évident qu'il n'aimait ni mon passé ni ma « réputation » (je mime des guillemets avec mes doigts) que j'ai pensé que je pourrais tout simplement faire semblant d'être fiancé l'espace d'une semaine. Ce n'était pas l'idée de Charlotte. C'était la mienne. Je croyais bien faire en m'assurant que mon passé ne se mettrait pas en travers de ton accord. Mais finalement, ça a tourné au vinaigre, et c'est ma faute.

— Spencer, commence-t-il, les lèvres agitées d'un tressaillement.

Levant la main, je secoue la tête.

— J'aurais dû dire la vérité à monsieur Offerman lors du petit-déjeuner, et j'aurais dû être honnête avec toi. Mais ça n'a pas été le cas. Avant la représentation du *Violon*, quand tu as dit toutes ces gentilles choses sur Charlotte, je me suis senti terriblement mal de te mentir. Ce n'est pas comme ça que tu m'as éduqué.

Poussant un soupir, j'avoue la partie la plus difficile :

— Sauf qu'au bout d'un moment, ce n'était plus un mensonge. Même s'il s'agissait de fausses fiançailles, je ne simulais plus mes sentiments. Je suis tombé amoureux d'elle.

Les coins de sa bouche se courbent en un sourire.

— Spencer...

Mais je ne le laisse pas m'interrompre et continue, debout de l'autre côté de son bureau, mon mea culpa jaillissant de ma bouche :

— Mais ça n'a aucune importance. Tu as entendu ce qu'elle a dit.

Ma voix s'étrangle de tristesse lorsque je me remémore ses paroles terribles.

— Elle n'éprouve pas la même chose. Point final. Je suis désolé d'avoir profité de toi avec cette mascarade. Et je sais que je ne peux pas me racheter, mais je veux essayer.

Puis, je lui annonce ce que je dois faire pour me rattraper. Je viens de le comprendre.

— Je sais ce que tu souhaites plus que tout au monde : prendre ta retraite et passer plus de temps avec maman. Je sais que c'est la raison pour laquelle tu voulais vendre Katharine's. Je ne te demande pas de me la céder. Je ne te demande pas de me donner ton entreprise. Mais j'offre mon temps. Je te propose de diriger cette affaire pour toi. Gratuitement, bien sûr, dis-je avec un petit rire.

Même dans ces moments-là, il faut garder le sens de l'humour. Les yeux de mon père étincellent pendant mon discours.

— Je suis doué en commerce. Je suis peut-être très mauvais côté relationnel, je ne connais visiblement rien aux désirs des femmes, et mon ego prend tellement de place qu'il n'entre pas dans un bus, mais je suis une rock star du monde des affaires. J'aimerais me faire pardonner en te servant de remplaçant pendant que tu prends du repos et qu'on te cherche un autre acheteur.

Je prends une inspiration. Même si je n'ai jamais voulu diriger le magasin, même s'il n'a jamais eu l'intention de me le céder, ça fait du bien de se comporter en homme en lui faisant cette proposition. Je veux qu'il sache que je suis prêt à réparer mes erreurs.

Mon père se lève, fait le tour de son bureau et croise les bras. Debout, les talons enfoncés dans le tapis, il me scanne de ses yeux fonceés.

C'est bizarre... Il n'a pas l'air en colère.

VINGT-SEPT

— Tu as raison, mon fils. Je suis contrarié que tu aies menti. Je suis contrarié que tu aies créé de toutes pièces ces fiançailles. Et je suis contrarié que tu aies cru devoir changer pour que je puisse obtenir ce que je veux.

Mon père s'interrompt pour presser mon épaule.

— Mais je t'ai bien élevé, vu ce que tu viens de dire. Je n'en demandais pas plus.

— Je le ferai avec plaisir, papa.

À force de le répéter, je finirai par y croire. Je vais y mettre tout mon cœur. Dieu sait que j'ai besoin de me sortir Charlotte de la tête ! Peut-être que je la laisserai même racheter ma part du bar pour ne plus être obligé de la revoir. Je ne m'imagine pas travailler tous les jours aux côtés de la femme qui m'a brisé le cœur. Autant porter une veste jaune infestée par la rage, ça serait aussi douloureux !

Mon père me donne une tape dans le dos, puis me serre contre lui.

— Tu es un mec bien. Je suis fier de toi. Tu assumes tes actes et tu essaies d'arranger les choses.

Il me relâche, pose ses mains sur mes épaules et pousse un soupir heureux.

— Mais je ne vais pas te laisser faire ça.

Je fronce les sourcils.

— Pourquoi ?

Il rit. Ses yeux brillent.

— Parce que tu m'as sauvé ! Parce que je me creusais la tête pour trouver un moyen de m'extirper gracieusement de cet accord. Je commençais à regretter de vendre mon magasin à ce porc prétentieux et chauvin, et tu m'as offert la parfaite issue de secours.

Pointant du doigt la déchiqueteuse sur le sol, mon père frotte ses paumes l'une contre l'autre.

— Heureusement que les documents n'ont pas été déposés.

Un sourire s'étire sur mon visage, le premier depuis que Charlotte m'a haché le cœur, l'a coupé en julienne et l'a mangé comme encas.

Bon, j'exagère peut-être un peu. Mais l'organe dans ma poitrine est pulvérisé. Le sourire de mon père, par contre, me fait plaisir.

— C'était vraiment un porc, dis-je avec un rictus.

— Il se montrait complètement irrespectueux envers les femmes, envers son épouse, envers ses filles... Hors de question de léguer Katharine's à un homme pareil.

— En effet. Gardons le magasin encore un peu, le temps qu'on trouve un meilleur acheteur, homme ou femme.

Une explosion d'orgueil m'envahit. Je suis fier que mon père ait fait ce choix.

Il claque la langue.

— Le truc, c'est que j'ai déjà trouvé quelqu'un.

J'écarquille les yeux.

— Sérieux ?

— Oui. Mais pas pour le vendre.

Il s'interrompt et laisse son regard errer sur son bureau, puis sur la porte, comme s'il réfléchissait à tout ce qu'il y avait derrière.

— Pour diriger cet endroit pendant que je prends du repos. Je ne suis pas prêt à me séparer de Katharine's, mais je suis entièrement disposé à moins travailler.

— D'accord, dis-je avec hésitation. De qui s'agit-il ?

Mais au moment où je prononce cette question, la réponse m'apparaît. J'ai un déclic, comme si les morceaux d'un puzzle se mettaient en place. Je claque des doigts.

— Nina ! Tu as demandé à Nina de prendre le contrôle des opérations quotidiennes ?

Mon père hoche la tête, un grand sourire aux lèvres.

— Et elle a accepté.

Il tapote les papiers sur son bureau.

— C'est là-dessus que je travaillais à ton arrivée. Son nouveau contrat. Elle deviendra PDG de Katharine's, et j'en resterai le fondateur et propriétaire pendant que je sillonnerai les océans avec ma mère.

— Tu es un vrai romantique, dis-je en secouant la tête, admiratif. Nina est parfaite pour ce travail. Elle est à tes côtés depuis le début, et personne d'autre ne connaît mieux le magasin.

— Exactement, dit-il avant de rejoindre à grandes enjambées son canapé devant la fenêtre surplombant le centre-ville de Manhattan. Mais puisque je suis un indécrottable romantique, que je suis heureux en mariage depuis trente-cinq ans et que je m'y connais un peu en désirs féminins, parlons de la manière dont tu vas reconquérir Charlotte. J'ai vu la façon dont vous vous regardiez.

Il tapote le canapé. Je m'affale à ses côtés, les membres lourds.

— J'adore l'idée ! Mais elle a clairement dit qu'elle ne ressentait rien pour moi.

— Hum.

— Quoi, hum ?

— Vraiment ? demande-t-il d'un air narquois.

— Je crois que ses mots exacts ont été : « Ça n'a jamais été sincère. »

— C'est vrai. Et de manière générale, je crois que les hommes doivent écouter avec la plus grande attention les paroles des femmes. Mais parfois, les actes parlent plus fort que les mots, et que te disent les actes de Charlotte ?

Je revois Charlotte en train de tirer d'un coup sec sur sa bague. Je me sens ridicule.

— Qu'elle n'éprouve pas la même chose, dis-je brusquement.

Inutile de mâcher mes mots. Mon père a vu la même chose que moi.

Ou peut-être que non. Haussant un sourcil, il penche la tête de côté, puis la secoue.

— J'ai vu une femme qui a risqué son cœur pour toi.

Je le dévisage. Ses mots n'ont aucun sens.

— J'ai vu une femme qui a porté le chapeau à ta place, continue-t-il en faisant un geste entre nous deux. Toi et moi, nous savons tous les deux que Charlotte ne t'a pas demandé d'être son fiancé. C'est toi qui le lui as demandé. Elle t'a dit oui. Elle voulait t'aider. Et aujourd'hui, elle a souhaité t'aider à nouveau. Ça n'a peut-être pas marché comme elle l'espérait, mais elle a tenté de sauver cette transaction parce qu'elle tient à toi. En endossant cette responsabilité, elle voulait éviter que tu t'attires des ennuis.

Quelque chose revit en moi.

Pas un extraterrestre, ni un truc bizarre dans le genre, mais un cœur qui s'emballe, un pouls qui atteint des sommets, une possibilité excitante.

— Bon sang, dis-je entre mes dents.

Je me remémore cette journée, cette matinée, cette nuit. Les sandwiches, les nouilles, le whisky. Les règles brisées, la jalousie, les moments de bonheur et d'alchimie, purs et intimes. Hier soir, lorsqu'elle a dit qu'elle basculait. Je la revois nue, au-dessus de moi.

J'attrape le col de mon tee-shirt et tire dessus. Waouh ! Il fait chaud ici ! Pas très futé de s'attarder sur un souvenir sexuel.

Je le mets de côté.

Par-dessus tout, je me remémore sa façon de toujours me sauver de moi-même. Depuis le tout début de cette liaison, et jusqu'à la fin, elle m'a sauvé la mise lorsque j'en avais le plus besoin.

— Je dois la retrouver.

Je tapote mes poches. Vides.

— Oh merde ! C'est elle qui a mon téléphone. Et mon portefeuille. Et mes clés.

— Tant mieux. Parce qu'il ne faut pas te précipiter.

— Pourquoi ? Je dois aller chez elle pour lui dire ce que je ressens, non ? Un truc du genre ?

— Un truc du genre ? m'imité-t-il en haussant un sourcil. Tu en connais peut-être un rayon sur l'art de lever une fille pour la nuit. Mais moi, je sais comment séduire une femme pour la vie, dit-il en tapotant son cœur. Ton père se trouve être un incorrigible romantique. Alors, laisse le maître donner à l'apprenti quelques leçons sur l'art de reconquérir une demoiselle.

Je me lève et lui cède les rênes.

— J'ai toujours été un excellent élève. Apprends-moi tes secrets.

Il inspecte ma tenue.

— Déjà, tu devrais mettre des vêtements décents.

— Je n'ai pas mon portefeuille.

Il lève les yeux au ciel.

— J'ai acheté ta première grenouillère. Je crois que je peux t'offrir un beau pantalon aujourd'hui.

— Papa, c'est très gentil, mais peux-tu jurer de ne jamais réutiliser ce nom avec moi ? dis-je alors que nous sortons de son bureau.

— « Grenouillère », tu veux dire ?

Je hoche la tête.

Mon père hausse les épaules.

— Je ferai de mon mieux pour ne jamais raconter à quel point tu étais adorable dans ta petite grenouillère bleue de bébé.

— Papa...

— D'accord. Tu n'étais pas adorable. Tu étais viril et sauvage.

Ai-je mentionné que j'avais le père le plus cool de l'univers ?

VINGT-HUIT

J'ai la classe. Je porte à merveille ce pantalon gris anthracite, cette chemise bleu marine et ces nouvelles chaussures. Et... suspense... Je sors également de la douche. Ouaip. Mon père m'a emmené faire du shopping et m'a laissé utiliser la douche des invités chez lui. Bon sang, je suis métamorphosé !

Il ne m'a pas laissé appeler Charlotte, par contre.

Eh oui, je connais son numéro. J'en ai appris seulement deux par cœur. Le sien et celui du restaurant chinois qui livre à domicile. C'est mon père qui l'a appelée pour lui demander poliment si elle était toujours disponible pour me voir ce soir. De toute évidence, elle a dit oui, puisqu'il lui a annoncé que j'allais arriver à dix-huit heures.

Lorsque la berline de luxe que j'ai réservée s'arrête devant son immeuble, j'ai un peu l'impression d'être un adolescent arrivant à un bal de promo. Sauf que je n'ai pas de corsage de poignet, ni l'endurance d'un adolescent. Ce temps est révolu, Dieu merci.

Mais le stress est resté le même, et le mien est au plus haut. Descendant de la voiture, je me dirige vers le portier. Il sonne chez elle et j'attends, arpentant le vestibule, vérifiant ma montre, comptant le nombre de carreaux sur le sol. Trois interminables minutes plus tard, Charlotte traverse le hall d'entrée.

Elle est vêtue d'une jupe canneberge et d'un haut noir. C'est la tenue qu'elle portait le jour de l'achat de la bague. J'en ai le souffle coupé. Si c'est pas un signe, ça ! J'absorbe chaque détail en la regardant approcher. Ses magnifiques cheveux retombant sur ses épaules. Ses lèvres rouges et brillantes. Ses jambes nues, ses talons noirs. Je ne crois pas lui avoir dit que ces chaussures étaient mes préférées. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais ça m'excite encore plus de savoir que les escarpins qu'elle aime mettre sont ceux que j'aime la voir porter.

Je n'arrive pas à croire que ça fait seulement huit heures que je ne l'ai pas vue.

Charlotte s'arrête face à moi. Plisse les yeux. Me pointe du doigt.

— Je ne sais pas si je dois t'embrasser ou te frapper. Parce que j'ai passé la journée à envoyer des SMS... à mon sac ! lâche-t-elle en farfouillant dans son sac.

Attrapant mon téléphone, elle me le jette dessus, et le premier message que je lis m'arrache un grand sourire.

C'ÉTAIT LE PLUS GROS MENSONGE DE MA VIE. APPELLE-MOI.

La mâchoire serrée, elle me fusille du regard.

— Et puis, je t'ai aussi appelé plusieurs fois avant de me rappeler que j'avais ton téléphone. En gros, je me suis envoyé des messages toute la journée. Ton portable était en silencieux, imbécile.

— Le terme « imbécile » me qualifie à la perfection, aujourd'hui.

Malgré cet aveu, je continue à sourire, car voilà une autre raison pour laquelle je l'aime à la folie : sa façon de se diriger vers moi d'un pas martial pour me crier après.

Charlotte pose les mains sur ses hanches.

— Ça ne t'intéresse même pas de savoir ce que disaient mes messages ?

— Si, dis-je en attrapant sa main et en entremêlant mes doigts aux siens.

Bon sang, c'est si bon de la toucher à nouveau ! Quelle extase de sentir sa main, qui entre si

parfaitement dans la mienne, me serrer en retour !

— Mais pour l'instant, j'ai envie de t'emmener quelque part.

— Au restaurant de Chelsea ? demande-t-elle lorsque nous atteignons les portières de la berline noire étincelante.

— Oui, mais pas tout de suite. D'abord, je t'emmène faire un tour thématique de New York.

Je désigne son immeuble d'un geste.

— Voici le premier arrêt de la visite sur « Les leçons que je retiens de cette semaine ».

Charlotte hausse un sourcil, m'invitant à lui en dire plus.

— C'est ici que j'ai été profondément stupide.

— Comment ça ?

— Le jour où je t'ai demandé de te faire passer pour ma fiancée, je croyais vraiment que je pourrais réussir mon coup sans que rien ne change.

Tirant sur la poignée de la voiture, je lui tiens la portière. Je la regarde se glisser à l'arrière, refroidi par l'air conditionné. Elle est à croquer.

— Mais les choses ont changé ? demande-t-elle, sa voix grimant dans les aigus à la fin de la question.

Je hoche la tête en montant à côté d'elle avant de fermer la porte.

— En effet.

Elle déglutit.

— Alors, quel est le deuxième arrêt ?

Je fais un geste vers le nord.

— Un restaurant nommé McCoy's. Tu connais ? dis-je tandis que la voiture roule vers les beaux quartiers de la ville, se frayant un chemin au milieu de la circulation de ce samedi soir.

— Je crois que j'en ai entendu parler. Je suis vraiment curieuse de découvrir ce que tu as appris là-bas.

À notre arrivée au restaurant où a eu lieu notre premier dîner avec les Offerman, je lui tends la main et l'escorte hors de la voiture. Nous n'entrons pas, cependant. Dehors, sous l'auvent vert, je touche ses cheveux, caresse les mèches tombant sur son épaule. Elle retient sa respiration lorsque mes doigts entrent en contact avec sa peau.

— Tu te rappelles peut-être que nous nous trouvions ici il y a une semaine à peine. Nous nous étions entraînés à nous embrasser dans la rue et dans ton appartement, dis-je en me penchant pour déposer un baiser sur sa joue, ce qui la fait frissonner. Mais aucune de ces séances d'entraînement ne m'a préparé pour la leçon que j'ai apprise ici lorsque tu m'as embrassé à table.

— Quelle leçon ?

— J'adorais faire semblant de t'embrasser.

Un sourire s'étend sur son visage.

— Et m'embrasser réellement ?

— Encore plus. En fait, laisse-moi te rafraîchir la mémoire en te montrant à quel point nous adorons ça, tous les deux.

Plaçant les mains sur ses joues, je capture sa délicieuse bouche avec la mienne. Je l'embrasse furieusement, comme pour lui rappeler ce qui est en jeu pour nous. Ses bras s'enroulent autour de moi, ses seins se pressent contre ma poitrine, et elle fond dans ce baiser, poussant des soupirs et des murmures excitants qui montent en moi comme un courant.

Ce n'est pas la seule chose qui va monter, si ça continue. Et même si c'est exactement ce dont j'ai envie, la visite n'est pas terminée.

Vingt minutes plus tard, nous arrivons au Gin Joint. Je l'entraîne dans le bar sexy et sensuel où elle m'a rendu fou.

— C'est ici que j'ai été un imbécile complet.

Sa main se déplace furtivement sur mon bras, et un frisson me parcourt.

— Pourquoi ?

— À cause de ça, dis-je.

— À cause de quoi ?

— À cause de tes caresses, qui m'excitent comme je ne l'ai jamais été de toute ma vie, fais-je d'une voix rauque en l'attirant à moi. Mais fou comme je suis, j'ai cru que je pourrais te résister.

Plongeant ses mains dans mes cheveux, Charlotte murmure :

— Absurde !

Complètement prise au jeu, elle secoue la tête d'un air de réprimande.

— Si tu trouves que c'est absurde, attends de voir la suite ! Si je t'emmenais au prochain arrêt, tu réaliserais l'étendue de ma stupidité.

— Vraiment ? demande-t-elle tandis que je la raccompagne à la voiture, puis dans la fraîcheur de la banquette arrière.

— Oui. Parce qu'après t'avoir ramenée chez toi ce soir-là, je suis rentré dans mon appartement et j'ai pris les choses en main. Tu me chevauchais sauvagement dans mes fantasmes.

Ses yeux s'illuminent lorsqu'elle comprend ce que j'insinue. Elle se met à faire des claquettes sur mes jambes avec ses doigts.

— C'est trop sexy. J'aimerais te regarder, un jour.

— Ouais, c'est réciproque.

Entourant sa tête de ma main, j'approche mes lèvres de son oreille et murmure :

— Trois fois cette nuit-là. Et moi qui croyais pouvoir me libérer de toi de cette manière. Quel naïf !

— Oh ! Spencer, murmure-t-elle. Je pensais la même chose.

La voiture redémarre, et nos bouches s'écrasent l'une contre l'autre. Nous nous embrassons avidement, effaçant les heures de séparation, les mensonges, les faux-sem-blants. Nous nous embrassons jusqu'à ce que nos lèvres en soient meurtries. Nous nous embrassons jusqu'à la destination suivante : le coin de la 43^e. Il est dix-huit heures quarante-cinq ; la circulation étant embouteillée par l'activité des théâtres, nous n'arrêtons pas le véhicule. J'indique un point derrière les vitres teintées.

— Une chose très étrange s'est produite à ce coin de rue.

— Quoi donc ? demande-t-elle d'un ton joyeux qui révèle qu'elle désire mes réponses autant que j'aime les lui donner.

— Je n'ai pas été un imbécile complet ce soir-là. J'ai veillé à t'avouer l'entière vérité : j'étais jaloux de tous les hommes que tu avais connus. C'était ma façon de dire que je refusais que tu appartiennes à quelqu'un d'autre, dis-je en promenant mes lèvres sur le creux de sa gorge. Pour le restant de ma vie.

— Je ressens la même chose ! s'exclame-t-elle avec un sourire comme un soleil.

Elle reprend son téléphone, cette fois pour me montrer les messages qu'elle a envoyés juste après son départ ce matin.

— Regarde. Regarde ça.

À propos de ce mensonge horrible...

Ça m'a tellement fait mal de le dire.

Je ne le pensais pas.

Tout est si réel pour moi.

Est-ce que tu ressens la même chose ?

Je lève les yeux de l'écran et presse ma main sur sa poitrine, par-dessus son cœur. Il gronde sous ma main.

— Oui, Barbamama. Je ressens la même chose *dans tout mon corps*.

Elle glousse en m'entendant utiliser notre terme affectueux.

— Moi aussi. Mais avant d'explorer *tout ton corps* en profondeur, j'ai vraiment envie que tu lises la suite, dit-elle en écartant ma main de sa poitrine et en posant le téléphone dans ma paume.

Formidable ! Je viens de me rendre compte que je m'envoie tous ces messages à moi-même. PARCE QUE TON TÉLÉPHONE ÉCLAIRE MON SAC !

Bon. Bref. Ça craint.

Il faut que tu saches que ce que j'ai dit sur le terrain, c'était dans l'unique but de t'aider. J'essayais de m'en tenir au plan. De rendre cette histoire crédible. JE NE SAIS PAS DU TOUT SI ÇA A FONCTIONNÉ.

Argh, je me sens tellement mal maintenant. J'ai empiré les choses, pas vrai ?

Je parle toute seule. Tiens ! Regarde ce que j'ai trouvé...

On dirait que j'ai également tes clés et ton portefeuille. Hum. T'as un sacré paquet de cartes de crédit.

Je voulais justement un nouveau Kate Spade.

Et une paire de Louboutin.

T'ES OÙ, BON SANG ? TU SAIS PAS OÙ J'HABITE OU QUOI ?

Je ne lâcherai pas ce téléphone, sauf si tu ressens la même chose. Je te jure que si mes sentiments sont à sens unique, tu ne récupéreras jamais ton portable. Il mourra d'une mort rapide et indolore, écrasé par le marteau de ma honte.

Donc, si tu lis ces messages, ça ne peut vouloir dire qu'une chose : toi aussi, tu es fou de moi.

— Je suis absolument fou de toi, dis-je.

Nos lèvres s'unissent à nouveau.

Avant que ce moment devienne chaud bouillant, avant qu'elle puisse grimper sur moi comme j'en ai envie, nous arrivons tant bien que mal à Central Park et au terrain de base-ball. J'entraîne Charlotte sur l'herbe pendant que la voiture tourne au ralenti sur le chemin en nous attendant.

Un autre match est en cours : une pizzeria affronte une chaîne de magasins de chaussures. J'attire Charlotte à moi.

— C'est ici, dis-je en pointant le sol du doigt, que j'ai été un énorme connard.

Elle sourit de toutes ses dents.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'ici même, il y a quelques heures...

Je prends une inspiration, m'en imprègne avant d'ouvrir mon cœur en entier, enfin.

— La femme que j'aime est intervenue en ma faveur.

Elle retient sa respiration lorsque je prononce le mot commençant par un « a ».

— C'est à ce moment-là que j'aurais dû t'avouer que je t'aime. J'aurais dû tout te dire.

Je me rapproche d'elle et presse mon front contre le sien.

— J'aurais dû te dire que je suis amoureux fou de toi et que je veux que tu m'appartiennes. Quand tu as

affirmé que ce n'était pas sincère, j'étais dévasté...

— Spencer, je ne le pensais pas. J'essayais d'arranger les choses.

— Je le sais, maintenant. J'étais stupide, à ce moment-là. Mais c'est mieux ainsi. En ayant l'impression de te perdre, j'ai réalisé que je ferais n'importe quoi pour te faire mienne. Parce que tu es la seule et l'unique. Tu es sous mes yeux depuis toujours. D'un côté, j'ai l'impression d'être tombé amoureux de toi rapidement, en une seule semaine. Mais de l'autre, je sais que mes sentiments se sont développés au fil du temps, au fil des années. Il m'a suffi de faire semblant pour me rendre compte que tu es la seule femme que j'aie jamais aimée. Mais ce n'est pas tout : tu es aussi la seule femme que je désire aimer.

J'effleure sa joue du dos de mes doigts. Ses yeux brillent de joie. Cette émotion, je la reconnais ; je ressens la même chose.

— Je le sais parce que j'ai envie de manger les nounours verts à ta place pour que tu n'aies jamais à les goûter, parce que je veux supporter jusqu'au bout la torture d'*Un violon sur le toit* à tes côtés, boire des *virgin margaritas* certains soirs et des bières de connaisseurs les autres soirs, et te faire l'amour toute la nuit.

Elle écarte les lèvres et pousse un soupir d'aise. Agrippant mon col, elle m'attire encore plus près d'elle.

— Je n'ai pas mal à la tête ce soir. Et moi aussi, j'ai envie de le faire toute la nuit. Je veux le faire parce que j'ai enfreint la même règle. Je suis tellement amoureuse de toi que je t'embrasserais même avec l'haleine du matin et que j'irais jusqu'à gratter la mayonnaise au pesto sur tes sandwichs si quelqu'un t'en sert par erreur, déclare-t-elle en attachant son regard au mien.

— Pourvu que ça n'arrive jamais, dis-je d'un ton intensément sérieux. Parce que je refuse que tu supportes la mayonnaise au pesto ou l'haleine du matin. Mais s'il le faut, je veux que l'on affronte ces deux horreurs ensemble.

— Moi aussi, affirme-t-elle avant de m'embrasser – un baiser profond, passionné, qui scelle toutes les leçons que j'ai apprises.

Lorsqu'elle s'écarte de moi, elle hausse un sourcil suggestif.

— On mange le reste des nouilles au sésame froides chez toi plutôt que de sortir dîner ?

— Avec plaisir, dis-je puisque je sais que c'est ce qu'elle veut, et que je désire la même chose.

— Oh ! attends ! Il y a un dernier truc que je veux que tu saches ! s'exclame-t-elle en glissant sa main sur les boutons de ma chemise, prélude à ce que nous ferons bientôt tous les deux.

— Quoi donc ?

— Tu te rappelles quand je croyais que je n'arriverais pas à jouer la comédie ?

— Je m'en souviens.

— J'ai réussi, car avec toi, je n'avais presque jamais l'impression de mentir. C'était facile de prétendre t'appartenir.

— Pourquoi ? dis-je en agrippant ses hanches.

— Ça ne sonnait pas faux. J'ai toujours eu la sensation que nos sentiments devenaient sincères.

Les yeux rivés aux siens, j'affirme :

— Ils sont sincères.

Je suis figé dans ce moment, cet instant qui est le nouveau centre de notre univers. Je veux tout voir, tout sentir, tout goûter. Mais je veux aussi la goûter, elle. Pas plus tard que tout de suite.

— Tu sais ce qui est sincère, aussi ?

— Quoi donc ? demande-t-elle d'un ton taquin, révélant qu'elle devine où se dirigent mes pensées.

— Mon désir pour toi à cet instant. Il est extrêmement sincère. Genre, vingt-cinq centimètres de sincérité, dis-je en me penchant vers elle pour qu'elle puisse sentir à quel point je la désire.

Elle hausse un sourcil.

— Vingt-cinq ? J'aurais dit trente.

— Ça commence à vingt-cinq. Ça finit à trente, dis-je pour plaisanter en agrippant sa main et en retournant vers la berline avec elle.

À l'intérieur de la voiture, je demande au chauffeur de fermer la cloison. Une fois la vitre teintée en place, nous sommes dans notre cocon.

— Je prends les vingt-cinq tout de suite, s'il te plaît.

— Ah ! tu veux donc une mise en bouche avant le repas chinois à la maison ! dis-je en promenant ma main sur son dos et son arrière-train, pressant ses fesses.

— Non, Spencer. Je veux commencer par le dessert.

Je la hisse sur moi.

— Mise en bouche. Dessert. Plat principal. Prenons tout ! fais-je en soulevant le tissu de sa jupe pendant qu'elle ouvre ma fermeture éclair.

En quelques secondes, je tire sa culotte sur le côté, enfile un préservatif et la fait descendre sur mon manche. Nous gémissons au même moment, puis nous nous embrassons et baisons pendant que la voiture traverse les quelques pâtés de maisons suivants. Nous nous embrassons et baisons avec encore plus d'ardeur tandis que la voiture fonce vers le sud, ma main tirant sur les cheveux de Charlotte, nos lèvres écrasées l'une contre l'autre, nous dévorant avec avidité.

Nous baisons comme si nous étions ensemble depuis des semaines, alors que cela fait seulement quelques heures. Mais j'accepte ce... ce besoin d'une autre personne, d'autant plus que ce soir, c'est aussi bon que d'habitude. Mais c'est aussi mille fois mieux, parce que ça ne se termine pas là. Pas de date d'expiration en vue, aucune règle de base et pas de faux-semblants.

La soirée se transforme en un marathon de sexe et de nouilles au sésame, de nourriture et d'orgasmes, de rires et d'une quantité de mots commençant par « a » plus importante que je n'imaginai en prononcer de toute ma vie.

Nous vérifions la résistance de ma table basse, qui réussit le test ; mes genoux sont couverts de bleus, mais je m'en fiche. Un peu plus tard, Charlotte suggère de prendre une douche pour s'amuser, et, puisque je suis fan des douches amusantes, j'accepte. Lorsqu'elle s'agenouille sur le carrelage, elle m'offre la meilleure douche de toute ma vie ; elle fait quelque chose de si intense avec sa langue qu'il faut que je pense à lui demander si elle est capable de faire un nœud avec la queue d'une cerise.

Enfin, aucune importance. Je me fiche des queues de cerise nouées. Mais j'utilise sa langue de nombreuses, très nombreuses façons. La mienne aussi, car je m'accorde une nouvelle dégustation de Charlotte après minuit lorsque nous allons nous coucher.

Là, nous prétendons que nous allons nous endormir, mais à la place, je glisse en elle dans le noir, en position de la cuillère. Fido fournit la bande-son en miaulant bruyamment lorsqu'elle jouit. À eux deux, ils font autant de bruit qu'un minitremblement de terre.

— Charlotte, j'ai un aveu à te faire, dis-je tout en glissant mes doigts dans ses cheveux lorsqu'elle redescend du septième ciel.

— Balance !

— Mon chat est un pervers.

Elle rit.

— J'ai l'impression qu'on va très bien s'entendre, tous les trois.
Je le pense aussi.

ÉPILOGUE

Un mois plus tard

Nous sommes seuls au Lucky Spot. Le dernier verre a été servi il y a une heure, et nous avons fermé boutique.

Pendant que j'attrape mes clés dans le bureau, Charlotte passe son sac sur son épaule.

— Chez toi ou chez moi ? demande-t-elle malicieusement. Enfin, *chez nous*.

Son bail se terminant à la fin du mois, elle a emménagé dans mon appartement il y a une semaine. Elle monopolise la couverture, et je dors nu, ce qui pourrait poser problème en hiver, mais à part ça, la vie avec elle est proche de la perfection. D'autant plus que l'article d'Abe n'est jamais sorti, puisque la vente de Katharine's n'a pas eu lieu. Elle a quand même permis de transformer de prétendues fiançailles en véritable histoire d'amour. Je suis heureux comme un pape, tout comme mon père, qui se trouve quelque part en Méditerranée pendant que Nina gère le magasin.

Seule une bouteille de vin pourrait rendre ce moment encore plus parfait.

— Prenons un petit verre avant de partir, dis-je en me dirigeant derrière le bar pour attraper une bouteille que j'ai choisie pour ce soir.

Charlotte me lance un regard curieux depuis son côté du bar.

— Tu veux qu'on la boive à la maison ?

Je secoue la tête.

— Nan. Ici.

Je me serre un verre, puis lui en verse un que je fais glisser dans sa direction. Je lève le mien pour porter un toast.

— Aux reconstitutions !

Elle fronce les sourcils.

— Quoi ? Ça ne veut rien dire.

— Suis le mouvement. Tu comprendras bientôt.

Je prends une gorgée, puis pose ma boisson.

— C'est drôle que tout le monde pense qu'on sort ensemble, non ?

— Mais on sort ensemble, dit-elle en secouant la tête et en tapotant le verre. T'as beaucoup picolé avant d'ouvrir celle-là, Holiday ?

Je ne me laisse pas décourager.

— Il nous faut une histoire, dis-je, répétant ce qu'elle m'avait dit dans la cuisine le jour où nous avons décidé de faire semblant d'être fiancés. Tu te souviens ? dis-je, lui soufflant sa réplique. Un jeudi soir, au Lucky Spot, autour d'un verre de vin après la fermeture...

Elle réalise où je veux en venir, et ses yeux marron scintillent.

— Oui. Si je me souviens bien, tu as dit ce que tu viens de dire.

Je me répète, emprisonnant son sublime regard dans le mien.

— C'est drôle que tout le monde pense qu'on sort ensemble, non ?

Elle se rappelle sa réplique – sa réplique inventée de toutes pièces, qui avait soi-disant donné

naissance à notre couple.

— Peut-être qu'on devrait.

Je ne réponds rien. Elle ne parle pas non plus. Nous nous souvenons tous les deux que, selon le script, il devait y avoir une pause gênante.

Lorsque le malaise a suffisamment envahi cet instant, le coin de mes lèvres se relève en un rictus.

— Mais cette fois-ci, il se passe autre chose après la pause gênante, dis-je avant de plonger la main dans ma poche.

— Qu'est-ce qui se passe ensuite ? chuchote-t-elle, les paumes appuyées sur le comptoir.

Son impatience se devine dans la façon dont ses épaules se penchent vers moi.

— Un tour de magie.

— Fais voir !

Je quitte mon poste et fais le tour du bar. Arrivé à sa hauteur, j'agite une main derrière son oreille gauche, puis sors mon autre main de ma poche et la passe derrière son oreille droite.

— Regarde ce que j'ai trouvé derrière ton oreille, dis-je en ouvrant ma paume devant elle.

— Oh mon Dieu ! s'exclame-t-elle, la voix brisée par l'émotion.

Je m'agenouille et prends sa main.

— J'ai une proposition à te faire. Au début de nos prétendues fiançailles, tu as utilisé deux mots que nous avons pensé ne plus jamais entendre côté à côté. Mais déjà, ils sonnaient parfaitement dans ta bouche. *Madame Holiday*. Parce que la seule madame Holiday que je désire, c'est toi. Et j'espère que tu trouves cette formule aussi belle et sexy que moi. Veux-tu m'épouser ?

— Comme j'adore quand tu me fais des propositions, la réponse est... oui, répond-elle, une larme roulant le long de sa joue.

Jamais un mot n'a été aussi parfait.

Je lève la bague, laissant la pierre refléter la lumière du plafond.

— C'est la bague que tu as choisie – celle que tu désirais, celle qui te convient parfaitement. C'est également celle que je t'ai achetée la première fois et celle que je veux que tu portes pour toujours.

Elle tend la main.

— Passe-la à mon doigt, dit-elle entre deux sanglots de joie. C'est la seule que je désire. Tu es le seul que je désire.

Je la glisse à nouveau sur son annulaire ; pour de bon, cette fois.

AUTRE ÉPILOGUE

Six mois plus tard

Ma femme est fantastique. Si vous ne me croyez pas sur parole, prenez en compte tous ses mérites. En plus d'être brillante, magnifique et drôle, elle m'a épousé. Fin de l'histoire.

Non, attendez ! J'ai une dernière chose à dire. C'est vrai... Nous avons enfreint presque toutes les règles. Nous avons passé la nuit ensemble, nous avons menti, il y a eu des moments gênants, nous sommes tombés amoureux, et notre relation dure plus d'une semaine. Elle dure toute la vie. Mais il reste deux règles, quand même. Nous avons décidé de rester amis, vous vous souvenez ? C'est bien le cas. Nous sommes toujours les meilleurs amis du monde. Bon, vous vous interrogez sûrement sur l'*autre* règle. Charlotte tient beaucoup à celle-là, mais je ne loupe rien, vu son don pour nouer des tiges de cerise avec sa langue. Je suis le crétin présomptueux le plus veinard de la terre parce que je suis amoureux fou de la femme que je retrouve tous les soirs. Mon épouse. Ma meilleure amie.

Et je fais son bonheur tous les soirs.

Si vous voyez ce que je veux dire...

Je suis sûr que oui.

Épouse épanouie = vie réussie.

FIN